La Vie Intellectuelle

T. VII — N° 3 10 Juin 1930

SOMMAIRE

LA VIE RELIGIEUSE

Émile Baudin. La critique pascalienne de la casuistique (suite et fin) . . . 380

NOTES ET RÉFLEXIONS. « *La Fédération nationale catholique* », par **E. Lajeunie**, p. 399. — *Marie de l'Incarnation*, par **M. Reinhard**, p. 401. — *Leur marche sur Rome*, p. 402. — *Une nouvelle revue en Flandre*, p. 403. — *L'Espérance*, p. 404.

LA VIE SOCIALE

Pierre Bayart. La philosophie d'une crise boursière 406

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Une sociologie complète : les travaux de M. Wilbois*, par **Gaston Rabeau**, p. 424. — *Le troisième congrès de l'Union des Secrétariats Sociaux*, par **A.-J. Faidherbe**, p. 436. — *Un maître de l'apostolat social*, par **A.-J. Faidherbe**, p. 439. — *Ouvriers et Chefs*, par **Ch. Broutin**, p. 441.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

J. Jaouen et F.-M. Chatelain. — DU SURMENAGE SCOLAIRE A L'ÉCOLE SUR MESURE 444

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le Christ dans l'Université*, par **Pierre Humbert**, p. 459. — *L'école et la coopération internationale*, par **Marc Andro**, p. 466. — *Une nouvelle éducation religieuse de la Jeunesse protestante américaine*, par **H. S.**, p. 470. — *Encore un mot sur le surmenage scolaire*, p. 472.

LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Pierre du Colombier. — L'EXPOSITION D'ART ITALIEN A LONDRES 474

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Spectacles d'Asie*, par **Maurice Brillant**, p. 488. — *Six mois de « films parlants »*, par **René Bizet**, p. 514. — *Pisanello*, par **Maximilien Vox**, p. 518. — *Jean-Jacques Brousson le bon philistin*, par **Les Philalèthes**, p. 520. — *« Tout feu tout flamme »*, p. 522.

L'HISTOIRE

Gréco. . . LES ORIGINES SPIRITUELLES DE LA FRANCE. LA PRIMAUTÉ MARTINIENNE. 524

NOTES ET RÉFLEXIONS. *A propos de Fustel de Coulanges*, par **M.-M. Gorce**, p. 545. — *Une Histoire de l'Extrême-Orient*, par **Émile Dermenghem**, p. 547. — *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France*, par **Jacques Madaule**, p. 549. — *La Réaction Thermidorienne*, p. 551.

LA VIE RELIGIEUSE

ÉMILE BAUDIN,
Professeur à l'Université de Strasbourg.

La critique pascalienne de la casuistique.

VII. Casuistique et Pélagianisme.
VIII. Les diverses conséquences des « Provinciales ».

Ainsi prend fin cette étude capitale dont il vient d'être écrit : « C'est la première fois qu'une lumière indépendante et claire est portée dans cette aventure des *Provinciales* sur laquelle la critique traditionnelle a entassé tant de pauvretés. »

É. LAJEUNIE.

« *La Fédération Nationale* ».

Pour remplir son rôle, que doit être la F.N.C.?

M. REINHARD,
Agrégé d'histoire.

Marie de l'Incarnation.

L'édition critique des *Écrits spirituels et historiques de Marie de l'Incarnation*, dont Bossuet disait qu'elle était la sainte Thérèse du Nouveau-Monde, se poursuit activement. Voici le deuxième volume, qui comprend les *Relations d'oraison* avec une autobiographie.

* * *

Leur marche sur Rome.

Une nouvelle revue en Flandre.

L'Espérance.

La critique pascalienne de la casuistique

(*suite et fin*)

VII

Casuistique et pélagianisme

Nous avons examiné dans les articles précédents (1) les arguments d'ordre spécifiquement moral sur lesquels Pascal fonde sa critique de la casuistique et du probabilisme. Si importants qu'ils soient à ses yeux, ils le sont moins encore que les arguments d'ordre théologique que lui inspire la dogmatique janséniste. Pour lui comme pour ses maîtres, casuistique et probabilisme ne sont au fond que des formes et des conséquences de la grande hérésie du pélagianisme : « Il y a une seule hérésie, qu'on explique différemment dans l'école et dans le monde » *933*. Dans l'école c'est le molinisme et sa métaphysique païenne ; dans le monde c'est la casuistique et sa morale païenne. Et c'est de part et d'autre la raison substituée à la révélation, la nature substituée à la grâce. La casuistique est irrecevable *a priori*, parce qu'elle ne représente et ne peut représenter qu'une morale rationnelle et naturelle et qu'il y a contradiction entre morale rationnelle et morale divine, entre morale naturelle et morale surnaturelle. Et le probabilisme est irrecevable

(1) Voir dans *La Vie Intellectuelle* les n^os^ de décembre 1929, février, avril et mai 1930.

priori parce qu'il est rationalisme et naturalisme tout crus.

Telles sont les nouvelles accusations portées par Pascal. Nous les avons examinées dans une étude précédente (1). Qu'il nous soit permis ici de renvoyer à cet examen, et de résumer les principales conclusions auxquelles il nous a conduit.

*
* *

Il faut, selon Pascal, « un aveuglement surnaturel » pour ne pas s'apercevoir qu'il n'y a aucune place pour le rationalisme dans la morale chrétienne, que l'essence de cette morale est d'être fondée sur la parole de Dieu interprétée par les Pères et l'Église, avec exclusion de la raison, et qu'au contraire l'essence de la morale païenne est d'être fondée sur la raison interprétée par les philosophes, avec exclusion de l'autorité divine. Or, cet aveuglement est celui des casuistes. « On a vu ceux qui se donnent les qualités de docteurs et de théologiens substituer la véritable morale, qui ne doit avoir pour principe que l'autorité divine et pour fin que la charité, une morale toute humaine, qui n'a pour principe que la raison, et pour fin que la concupiscence et les passions de la nature (2). » Et encore : « Toutes les religions et les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que Jésus-Christ a laissées aux anciens pour être transmises aux fidèles. Cette contrainte lasse ces bons Pères » *903*. Que les casuistes avouent donc une fois pour toutes l'erreur essentielle de leur méthode. Qu'ils reconnaissent que la

(1) Parue dans les *Recherches religieuses*, février 1928. — On y trouvera l'exégèse de maints textes que force nous est de négliger ici.
(2) *Premier factum pour les curés de Paris*, VIII, p. 280.

seule volonté de Dieu est le critère et la mesure du bien et du mal, du juste et de l'injuste, des vertus et des vices, que les vérités morales sont des vérités surnaturelles cachées à la raison, et que la morale chrétienne, fondée sur les décrets divins, ne saurait être traitée comme une science, rien n'y relevant de la raison.

Cette critique du rationalisme en morale dépasse, et de beaucoup, l'application que Pascal en fait aux méthodes probabilistes. Par-dessus la tête des casuistes, elle s'adresse à tous les théologiens qui ont cru devoir revendiquer les droits de la raison en morale aussi bien qu'en dogmatique. Tel saint Thomas. Il ne veut pas que la morale se fonde directement sur la volonté divine, mais d'abord sur l'intelligence divine, qui voit les lois morales naître des essences dont elle est la contemplation éternelle. Ces lois, la volonté divine ne fait que les imposer et les sanctionner sans y rien changer, et le critère du bien et du mal se trouve finalement dans l'intelligence divine, dans les essences. De même, saint Thomas n'accordera jamais que la révélation divine et la raison humaine se contredisent nécessairement, il veut au contraire qu'elles s'accordent et se rejoignent nécessairement. Notre raison n'est en effet pour lui que le reflet de la raison divine, et cette origine décide de ses fonctions en morale. Elle y joue, elle y doit jouer, à la fois comme conscience et comme science. Comme conscience, à titre de raison empirique discernant le bien et le mal, à titre de *dictamen rationis*. Comme science, parce qu'ici comme partout la raison empirique a besoin, ne fût-ce qu'à cause de sa faillibilité, de s'élever à l'étage de la raison scientifique. Le rationalisme est donc aussi légitime que nécessaire en morale, et Pascal ne le condamne que faute de l'avoir compris.

Son erreur revient à confondre deux usages de la raison que la nature des choses oblige à distinguer. On peut en effet se servir de la raison pour comprendre et expliquer des vérités, quelles qu'elles soient ; c'est là son usage scientifique universel, qui est celui d'un *rationalisme positif et méthodologique*. Et l'on peut aussi s'en servir pour nier les vérités révélées ; c'est là son usage « libertin », qui est celui d'un *rationalisme négatif et dogmatique*, du rationalisme antisurnaturaliste. Pascal a cru de bonne foi que les deux rationalismes n'en font qu'un, ou qu'ils sont liés par un lien nécessaire. Saint Thomas et les théologiens les tiennent au contraire pour essentiellement distincts et séparables : ils ne cesseront jamais de récuser le second, et cela au nom de la raison elle-même, et de revendiquer le premier, dont à aucun prix ils ne consentiraient à se laisser déposséder. Telle est encore très exactement l'attitude des casuistes probabilistes. Ils entendent user sans réserves ni restrictions du rationalisme méthodologique, sans donner, pour autant, dans le rationalisme antisurnaturaliste.

***

Or, c'est là précisément ce que Pascal leur conteste. Selon lui, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils l'accordent ou le nient, leur rationalisme ne peut qu'entraîner le naturalisme comme sa conséquence nécessaire. C'est pourquoi leur morale ne peut être que païenne, quelque souci qu'ils prennent de lui donner les apparences d'une morale chrétienne. A fonder avec les philosophes la morale sur la raison, on n'aboutit avec eux qu'à cultiver des vertus naturelles et païennes, qui sont proprement des vices. Ce n'est qu'en la fondant sur la parole de Dieu que l'on est sûr de cultiver de vraies vertus, celles que sont proprement

les vertus surnaturelles et chrétiennes. Les probabilistes ne sauraient échapper à la logique de leurs méthodes qui, en leur faisant substituer la raison à la foi, leur font *ipso facto* substituer la nature à la grâce, le paganisme au christianisme. Comment ne s'aperçoivent-ils pas qu'ils sacrifient « cette morale qui a en tête un Dieu crucifié !... C'est une chose étrange qu'il n'y a pas moyen de leur donner l'idée de la religion » *953* ! Conclusion : « S'ils ne renoncent à la probabilité, leurs bonnes maximes sont aussi peu saintes que les méchantes ;... si elles sont plus justes, elles seront plus raisonnables, mais non pas plus saintes ; elles tiennent de la tige sauvage sur laquelle elles sont entées » *920*, de la tige sauvage qu'est notre nature irrémédiable corrompue et contraire à Dieu.

Ces nouvelles critiques de Pascal atteignent encore, dans la mesure où elles pourraient les atteindre, par delà les casuistes, les théologiens et saint Thomas toujours à leur tête. Car ce n'est pas à saint Thomas qu'on aurait jamais pu faire accepter le dogme janséniste de la corruption intégrale de la nature : il n'y eût vu qu'un renouvellement du dogme manichéen de sa malice essentielle, partant qu'une hérésie. Selon lui, le péché originel n'a pas détruit ni totalement perverti notre nature première ; il l'a seulement affaiblie, en lui laissant sa bonté intrinsèque et substantielle. Dès lors, il ne saurait y avoir contradiction nécessaire, mais au contraire accord nécessaire entre la nature et la grâce, tout de même qu'entre la raison et la foi. L'ordre naturel et l'ordre surnaturel sont deux ordres également divins, établis par le même Dieu qui a « enté » le second sur le premier, selon le principe fondamental que la grâce ne détruit pas la nature, mais la présuppose et s'y insère pour la perfectionner. Il y a donc lieu de distinguer deux naturalismes, comme nous avons distin-

gué deux rationalismes : un *naturalisme positif et méthodologique*, qui consiste à analyser la nature humaine considérée dans son essence bonne, pour déterminer son idéal naturel et ses devoirs naturels ; et un *naturalisme négatif et dogmatique*, qui consiste à nier l'ordre surnaturel au nom d'une prétendue suffisance de la nature. Avec saint Thomas et les théologiens, les casuistes sont également énergiques à récuser le second naturalisme, qui est hérésie pure, l'hérésie caractéristique du pélagianisme, et à se réclamer du premier, qui n'est ni hérésie ni pélagianisme, mais seulement la méthode scientifique exigée par la nature des choses. Cette méthode s'impose en effet, dès que l'on veut, comme on doit le faire, fonder en raison, donc en nature, la première loi divine, c'est-à-dire la morale naturelle, et lui relier la seconde loi divine, c'est-à-dire la morale surnaturelle, qui en est l'achèvement autant que le complément. C'est pourquoi les vertus naturelles, en dépit de Pascal, ne sont aucunement des vices, mais de belles et bonnes vertus, aussi authentiques que les vertus surnaturelles. Saint Thomas ne se lasse ni de les analyser ni de les recommander en sa *Secunda Secundae*, épuisant le catalogue qu'en ont dressé Aristote et les stoïciens : *quod verum est christianum est.*

*
* *

C'est en définitive contre les distinctions, les principes et les méthodes de saint Thomas, acceptés et devenus classiques dans l'Église depuis quatre siècles, que s'insurge Pascal, renouvelant à la suite des jansénistes les récriminations et les erreurs du baïanisme, du calvinisme et du luthéranisme. Ce qui lui vaut de combattre chez ses adversaires un pélagianisme imaginaire, un fantôme d'hérésie, hélas ! avec les armes et au nom d'hérésies réel-

les dont, de la meilleure foi du monde, il n'a été en somme que le champion malheureux. Tout cela, faute d'avoir connu et pratiqué la distinction capitale entre les deux rationalismes et les deux naturalismes.

Encore s'en faut-il qu'il l'ait toujours ignorée. Si on ne la voit point paraître dans les *Provinciales*, on la voit, par contre, s'esquisser, et faire plus que s'esquisser, dans l'*Apologie*. Il est en effet telles *Pensées* qui ouvrent des perspectives que l'on chercherait en vain dans les *Lettres*, sur la raison et la nature, sur l'estime qu'en doit avoir et l'usage qu'en doit faire un philosophe chrétien. Lorsque Pascal écrit : « Travaillons à bien penser : voilà le principe de la morale » *347*, fait-il autre chose au fond que reprendre à son compte le programme du rationalisme méthodologique? Lorsqu'il dit magnifiquement : « La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître » *345*, ne renonce-t-il pas implicitement à l'interdiction qu'il lui a signifiée de commander en morale? Lorsqu'il ramène le problème moral à « la guerre intestine de la raison contre les passions » *413*, n'en donne-t-il pas une formule rationaliste excellente, qui démonétise sa formule janséniste antérieure, de la lutte de la grâce contre la raison et les passions, celle-là et celles-ci considérées comme des puissances égales de corruption et d'immoralité? Enfin, sa règle d'or : « Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison » *253*, n'est-elle pas celle même du rationalisme méthodologique prescrivant d'éviter les deux excès contraires du jansénisme qui « exclut la raison », et du rationalisme dogmatique qui « n'admet que la raison »? Cette règle peut se transposer en cette autre, qui lui est substantiellement identique : « Deux excès : exclure la nature, n'admettre que la nature »; et c'est alors celle du naturalisme méthodologique prescrivant d'éviter les deux excès contraires du jansénisme qui

exclut la nature, et du naturalisme dogmatique qui n'admet que la nature. Pour l'appliquer, il suffit d'introduire la distinction de la vraie nature, qui est bonne et postule la surnature, et de la nature corrompue, qui est mauvaise et l'exclut. Or, Pascal utilise lui-même cette distinction nécessaire quand il écrit : « La vraie nature de l'homme, son vrai bien, et la vraie vertu, et la vraie religion, sont choses dont la connaissance est inséparable » *442*.

Toutes ces différentes *pensées*, auxquelles il serait facile d'en ajouter d'autres de même esprit, sont déjà par elles-mêmes assez significatives. Mais il y a plus significatif encore : l'effort inconscient de l'*Apologie* pour se délivrer des antinomies que les *Provinciales* tiennent pour insolubles, des antinonies fictives entre la raison et la révélation, entre la nature et la grâce. Il faut bien en effet que Pascal les tienne pour résolues, au moins en principe, puisqu'il n'hésite pas à assigner un rôle positif dans l'acte de foi à la raison et à la nature, aussi bien qu'à la grâce. C'est cela même qui lui permet d'écrire sa géniale critique de la connaissance religieuse, où les puissances de l'homme collaborent avec la puissance de Dieu, qui les surélève et les utilise sans aucunement les détruire. Un nouvel effort dans la même direction, qui est celle de sa philosophie profonde, une nouvelle application des solutions enfin découvertes, lui auraient fait assigner parallèlement un rôle positif à la raison et à la nature dans la détermination et la perception des devoirs. Et cela lui eût permis d'écrire, comme pendant à sa critique de la connaissance religieuse, la critique de la connaissance morale que ses principes les plus féconds et les plus personnels exigent et préparent, cette critique qu'il n'a malheureusement pas écrite, et dont l'absence est perçue comme un vide en son œuvre où elle a sa place toute marquée.

Ainsi sommes-nous une fois de plus conduit à constater

entre la philosophie et la théologie de Pascal un écart qui est bien près d'être une contradiction. De même que nous avons remarqué (1) que cette philosophie se prêtait d'elle-même aux méthodes de probabilisme, d'esprit de finesse et de progrès scientifique, qui sont celles de la casuistique, de même pouvons-nous remarquer maintenant qu'elle tendait par sa pente naturelle vers la reconnaissance et l'utilisation d'un rationalisme et d'un naturalisme bien entendus, ceux dont se réclame la casuistique encore. A cet égard, on aurait mauvaise grâce à refuser aux casuistes le droit d'en appeler du Pascal mal informé des *Provinciales*, celui qui les accable du reproche immérité de pélagianisme, au Pascal mieux informé, et en voie de le devenir parfaitement, de l'*Apologie*, celui qui découvre et s'approprie, peu à peu et un à un, leurs principes les plus essentiels.

*
* *

Cet appel aurait-il été entendu et reçu par Pascal lui-même, par Pascal vivant? C'est là une autre question. Et ce que nous avons dû dire du jansénisme indéfectible de l'auteur de l'*Apologie* (2) nous oblige à la résoudre par la négative. Aussi bien, pour que ce miracle se réalisât, aurait-il fallu, d'abord, que ses yeux s'ouvrissent sur l'opposition qu'il y a entre sa philosophie et sa théologie; puis que, l'ayant reconnue, et se sentant forcé de choisir entre elles, il optât pour sa philosophie contre sa théologie. Ces deux éventualités ne peuvent apparaître rétrospectivement, à l'historien et au psychologue, que comme deux impossibilités. La mort surprit Pascal également et absolument convaincu de la vérité du christianisme, de la vérité du jansénisme, et de la vérité des accusations, de toutes les accusations, qu'il a portées contre la casuistique.

(1) *La Vie Intellectuelle*, février 1930, p. 280-284.
(2) *La Vie Intellectuelle*, février 1930, p. 278-279.

VIII

Les diverses conséquences des « Provinciales »

Tout compte fait, nous ne pouvons donc éviter de conclure à l'échec de la critique pascalienne de la casuistique. Cependant, il est indéniable que cette critique a obtenu un succès historique qui est loin d'être épuisé. Il ne l'est pas auprès du monde et des « libertins », ce qui n'a rien de bien étonnant. Il ne l'est même pas auprès des philosophes, ce qui ne laisse pas de surprendre quand on voit le mépris que les *Provinciales* affichent pour leurs principes et leurs méthodes rationalistes et naturalistes. Aussi vaudrait-il la peine d'étudier par le menu les causes et les résultats de ce succès sans précédent, ne fût-ce que pour voir s'ils n'infirment point de quelque manière les conclusions auxquelles nous avons été conduit.

***

Pour ce qui est de l'étude de ses causes, elle n'a pas grandes chances de le faire ; et cela nous dispensera de l'entreprendre, même de l'esquisser. Car il saute aux yeux que tous ceux qui ont applaudi et applaudissent encore Pascal ont mis, et continuent à mettre autant de soin qu'il en mit lui-même à écarter les vrais problèmes de la casuistique, les problèmes de sa nature et de sa valeur objectives, tels que nous nous sommes efforcé de les poser et de les résoudre. Les solutions objectives éventuelles qu'on en peut donner ne sauraient être ni confirmées ni infirmées par les multiples raisons littéraires, psychologiques, sociales, religieuses, etc., du triomphe des *Provinciales*. Au fond, ce triomphe fut celui d'une cause gagnée,

d'une condamnation « enlevée », auprès d'un jury incompétent et prévenu, par un avocat de génie dont la plaidoirie prestigieuse sut lui communiquer sa passion et lui imposer ses conclusions. Dans un procès où il y avait un coupable et un innocent, l'innocent fut exécuté comme complice du coupable, alors qu'il en était la première victime. Il fut exécuté sans avoir réussi à se faire entendre, sans même avoir réussi à comparaître en propre personne. L'identité foncière du laxisme et de la casuistique ne fit en effet pas plus de doute pour les lecteurs que pour l'auteur des *Provinciales*.

Cette identité est encore un dogme à peu près unanimement accepté aujourd'hui. Elle a presque pris rang parmi « les affirmations de la conscience moderne ». Où rencontrer des esprits vraiment libérés du préjugé que la casuistique se réduit, en tout et pour tout, à l'art de :

trouver avec le ciel des accommodements?

Il n'y a pourtant que ces esprits-là qui aient le droit d'opiner ici. Car seuls ils sont en mesure de le faire *sine ira et studio*, en ne consultant que la raison. La question leur appartient tout entière. Qu'ils l'étudient donc à fond, avec une pleine liberté. Ils ne le feront pas sans savourer le double plaisir de la trouver encore toute fraîche, et de reviser sur pièces authentiques un procès mal jugé. Nous leur soumettrons volontiers nos propres conclusions ; ils en sont les juges naturels.

***

La seconde étude, celle des résultats historiques qu'entraîna le succès des *Provinciales*, serait plus féconde, plus délicate aussi, que la précédente. Nous croyons qu'on ne l'entreprendra point sans être plus ou moins vite amené,

comme nous l'avons été nous-même (1), à opposer, aux conséquences heureuses de la condamnation du laxisme, les conséquences fort différentes de la condamnation de la casuistique. Celle-ci a eu des répercussions de toutes sortes, proches ou éloignées, sur le développement de la moralité publique et sur celui de la science morale. Et le moins qu'on en puisse dire est qu'elles n'ont favorisé le progrès ni de l'une ni de l'autre. Contentons-nous de signaler brièvement les principales.

Il ne fait pas l'ombre d'un doute que le premier objectif de Pascal fut d'ordre pratique, qu'il chercha avant tout à arrêter court le glissement de la société chrétienne vers la morale relâchée, vers le libertinage des mœurs. Or, si, comme nous l'avons dit, sa campagne contre le laxisme de quelques théologiens contribua, du côté de l'Église, à enrayer ce mouvement, sa campagne contre la casuistique contribua par contre à l'accélérer du côté du monde, en se doldant, comme finalement elle le fit, par un laisser-passer du laxisme singulièrement plus redoutable des « libertins ». Si paradoxal qu'il puisse paraître à première vue, ce résultat était inévitable. Pascal n'a pas vu qu'il ne pouvait discréditer la casuistique scientifique sans accréditer d'autant la casuistique empirique. Or, nous l'avons noté (2), c'est de beaucoup la plus dangereuse. Et elle est plus que dangereuse, elle est désastreuse quand elle se trouve être la casuistique des libertins.

En faisant imprudemment de ces derniers les juges de la querelle avec les Jésuites, Pascal leur a procuré deux avantages inappréciables, qu'ils n'espéraient point, qu'ils entirent tout de suite, et qu'ils n'ont plus négligé depuis lors d'exploiter. D'abord l'avantage de se réhabiliter aux

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle*, décembre 1929, p. 421 sq.
(2) *La Vie Intellectuelle*, février 1930, p. 268.

yeux du monde, et à leurs propres yeux, en s'érigeant bruyamment en défenseurs publics de « la vraie morale », en condamnant bien haut le laxisme sur le dos des Jésuites, en exaltant plus haut encore l'austérité des Jansénistes, ce qui leur permettait de faire du rigorisme par procuration. Puis l'avantage de pouvoir désormais pratiquer d'autant plus librement leur propre casuistique, dont le laxisme immodéré ne leur a jamais causé, ne leur causera jamais grand souci. Il s'en faut bien au surplus que ces deux attitudes soient passées de mode. Combien trouverait-on aujourd'hui de laxistes du théâtre et du roman qui n'aiment à faire montre de leur horreur du « jésuitisme », sans pour cela abandonner quoi que ce soit de leurs prédilections pour la morale la plus relâchée? « On les recherche par libertinage » *956*, disait Pascal des Jésuites. Hélas, il est trop vrai qu'on se prit à les fuir par libertinage, en se félicitant de pouvoir désormais le faire avec « une bonne conscience ». La moralité publique fit autre chose que gagner à ce change.

Finalement, les résultats pratiques du succès des *Provinciales* vinrent rejoindre et amplifier ceux du succès parallèle de la théologie janséniste, tels que, dès 1655, les notait avec perspicacité M^me^ de Choisy. « J'en parle comme savante, voyant combien les courtisans et les mondains sont détraqués depuis ces propositions de la grâce, disant à tout moment : Hé! qu'importe-t-il comme l'on fait, puisque, si nous avons la grâce, nous serons sauvés, et si nous ne l'avons pas, nous serons perdus? Et puis ils concluent par dire : Tout cela sont fariboles..... Avant toutes ces questions-ci, quand Pâques arrivait, ils étaient étonnés comme fondeurs de cloches, ne sachant où se fourrer, et ayant de grands scrupules; présentement ils sont gaillards et ne songent plus à se confesser, disant : Ce qui est écrit, est écrit. Voilà ce que les jansénistes ont opéré à

l'égard des mondains (1). » Et voilà ce qu' « opérèrent » à leur tour les *Provinciales*, contrairement aux intentions expresses de Pascal. En déchaînant les libertins contre « la morale des Jésuites », il fit tout autre chose que les ramener à la morale chrétienne. Il leur fournit des raisons de s'en détacher sans perdre la face, de retourner à la morale naturaliste des instincts, telle qu'après l'avoir pratiquée ils devaient en faire l'apologie tout le long du XVIII[e] siècle.

*
* *

Dans l'ordre de la pensée, les répercussions de la critique pascalienne de la casuistique ont évidemment été d'un tout autre genre. Elles n'ont pas été pour cela beaucoup plus heureuses. Il est en effet facile de faire voir qu'elles ont entravé l'évolution régulière de la science morale, tour à tour chez les théologiens et chez les philosophes.

Les *Provinciales* ne furent pas seulement un succès français, mais encore un succès européen. Grâce à la traduction latine qu'en donna Wendrock-Nicole, on ne cessa de les lire et relire partout au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, en particulier dans les pays germaniques, Hollande, Allemagne, Autriche. Elles y frayèrent la voie au jansénisme, dont l'expansion par delà les frontières attend encore son historien. De ce chef, Pascal se trouva exercer une profonde influence, soit directe, soit surtout indirecte, sur les destinées de la théologie morale dans l'Église entière.

Or, le plus fâcheux de cette influence fut qu'elle aboutit régulièrement à paralyser les théologiens dans l'exercice de leur magistère. Rien de plus frappant à cet égard que leur timidité dans la période qui va de 1650 à 1850. Nulle

(1) *Choix de lettres du XVII[e] siècle*, publiées par G. Lanson. Paris, Hachette, 1898, p. 272.

part on ne les voit aborder de front les nouveaux problèmes moraux qui se présentent en foule, à la suite des formidables bouleversements économiques, politiques, sociaux et autres de la société. C'était cependant le cas ou jamais d'invoquer le principe méthodologique que les cas nouveaux exigent des études nouvelles, des docteurs nouveaux et des solutions nouvelles. Mais Pascal s'était prononcé avec trop d'énergie et d'éclat contre ce principe excellent, pour ne pas décourager d'y recourir ceux qui étaient tentés de le faire. A cet égard, on peut dire que son effort réactionnaire pour instaurer un traditionnalisme moral sans envergure n'a eu que trop de succès. Et l'on peut en dire autant de son effort parallèle pour réduire la morale à la mystique (1). Car à force de ramener toute la vie chrétienne aux perspectives du salut et de la vie intérieure, il aboutissait, comme l'avait fait autrefois Luther, à détourner les chrétiens et leurs docteurs de garder les yeux ouverts sur les choses du monde, et de travailler énergiquement à y réaliser le royaume de Dieu.

Soit traditionnalisme, soit mysticisme, l'on s'accoutuma à résoudre les questions nouvelles avec les formules anciennes, sans prendre assez garde aux inconvénients théoriques et pratiques de cette méthode paresseuse. C'est ainsi, pour donner quelques exemples, que l'on continua

(1) On trouvera une documentation d'un intérêt exceptionnel sur les oscillations de la théologie morale en Allemagne, où elles furent plus grandes que partout ailleurs, dans la remarquable étude de M. J. Diebolt, intitulée : *La théologie morale catholique en Allemagne au temps du philosophisme et de la restauration, 1750-1850* (Strasbourg, Leroux, 1926). Ce livre met en pleine lumière la timidité des théologiens de l'école ancienne, se repliant, et disparaissant même, sous la pression d'une réaction janséniste toute-puissante ; puis l'impuissance où sombrent rapidement les écoles nouvelles de théologiens, tour à tour ou simultanément jansénistes, « joséphistes », « philosophes » et « mystiques » ; enfin le retour, vers 1850, aux méthodes rationalistes traditionnelles.

à envisager la question du prêt à intérêt sous le même aspect que du temps des Pères, alors qu'elle avait changé insensiblement de nature à mesure que l'on avait insensiblement passé de la société ancienne, fondée sur l'économie de la propriété immobilière, à la société moderne, fondée sur l'économie de la propriété mobilière et sur la productivité des capitaux. En souvenir sans doute des plaisanteries de Pascal sur le contrat de *Mohatra* (que cependant les théologiens n'avaient pas inventé), on négligea de soumettre, comme il était nécessaire, à un rigoureux examen de moralité les nouveaux contrats économiques et financiers, qui se multipliaient parallèlement à l'essor du capitalisme, des bourses, des sociétés anonymes et autres. Et cela revenait à laisser le libéralisme économique dégénérer en un véritable libertinisme économique, où sombraient, avec la morale, les droits des faibles asservis à l'argent des forts. On pourrait faire des remarques analogues à propos de la question des impôts, qu'on a vue changer plus ou moins de sens à mesure qu'ils cessaient de représenter les exigences personnelles d'un maître féodal, sinon d'un simple fermier des finances, pour représenter désormais la contribution de chacun aux dépenses publiques inscrites dans le budget de la nation. Ainsi encore des devoirs sociaux et politiques, recevant eux aussi, et parfois brusquement, une portée nouvelle, et à propos desquels il y avait à prévenir encore les maléfices du libertinisme social et politique. Etc., etc.

Grâce à Dieu, l'on s'est mis peu à peu à étudier méthodiquement toutes ces questions, en particulier depuis 1850. Comme il était inévitable, on ne l'a pas fait sans se soustraire à l'influence de Pascal, sans revenir aux anciennes méthodes rationalistes et scientifiques. C'est ainsi qu'aujourd'hui même les problèmes de la société des nations remettent en honneur celles de Suarez et de Vitoria, et

rendent plus sensible encore l'erreur que l'on fit en renonçant, par crainte janséniste des « nouveautés », à poursuivre l'effort scientifique et novateur des moralistes du XVI[e] siècle.

***

Il est difficile de parler d'une influence directe de Pascal sur les philosophes, du moins sur ceux de son temps. Ce n'est que depuis quelque cent ans que ceux du nôtre ont appris à le fréquenter et à s'inspirer de lui. Cependant il est incontestable que le succès des *Provinciales*, et la réaction qu'il déclancha dans toute l'Europe contre la casuistique et contre les méthodes rationalistes en morale, ont singulièrement favorisé, et favorisent encore, le ralliement, soit théorique, soit surtout pratique, de la philosophie moderne aux dogmes antirationalistes de l'infaillibilité de la conscience et du moralisme mystique.

Ces dogmes, est-il besoin de le dire? sont restés absolument inconnus des philosophes de l'antiquité aussi bien que de ceux du moyen-âge. Ils sont une invention moderne. On les voit naître au XVI[e] siècle avec la Réforme. Le principe luthérien de la révélation immédiate de la vérité religieuse à la conscience religieuse entrainait en effet celui, à peine différent, de la révélation immédiate de la vérité morale à la conscience morale, et pareillement celui de l'infaillibilité égale des deux consciences, enfin celui du caractère également mystique de leurs connaissances respectives. La philosophie spiritualiste du XVIII[e] siècle (1) se contenta de séparer les révélations, les

(1) Il faut faire une exception, qui est certes de conséquence, pour Leibniz. Son rationalisme indéfectible ne vit jamais dans la conscience que le *dictamen rationis* des scolastiques, qu'il appréciait comme on sait. Aussi put-il échapper à Pascal, et maintenir le droit d'utiliser les probabilités en morale, tout en blâmant avec lui, mais

consciences et les connaissances, et de restreindre à la morale l'usage des thèses luthériennes, quitte à les interpréter tour à tour en fonctions de doctrines instinctivistes et de doctrines rationalistes. C'est ainsi que l'on eut successivement la morale sentimentale de J.-J. Rousseau, fondant les intuitions infaillibles de la conscience sur le dogmatisme absolu du cœur, et la morale formaliste de Kant, les fondant de son côté sur le dogmatisme également absolu de la « raison pratique ». Cœur ou raison, il s'agissait toujours de révélation intérieure, d'expérience quasi religieuse du devoir, d'un devoir s'imposant dans l'absolu, sans avoir le moins du monde à se justifier aux yeux de la raison critique, ni à se définir et à se particulariser en fonction des contingences de la vie et de l'action concrètes. Aussi les deux systèmes s'accordaient-ils dans la même exaltation quasi idolâtrique de la conscience, et dans la même réprobation *a priori* de la casuistique. Ce qui les rapprochait l'un et l'autre des positions pascaliennes.

non pas comme lui, les laxistes. « Je tiens, écrit-il, que la recherche des degrés de probabilité serait très importante et nous manque encore, et c'est un grand défaut de nos logiques. Car, lorsque l'on ne peut point décider absolument la question, on pourrait toujours déterminer le degré de vraisemblance *ex datis* ; et par conséquent on peut juger raisonnablement quel parti est le plus apparent. Et, lorsque nos moralistes (j'entends les plus sages, tel que le général moderne des jésuites) joignent le plus sûr avec le plus probable, et préfèrent même le sûr au probable, ils ne s'éloignent point du plus probable en effet ; car la question de la sûreté est ici celle du peu de probabilité d'un mal à craindre. Le défaut des moralistes relâchés sur cet article a été, en bonne partie, d'avoir eu une notion trop limitée et trop insuffisante du probable, qu'ils ont confondue avec l'« eudoxe » ou l'opinable d'Aristote [?]... Mais le probable ou le vraisemblable est plus étendu : il faut le tirer de la nature des choses ; et l'opinion des personnes dont l'autorité est de poids est une des choses qui peuvent contribuer à rendre une opinion vraisemblable ; mais ce n'est pas ce qui achève toute la verisimilitude. » (*Nouveaux essais sur l'entendement*, l. IV, ch. III.)

Or, ce sont, aujourd'hui encore, sous des formes variables, les deux systèmes les plus en vogue. Ils le sont au point que les diverses morales utilitaristes, évolutionnistes et sociologistes, qui en prennent cependant le contrepied théorique, subissent assez leur prestige pour finir par professer pratiquement, ou par paraître professer, elles aussi, un mysticisme de la conscience et un moralisme que contredisent leurs propres principes. Car, après avoir cherché l'origine des impératifs moraux dans l'intérêt, dans l'évolution, ou dans les pressions sociales, elles ne laissent pas de les vénérer, ou d'inviter à les vénérer, comme des oracles, de se scandaliser, à leur tour, de la casuistique, et de rejoindre par ce biais J.-J. Rousseau, Kant et Pascal.

Il ne saurait échapper que ces attitudes, diverses mais pratiquement convergentes, créent aux philosophes modernes la même impossibilité qu'à Pascal d'élaborer une véritable critique de la connaissance morale. Ils ne pourront évidemment y réussir sans se mettre résolument en face des faits, sans s'interdire de les regarder à travers les prismes déformateurs de l'infaillibilisme et du moralisme, donc sans se soustraire à l'influence directe ou indirecte des méthodes intuitionnistes et mystiques de Pascal, de J.-J. Rousseau et de Kant, pour revenir aux méthodes rationalistes, positives et critiques, qui furent en morale le bien commun des philosophes de l'antiquité et des théologiens du moyen-âge. Ce n'est qu'à cette condition et à ce prix que l'on pourra écrire une critique de la connaissance morale qui soit vraiment objective.

Mais on ne se mettra pas à ce travail sans se trouver dès l'abord dans la nécessité de faire place aux connaissances probables à côté des connaissances certaines, et par suite dans la nécessité de réhabiliter le probabilisme moral, et avec lui la casuistique.

E. Baudin.

NOTES ET RÉFLEXIONS

« *La Fédération Nationale catholique* » (1)

M. Georges Viance vient d'écrire une belle page de notre histoire religieuse contemporaine. La F.N.C. existe à peine depuis cinq ans : elle groupe déjà près de trois millions d'hommes ! Elle a fourni une besogne immense, mené une action défensive et offensive efficace, donné aux catholiques, dans ses nombreux et si populaires congrès, la conscience de leur force et la confiance dans leur effort; elle a de plus amorcé une œuvre positive très vaste. Peu de Français connaissent cependant les origines, la nature, les buts et les moyens, les espoirs aussi de cette puissante organisation. Tout un travail doit encore s'accomplir en profondeur, qu'il est nécessaire de connaître pour aider à une concentration des esprits : le livre de M. Viance veut répondre à ce besoin. Dans une large fresque, d'un ensemble convenablement divisé — origines, conquêtes, espérances de la F.N.C. —, l'auteur a retracé le dur labeur assumé par les catholiques français à la suite de l'inlassable général de Castelnau, « notre général », comme le Pape se plaît à le nommer.

De cette œuvre se dégage l'impression que les forces catholiques, chez nous, ont désormais un cadre apte à les contenir toutes en vue d'une organisation générale. Cette organisation est à parfaire, mais le chemin est ouvert, le plan d'ensemble est tracé : par de constants progrès la parole du Pape deviendra de plus en plus l'exacte réalité : « *L'œuvre de la Fédération, c'est l'œuvre même de l'Action catholique.* »

(1) Georges Viance, *La Fédération Nationale catholique*. **Préface du T. R. P. Janvier, des Frères Prêcheurs. Ernest Flammarion, éditeur.**

S'il en est ainsi, la Fédération — M. Georges Viance l'a bien vu — ne doit pas avoir un programme particulier, un objectif limité; l'ensemble de son action embrasse tout l'ordre social chrétien à défendre, à restaurer et à promouvoir, au sein de la nation, et à tous les plans de la société, selon les besoins actuels de l'Église et en étroite dépendance de la Hiérarchie. La Fédération ne doit pas être une force *à côté* d'autres, mais un organisme capable d'orienter vers une action d'ensemble les organisations particulières autonomes dans leur domaine propre, et cette impulsion doit puiser sa force et son ordre dans les directives du Pape et des évêques, sagement adaptées à des buts précis sur le terrain de l'action.

Tâche difficile, en vérité, mais nécessaire. Rien, en France, ne peut donner une *sécurité réelle* aux catholiques *hors leur propre force organisée*. « Ce qui apaise, ce qui rassérène le ciel de France, dit fort bien M. Viance, c'est une force catholique agissante »; et pour qu'elle soit agissante il faut qu'elle soit fédérée, centralisée, hiérarchisée.

La Fédération sera cette force organisée, dans la mesure où elle deviendra l'expression exacte et sincère de tous les organismes catholiques adhérant à un programme élaboré en commun et sanctionné. La F.N.C. offre justement un cadre simple, où peuvent se concentrer et se concerter les efforts de tous les catholiques : unions paroissiales, comités cantonaux, comités diocésains, comité exécutif, assemblée générale. Mais les cadres ne suffisent pas : il faut les remplir. M. Georges Viance le dit fort justement : la masse rassemblée par la Fédération ne constitue pas l'élément premier de sa force; « l'essentiel réside dans la valeur dynamique de ses animateurs et dans les liens permanents, les résonances que ceux-ci pourront et sauront établir ou maintenir », entre la Fédération et la Hiérarchie d'une part, entre la Fédération et les divers groupements catholiques d'autre part. C'est donc un devoir pour l'élite de donner à la F.N.C. un concours qui lui est nécessaire pour l'œuvre immense qu'elle vient d'assumer et qu'elle doit accomplir.

E. Lajeunie.

Marie de l'Incarnation

La publication des *Écrits spirituels et historiques de Marie de l'Incarnation*, entreprise par le R. P. Jamet, se poursuit heureusement (1). Le deuxième volume contient deux œuvres parmi les plus importantes de la série spirituelle : les *Relations d'oraison* et une autobiographie.

Les *Relations d'oraison* sont publiées d'après le texte fourni par Dom Claude Martin. De son propre aveu celui-ci s'était permis des « remplissages » dans le dessein édifiant de fournir un recueil de méditations aux âmes pieuses. Dom Jamet n'a pu que signaler quelques amplifications de Dom Claude et mettre en garde le lecteur contre l'infidélité du texte. Marie de l'Incarnation avait seulement rassemblé quelques notes sur ses oraisons pour son usage personnel ou à l'intention de son directeur. Ces notes constituent de précieux « témoignages sur l'âme de Marie de l'Incarnation » et sont, comme on l'a dit, « plus utiles que vingt traités de mystique ».

*
* *

L'autobiographie qui remplit la plus grande partie du volume fut écrite en 1654 à la demande de Dom Claude Martin. Il en fit la charpente de son ouvrage sur sa mère, mais sans se priver d'introduire nombre d'extraits d'autres écrits et de multiplier les retouches. L'édition du R. P. Jamet présente l'avantage incomparable de restituer le texte original. Ses longues recherches lui ont permis une trouvaille de choix, celle d'une copie si fidèle « qu'elle n'a dans l'ensemble d'autre infériorité que de ne pas être de la main de Marie de l'Incarnation ».

Ce document se trouvait au Canada, aux archives des Ursulines des Trois-Rivières. A la suite de quelles circonstances ? Il est impossible de le préciser. En tous cas il répond

(1) Voir *La Vie Intellectuelle*, septembre 1929, p. 225.

très exactement au signalement du manuscrit authentique et c'en est une copie « religieusement » exécutée.

Le nouveau texte diffère sensiblement de celui de Dom Claude. On ne compte pas les variantes, expressions modifiées, tournures de phrase transformées, introductions ou conclusions ajoutées pour encadrer les chapitres. Mais le fond est presque toujours identique. Il est tout à fait remarquable que le texte de Marie de l'Incarnation, écrit à la hâte et par fragments, ne contienne pas d'expressions impropres alors qu'elle traitait les points les plus élevés de la théologie, et ce, sans préparation. En somme elle n'avait nullement besoin de la science théologique de son fils. Mieux encore, là où celui-ci avait cru devoir opérer quelque remaniements il se trouve qu'il a commis, au témoignage du manuscrit, de véritables contresens (cf. pages 456, 460 et 461).

La nouvelle édition se présente aussi avec une disposition plus judicieuse. Au plan de Dom Claude Martin, établi d'après les événements extérieurs, a été substitué un plan plus profondément vrai qui ne tient compte que des étapes de la vie spirituelle.

Enfin un ensemble imposant de notes doctrinales et historiques enrichit singulièrement le texte.

S'il est vrai qu'il ne s'agit là, comme le fait remarquer le R. P. Jamet, que d'une partie de la réédition d'ensemble, on peut désormais affirmer que cette édition sera digne de la Vénérable Marie de l'Incarnation et constituera un instrument de travail de premier ordre.

M. Reinhard.

⁂

Leur marche sur Rome

C'est l'infidèle traduction que volontiers nous proposerions du titre allemand : *Ihre Wege nach Rom* (1).

Cet ouvrage présente une apologie de l'Église catholique

(1) Von Andrian-Werburg, *Ihre Wege nach Rom* (Paderborn, F. Schöningh, 320 p.).

faite par des convertis, surtout convertis du protestantisme. L'auteur les laisse dire eux-mêmes les raisons qui les ont amenés, par des chemins variés, à Rome : chemin de l'art, ou de la science, de la réflexion ou d'un exemple entraînant, chemins toujours illuminés par la grâce de Dieu dont l'action apparaît si souveraine. Un trait frappe beaucoup dans toutes ces conversions, c'est leur valeur intellectuelle : ces âmes protestantes, la plupart anglo-saxonnes, dont on sous-estime parfois les exigences rationnelles, sont venues à l'Église catholique par des voies presque toujours intellectuelles : la connaissance de l'Église catholique telle qu'elle est devint pour elles la révélation de la *véritable* Église. Il y a dans ce fait une splendide illustration de la valeur de crédibilité que l'Église porte en soi. D'où l'efficacité de ce livre. D'autres, certainement, entendront l'appel des quelque trois cents âmes dont il rapporte l'émouvant cheminement vers Rome.

∴

Une nouvelle revue en Flandre

Avec l'année présente naissait en Belgique une nouvelle revue de langue néerlandaise : *Thomistisch Tydschrift voor Katholiek Kultuurleven* (Revue thomiste de culture catholique). Cet organe de haute vulgarisation, dirigé par les dominicains belges, ne se propose point d'étudier pour elle-même l'œuvre de saint Thomas d'Aquin, mais plutôt d'élucider les problèmes d'aujourd'hui à la lumière de la doctrine thomiste. Toutes les manifestations intellectuelles contemporaines — religion, philosophie, questions sociales, arts, histoire — seront l'objet des articles que donnera cette publication. Nous devions signaler cet effort qui, par certains côtés, ressemble tant à celui que nous poursuivons.

∴

L'Espérance (1)

Le traité de la Grâce publié aux éditions de la *Revue des Jeunes* est à peine entre nos mains, qu'un autre volume de la même collection lui succède : le traité de *L'Espérance*.

En présentant les six questions qui forment le traité de l'espérance dans la *Somme théologique*, le R. P. Le Tilly nous dit fort bien pourquoi cette vertu théologale offre au théologien une particulière difficulté : *elle est par nature une tendance, qui n'a d'autre réalité que d'être un mouvement vers la recherche d'un bien dont la possession fera disparaître la tendance à le poursuivre.*

Péguy, qui n'aimait guère saint Thomas — mais que ne lui pardonnerait-on pas, à notre cher Péguy ! — avait exprimé à sa manière cette extrême mobilité de la petite espérance, « une toute petite fille » qui gambade entre ses grandes sœurs, la foi et la charité, qu'elle entraîne.

Si l'espérance tient une si modeste place entre la foi et la charité, nous explique le P. Le Tilly, c'est qu'elle apparaît souvent ailleurs dans la *Somme théologique*, et qu'on la retrouve partout en étudiant la vie chrétienne. — « Sans l'espérance, tout ça ne serait qu'un cimetière », disait Péguy.

Nous avons d'autant mieux apprécié la rigueur du commentaire de la présente traduction qu'il était malaisé de parler ici avec tant de fermeté, tant de précision.

H.-M. L.

(1) *L'Espérance* (II^a II^{ae}, q. 17-22), traduction, notes et appendice par le R. P. J. Le Tilly, O. P. — Un volume de 264 pages. Tournai, Desclée, édit.

LA VIE SOCIALE

PIERRE BAYART,
Prof. de législation financière à la Faculté libre de Lille.

La philosophie d'une crise boursière.

Dans une crise boursière comme celle qui vient de sévir à New-York, n'apercevoir que des mouvements de capitaux serait une vue incomplète, il faut tenir compte des facteurs psychologiques.

GASTON RABEAU. *Une sociologie complète : les travaux de M. Joseph Wilbois.*

I. — La Méthode de la sociologie.
II. — La cause dans le monde social.
III. — Nature de la sociologie.

En lisant ces pages, qu'on veuille bien ne pas oublier l'étude publiée dans notre dernier numéro par le R. P. Delos.

A.-J. FAIDHERBE. *Le III^e Congrès de l'Union des Secrétariats Sociaux.*

Un maître de l'apostolat social, le P. Rutten.

CH. BROUTIN,
Rédacteur en chef du *Nord Social.*

Ouvriers et Chefs.

La philosophie d'une crise boursière

N'est-il pas trop tard pour parler, à plus de six mois de distance, de la crise financière de New-York, à une époque où les événements fuient sous notre regard comme les paysages aux portières d'une auto? Nous ne le pensons pas, puisque nous avons là curiosité de nous y arrêter pour les examiner non seulement en financier mais aussi en philosophe, c'est-à-dire en flâneur, et puisque aussi bien un peu de recul n'est pas inutile pour en faire. avec moins de chance d'erreur, la reconstitution.

Une crise boursière étant la conjonction d'un double élément : facteurs objectifs et facteurs psychologiques, cette distinction servira de division à notre étude.

I. — Les facteurs objectifs.

A l'envisager dans ses causes mécaniques, la crise qui a éclaté à Wall-Street, à l'automne dernier, se résume, comme la plupart des crises financières, en un conflit ou un déséquilibre de l'or et du crédit.

Le phénomène essentiel qui a marqué, à la Bourse de New-York, les années 1928 et 1929 a été l'augmentation croissante des avances aux Brokers, qui sont passées de 4 milliards de dollars à fin 1927, à 7735 millions au début de 1929, pour atteindre, à la fin de septembre 1929, le chiffre record de : 8549 millions (213 milliards de francs).

C'est cette extension croissante et continue des crédits de bourse qui devait, au cours de cette période, alimenter un mouvement spéculatif, dont on peut aisément mesurer l'ampleur en constatant que le chiffre des avances aux Brokers représentait, au point culminant de la hausse, un volume de positions spéculatives équivalant à près de 10 0 0 de la valeur boursière globale des titres cotés à New-York (90 milliards de dollars).

Si l'on recherche la cause première de cette inflation boursière, on peut, croyons-nous, la trouver dans la politique du Gold-Exchange-Standard pratiquée par un certain nombre de pays européens et qui (ainsi que nous l'indiquions à Besançon) « en donnant comme couverture à un certain nombre de monnaies européennes restaurées non seulement l'or, mais les devises assimilées à l'or, avait en réalité greffé des monnaies fiduciaires les unes sur les autres ». Elle se trouve particulièrement dans la prolifération de crédits engendrée par la politique d'achats de devises (45 milliards de francs) effectués par la Banque de France pendant la période de la stabilisation de fait qui s'est prolongée de 1927 à juin 1928.

Cette intumescence du crédit créait pour les États-Unis une situation financière qui n'était pas exempte de périls : une pyramide de crédit qu'on a pu évaluer à 70 milliards de dollars (1750 milliards de francs) reposant, en définitive, sur un stock d'or global de 4 milliards 1 2 de dollars. Non point que ces chiffres fussent en eux-mêmes, excessifs, car, compte tenu des crédits faisant double emploi, ils n'épuisaient pas encore, en raison des règles libérales qui président au système de la Federal Reserve, le potentiel de crédit des divers Members-Banks. Et ils n'eussent inspiré aucune préoccupation si l'on s'était trouvé dans une situation normale, où les devises, créées par les seuls besoins commerciaux, ont, pour ainsi dire, en elles-mêmes

leur propre contrepoids. Mais il n'en était plus de même dès lors qu'une certaine portion de ces devises, détenues en dépôt par des Instituts d'émission européens pouvaient, à leur volonté, être, du jour au lendemain, converties *en or*, à première réquisition *en dehors de toute opération commerciale* leur servant de contre-partie, et que, de ce chef, sur les 4 milliards 1/2 de dollars constituant la base d'or de cet échafaudage de crédit, 2 milliards (c'est-à-dire une fraction équivalente, à elle seule, à tout l'or importé par les États-Unis depuis la guerre) étaient, en quelque sorte, grevés d'une traite étrangère à vue.

Ce point fragile de l'édifice devait apparaître lorsqu'en 1928 s'opéra une succion de l'or américain par la France et par l'Allemagne. Et, tandis que le stock d'or de notre Institut d'émission s'accroissait, de 1927 à 1928, de 5 milliards de francs, et celui de la Reich-Bank de 830 millions de marks (plus de 5 milliards de francs), les États-Unis voyaient, pendant la même période, fondre leurs réserves d'or de 1/2 milliard de dollars (12.500 millions de francs), perdant en quinze mois plus d'or qu'ils n'en avaient importé dans les quatre années précédentes.

Trop de crédits pour l'or, ou pas assez d'or pour les crédits : ces deux formules ne sont que les deux faces d'un même problème. Il fallait donc restreindre les crédits, ou renforcer l'or, plus exactement conjuger ces deux opérations. Et tel fut en effet le double objectif que devait s'assigner, dès que le danger lui devint perceptible, le Federal Reserve Board. Alors que jusqu'en fin 1927, par l'aide apportée libéralement aux restaurations monétaires européennes, et particulièrement à l'Allemagne, cet organisme chargé de « diriger » le crédit américain avait pratiqué ce qu'on a pu appeler une politique de grand seigneur, on le vit, dès le début de 1928, procéder à un renversement de la vapeur, et, par la hausse du taux de

l'escompte (1) (c'est-à-dire des crédits de banque) et celle du Call Money (c'est-à-dire des crédits de bourse), inaugurer une tactique de renchérissement du crédit, tendant tout à la fois à maîtriser la spéculation boursière et à enrayer les sorties d'or.

Double but en apparence contradictoire, car si la hausse du loyer de l'argent devait aboutir à une contraction des crédits octroyés par les Banques américaines affiliées au système de la Federal Reserve, elle était inopérante sur deux autres sources du crédit : celui des grandes entreprises privées qui, grâce à leur politique de réserves, disposait de fonds considérables pour financer le marché de la Bourse, et les crédits venus de l'extérieur. Tout au contraire, la hausse du loyer de l'argent sur le marché américain devait déterminer une attraction puissante sur tous les capitaux, tant intérieurs qu'extérieurs, *autres que les capitaux des banques*. Sous l'influence de cet aimant, Wall Street devint ainsi le rendez-vous de toutes les disponibilités flottantes internationales en quête d'emploi. Les avances aux brokers, loin de diminuer, continuaient à augmenter, provoquant un surexcitation de la spéculation. 15 millions de comptes de spéculation étaient ouverts à la Bourse de New-York, et l'on put assister, selon l'expression de notre attaché financier à l'ambassade de France à Washington, M. Lacour-Gayet, « à une expansion spéculative, soutenue par une sorte d'allégresse dynamique, fondée sur cette conviction jeune et naïve que les titres qui montent... ne doivent pas descendre, au moins avant d'avoir rendu possible l'achat d'une automobile, ou d'un appareil de radio » ! Et de nombreuses études parues

(1) Le taux de l'escompte était successivement porté de 3 1/2 à 4 0/0 le 2 février 1928, à 4 1/2 0/0 le 17 mai 1928, à 5 0/0 le 12 juillet 1928.

tant en France qu'à l'étranger proclamèrent à l'envi la faillite de la tentative d'application de la monnaie dirigée par le Federal Reserve Board.

Échec purement apparent, ou tout au moins transitoire, car cet appel des capitaux étrangers atteignait du moins le deuxième objectif visé, en enrayant les sorties d'or qui avaient inquiété la Trésorerie américaine, pour provoquer bientôt des rentrées du métal précieux. Il ne faut pas chercher d'autres explications à la faiblesse qu'à la même époque ne devait pas tarder à manifester la Livre anglaise, dont la stabilité se trouvait mise en péril par le drainage des capitaux anglais par la place de New-York. Son stock d'or étant, sous l'effet de cette saignée, tombé graduellement au-dessous du nivau de 150 millions de Livres fixé comme limite minima par le Comité Cunliffe, la Banque d'Angleterre se voyait contrainte, le 7 février 1929, à hausser, à son tour, d'un point (4,5 o/o à 5,5 o/o) son taux d'escompte, au risque d'aggraver la situation déjà gênée de l'industrie nationale. New-York répondait à cette hausse par une nouvelle majoration en portant, le 9 août 1929, le taux de l'escompte américain de 5 o/o à 6 o/o : ce qui obligeait de nouveau Londres à porter le sien à 6 o/o le 26 septembre 1929. Les diverses places européennes (sauf la France, exceptionnellement favorisée par sa brillante situation financière) étaient entraînées dans le même sillage (1), et la hausse *généralisée* du loyer de l'argent à court terme, en rendant cette fois efficace à l'égard des capitaux du dehors eux-mêmes la politique de resserrement du crédit, réalisait, bien que plus tardivement, le premier objectif du Federal Reserve Board.

(1) Le taux d'escompte était relevé en Italie de 6 o/o à 7 o/o, en Hollande de 4,5 o/o à 5,5 o/o, en Pologne de 8 o/o à 9 o/o, en Hongrie de 7 o/o à 8 o/o, en Allemagne de 6,5 o/o à 7,5 o/o, en Roumanie de 6 o/o à 9 o/o.

La situation ainsi créée dans le monde entier mettait désormais la spéculation de Wall-Street à la merci d'un incident. Les plus perspicaces pouvaient voir d'ailleurs dans la baisse de certaines matières premières : blé, café, caoutchouc, étain, laine, le signe précurseur d'un changement d'orientation dans le mouvement économique mondial (1). Les plus habiles sans doute mettaient à profit les dernières poussées spéculatives pour se dégager. Que, d'un point quelconque du monde, un retrait un peu massif de capitaux étrangers vînt à se produire, et le courant brusquement se renverserait. C'est ce que devait provoquer le krack Hatry survenu à Londres le 20 septembre 1929. Retrait de capitaux anglais sur le marché de New-York, réalisations par les grandes sociétés américaines qui sentaient le grain monter à l'horizon : cette double raréaction des capitaux, extérieurs et intérieurs, qui, en dépit des avertissements prodigués par le Federal Reserve Board avaient, jusque-là, continué à alimenter la spéculation américaine, provoquait une tension du Call Money au taux de 20 o/o et créait la dépression boursière génératrice de la crise.

Après le « Boom », le « Krack ». Tout le mois d'octobre vit se succéder des chutes de cours, toutes plus sensationnelles les unes que les autres. Le jour le plus noir fut le « black tuesday » du 29 octobre, où l'on vit 16 millions de titres, représentant 25 milliards de francs, vendus en l'espace de cinq heures. D'octobre à décembre 1929,

(1) La généralité même de la baisse sur les matières premières dénote d'ailleurs l'existence d'une cause commune de dépression qui paraît bien être la *réappréciation* de l'or résultant du rétablissement monétaire mondial. En refluant sur un seul point de la Planète, l'or avait perdu une portion de son pouvoir d'achat qu'il retrouve en se redistribuant à la surface du globe. Les oscillations du pendule qui règle l'équilibre des échanges marqueraient ainsi le rythme des prix.

320 millions de titres furent échangés à la Bourse de New-York représentant le 1/4 du total des titres cotés. La valeur boursière de ces titres tomba de 90 à 50 milliards de dollars, soit une baisse de 40 o/o équivalant à 1000 milliards de francs : la plus forte baisse en un aussi court laps de temps qu'ait jamais connue Wall-Street (1).

Cet effondrement des cours entraînait parallèlement le dégonflement des crédits de bourse, et les avances aux Brokers se trouvaient ramenées de 8549 millions de dollars à 3989 millions à fin de décembre, soit une réduction de plus de moitié, correspondant à 114 milliards de francs. Le double but, en apparence divergent, que s'était assigné le Federal Reserve Board se trouvait atteint par le renforcement de l'or et la restriction des crédits.

La tactique suivie à l'égard des Members Banks dès le début de 1928 avait d'ailleurs l'avantage de laisser une situation intérieure parfaitement saine, qui non seulement évitait toute défaillance de la part des Banques mais devait permettre à celles-ci d'apporter au marché désemparé un prompt secours. Dès le 31 octobre, le Federal Reserve Board, desserrant l'étau, en vue d'élargir les crédits, abaissait sont aux d'escompte à 5 o/o, le 13 novembre à 4,5 o/o. La Banque d'Angleterre était trop heureuse de l'imiter, en abaissant le sien à 6 o/o le 31 octobre, à 5,5 o/o le 21 novembre, à 5 o/o le 12 décembre. Toutes les autres places européennes accompagnaient ce mouvement de détente. L'orage était passé, et (la dernière opération de grand style des capitaux internationaux étant ainsi liquidée sur le marché de New-York) la situation était éclair-

(1) La Bourse de New-York a déjà connu des crises aussi fortes. En 1903 les titres ont baissé de 40 o/o, en 1907 de 45 o/o, en 1920 de 45 o/o. Mais jamais la chute n'avait été aussi soudaine et c'est surtout par ce caractère que se distingue la crise de 1929.

cie... pour le prochain lancement des emprunts Young de la Banque des Règlements internationaux (1).

II. — Les facteurs psychologiques

Nous venons d'exposer le mécanisme de la crise ; et l'enchaînement des faits peut paraître au lecteur tellement rigide qu'il semble que ces faits soient régis par un déterminisme inflexible. C'est que l'histoire est de la liberté fixée, qui s'ordonne, selon les règles d'une logique vécue, lorsqu'on en remonte le cours. Mais il n'en est plus de même lorsqu'on porte le regard vers l'avenir. Le déterminisme est en arrière, la liberté en avant : car elle s'élimine en se réalisant. Ce serait donc une vue incomplète des choses que de n'apercevoir, dans le cas qui nous occupe, que des mouvements de capitaux : or et crédit, qu'il suffirait de mettre en branle. Imparfaite est la science qui, ne retenant dans son analyse que les seuls éléments matériels, quantitatifs, tombant sous la prise des sens, ne verrait les choses que du dehors, c'est-à-dire superficiellement, et non pas du dedans, c'est-à-dire dans leur réalité profonde. La vérité est que les faits ne sont pas une matière inerte, ils sont animés par l'esprit. « Le système du crédit, déclarait M. Roy. A. Young, Gouverneur du Federal Reserve Board, n'est pas une machine, un simple mécanisme ; c'est une institution *humaine*. » En étudiant quel est, dans ce mécanisme, le jeu des facteurs psychologiques, c'est l'homme que nous réintroduirons

(1) *Information financière* du 4 mai 1930 : « Le voyage de M. Montagu Norman à Paris donne à penser que la baisse simultanée de l'escompte à Paris et à Londres résulte d'un commun accord en vue de faciliter le placement de l'emprunt allemand des réparations. »

dans les faits. Et nulle part ailleurs que dans les phénomènes de bourse et de spéculation on ne peut mieux sentir l'importance de ces impondérables.

Au plus fort de la poussée spéculative, M. Roberts, vice-président de la National City Bank, faisait remarquer « que la hausse des valeurs boursières n'augmentait ni l'actif des sociétés, ni leur production, ni leur capacité de bénéfices, ni la richesse véritable. Le seul changement provoqué par la hausse des cours n'est qu'une modification de leur valeur sur le papier ».

Ce qui est vrai de la hausse est également vrai de la baisse. Les journaux nous ont raconté l'histoire de ce milliardaire, perdant 425 millions de dollars en cinq minutes et se jetant, de désespoir, du balcon de son vingtième étage. Ils nous ont apitoyé sur ces passagers de luxe partis de New-York à la tête d'une opulente fortune et débarquant au Havre, ruinés. Quel séisme avait donc ravagé l'Amérique? Le voyageur qui aurait parcouru le Nouveau Monde ne s'en serait même pas aperçu. Car il s'agissait d'un simple séisme boursier, n'offrant aucune trace visible. Les pertes n'étaient que des pertes en portefeuille. Les usines continuaient à tourner comme la veille ; les entreprises n'avaient pas perdu un « cent » de leur actif ; la situation économique restait la même. Il n'y avait rien de changé... sinon une *appréciation* dans la valeur des titres représentatifs de tous ces biens réels. Dans l'ordre des choses extérieures tout était resté identique à soi-même. La révolution était d'ordre purement interne.

Non point certes que les pertes fussent pour cela imaginaires. Elles n'étaient que trop réelles pour les spéculateurs obligés de régler des différences, pour tous ceux qui, ayant opéré au comptant, devaient réaliser leurs titres en baisse, pour se procurer des disponibilités et faire face à leurs engagements. Elles l'étaient pour ceux-

là mêmes qui, conservant leurs titres, voyaient diminuer le « standing » de leur fortune, servant de niveau à leurs dépenses, à leur train de vie, à leurs revenus. « La chute des cours des valeurs, écrivait, au lendemain de la crise, l'économiste américain Irving Fisher, ne détruit aucune ressource matérielle, mais elle détruit des *possibilités psychiques*. » « Il est certain, ajoutait-il, qu'on portera cet hiver beaucoup de vieux manteaux de fourrure au lieu d'en acheter des neufs, ce qui aurait été le cas si la hausse avait persisté. » Dans un pays qui avait notamment élevé à la hauteur d'un système la pratique des ventes à tempérament, au point que l'acheteur d'une Ford peut, à peu près, espérer en devenir propriétaire lorsqu'il devra s'en débarrasser, « le résultat probable, ajoute encore Irving Fisher, est qu'il y aura une forte proportion de ces marchandises rendues aux vendeurs ».

Partie d'un centre interne, la crise est ainsi appelée à se propager extérieurement, par suite de la restriction des pouvoirs d'achat, retentissant à son tour sur les facultés de vente. La sous-consommation engendre la surproduction, entraînant ou accélérant la baisse des matières premières. Du plan financier la crise tend à passer (comme on peut s'en apercevoir) sur le plan économique. Ralentissement des affaires, arrêt d'usines, chômage, faillites : voilà tout ce que finalement, et de proche en proche, peut produire, dans le domaine de la réalité sensible, une simple modification *psychologique*.

Sans doute s'agit-il là d'un phénomène d'appréciation portant lui-même *sur des faits objectifs*, mais appréciation qui, en dernière analyse, n'en a pas moins sa source dans un *jugement* humain, lui-même le produit d'un état d'esprit, d'une mentalité qu'il s'agit de *créer*. Il n'y a pas qu'à la guerre que le moral peut perdre ou gagner des batailles, et il suffit de lire des journaux financiers pour consta-

ter et toucher tous les jours du doigt l'importance que la Bourse attache à ce facteur. Tout est mis en œuvre pour le faire jouer. Si la littérature boursière fait un tel emploi des images, c'est parce que les images ne sont que des idées prenant corps, et déjà prêtes à passer à l'acte. La Bourse empruntera donc ses comparaisons à tous les domaines, et elle s'estimera quitte envers les victimes de la crise lorsqu'elle aura découvert que celle-ci n'aura été « qu'une violente migraine, due à une indigestion de titres (1) ».

Agir sur l'opinion, exciter des désirs et des craintes, créer des courants, c'est tout l'effort des partis baissier ou haussier. Lequel l'emportera? Tout dépend en dernière analyse de l'élément moral qu'il s'agit de déclencher dans un sens ou dans l'autre. Et comme tout se ramène finalement à un jugement qui, suivant que l'aiguille penchera d'un côté ou de l'autre, fera du capitaliste un acheteur ou un vendeur, la décision appartiendra à celui des deux partis qui saura garder l'initiative et qui réussira à faire jouer le déclic psychologique qui peut seul mettre en œuvre l'étincelle génératrice des énergies spirituelles.

Si nous voulons expérimenter directement cette psychologie de l'acheteur ou du vendeur, il nous suffira de nous examiner nous-mêmes. Comment s'opère la transformation qui, d'acheteur d'un titre, m'en fera, demain, vendeur? Je pèse, j'examine, j'hésite; mais, quand après avoir bien cherché, en définitive, je me décide, il reste toujours, à la source profonde de ma décision, un acte de foi. Nous lisons tous les jours dans les gazettes de bourse

(1) *Information*, 18 décembre 1929, extrait du Bulletin mensuel de la National City Bank de New-York. M. Irving Fisher parle « d'un orage estival » dont l'économie américaine s'est trouvée « incommodée » (*Information*, 27 mai 1930). De même, pour le géologue, un tremblement de terre n'est qu'un frémissement de l'écorce terrestre!

des phrases comme celle-ci : « L'expérience vient de démontrer que Paris, Londres, Berlin, sont absolument *insensibles* aux manifestations répétées de la surabondance de l'argent. Qu'en déduire, sinon que *la foi américaine* dans l'expansion imprescriptible de l'activité économique, en dépit de revers passagers, est plus forte que *la foi européenne*? (1) »

Pourquoi, après avoir, nonobstant tous les avertissements, monté sans arrêt pendant dix-huit mois, la Bourse américaine a-t-elle soudain fléchi en octobre 1929? Pourquoi octobre plutôt que juillet? sinon parce que ceux qui *croyaient* à la hausse espéraient toujours, selon le mot de M. Lacour-Gayet, qu'elle continuerait encore au moins le temps nécessaire « pour rendre possible l'achat d'une automobile ou d'un appareil de radio ». Et pourquoi octobre plutôt que décembre? parce que, nous dit-on, la Bourse à cette date « a pris brusquement *conscience* de la situation périlleuse créée par l'abus des émissions et des positions de crédit (2) ». Et c'est ainsi que l'examen le plus objectif du spéculateur le mieux informé comporte toujours une inconnue (et c'est l'élément essentiel) qui échappe à son analyse et peut troubler toutes ses prévisions, car cet élément n'est autre que le libre-arbitre humain.

C'est ce facteur psychologique, fait lui-même de milliers d'appréciations individuelles, qui détermine, chaque jour, le *sens* du courant vers la hausse ou vers la baisse, exactement le *cours* de la Bourse. Et ce courant, une fois dessiné, se développe par son propre mouvement, la

(1) *Information*, 8 mars 1930. Citons encore au hasard : *Information*, 13 mai 1930 : « La *psychologie* de la Bourse n'a pas changé. C'est toujours la même *maladie de la volonté*, la même crainte de l'action, la même absence *de foi* dans les résultats d'un effort de *prosélytisme*. » C'est à la Bourse qu'on retrouve aujourd'hui l'armée des Croyants.

(2) *Information*, 6 novembre 1929.

hausse engendrant la hausse. J'achète parce que je crois à la hausse, et je contribue, par mon achat même, à faire la hausse à laquelle je crois. C'est le désir qui, dans une certaine mesure, crée ici son objet. Il n'en est pas autrement pour la baisse, et les victimes du désastre peuvent s'en dire, pour une part, les auteurs. Tous les mouvements spéculatifs ont ainsi leur source première dans les profondeurs de l'âme humaine. Et le monde économique, pour qui veut s'en donner une représentation exacte, est traversé, à tout instant, par de véritables vagues psychologiques, qui empruntent même d'ailleurs les ondes de la T. S. F. et se propagent autour du globe comme des effluves électriques à travers un champ magnétique pour déterminer ce qu'on a appelé la marée des cours et celle des prix.

Rétablir l'importance de ce facteur psychologique, ce n'est pas, pour autant, nier celle des faits objectifs, des éléments quantitatifs qui lui servent de matière première. La spéculation ne s'exerce pas dans le vide : elle s'applique à une situation donnée, qu'elle ne fait qu'interpréter, à un état de choses plus ou moins vulnérable, qu'elle exploite. C'est pourquoi nous avons tenu (au risque d'imposer au lecteur une étude dont la technicité aura pu, de prime abord, le rebuter) à faire si large place, dans notre première partie, à l'examen des mouvements de capitaux qui ont créé les conditions extérieures d'où devait naître la crise.

Mais en rétablissant, au sein même du réel, le facteur psychologique, le moteur humain, nous ne faisons que restaurer, au milieu des faits objectifs, l'inaliénable souveraineté de l'esprit, en qui les faits (issus de lui d'ailleurs) viennent se réfléchir et s'ordonner. Cette part de l'esprit, ce jugement humain, par lequel les faits se gouvernent, cette appréciation d'où tout découle et où tout

se ramène, qu'est-ce d'autre, au demeurant, que l'ancienne notion scholastique de l'*aestimatio*, reprenant possession de la science moderne?

Nous assistons en effet aujourd'hui à une réaction significative tendant à rendre sa valeur à l'élément qualitatif dans les notions de la loi de l'offre et de la demande, de la monnaie et du change.

A la conception purement matérialiste d'une science des richesses, pour qui l'homme lui-même n'est plus qu'une force comme une autre, réductible à l'unité du cheval-vapeur, se substituent, très heureusement, des analyses plus fines, plus nuancées, plus riches de sens spirituel. L'échange, au lieu d'être envisagé comme un simple équilibre entre deux quantités de marchandises, redevient un acte essentiellement humain, où la volonté conserve sa part prépondérante. On soulignera l'hétérogénéité de ces deux facteurs : la rareté et l'utilité qui entrent dans la composition de la valeur et dont le second, dépendant des besoins et des désirs de l'acheteur, renferme un élément qui n'est pas susceptible de mesure.

Dans le domaine de la monnaie, on fera la critique la plus acérée de la théorie quantitative qui prétendrait expliquer par les seules variations du stock monétaire les variations des prix. On s'attachera à montrer que la seule quantité de monnaie susceptible d'agir sur les prix est la monnaie *en circulation*, et que cette mise en circulation suppose nécessairement l'intervention du moteur humain, et de ses mobiles psychologiques, dans l'équation mathématique où l'on a voulu enfermer tout le mouvement économique (1). Un Aftalion reprochera à la théorie quantitative de ne donner « qu'une interprétation *exté-*

(1) MV = PT, ce qui se lit : la *monnaie* multipliée par sa *vitesse* de circulation est égale au volume des *transactions* multiplié par les *prix*.

rieure, *mécanique* des faits, et non pas une explication tirée de la nature humaine, de nos mobiles, de nos besoins, une explication qui remonte aux causes profondes des phénomènes économiques ». Et le savant professeur de l'Université de Paris étudiera comment les variations monétaires jouent à travers la notion du revenu, qui mesure pratiquement pour chacun l'intensité de ses désirs et se trouve ainsi toute imprégnée d'éléments d'appréciation psychologique. « Cette théorie du revenu, écrira-t-il, n'oublie pas que les lois économiques doivent être *éclairées par le dedans*, par ce qui inspire les actes des hommes. Ce sont ces mobiles psychologiques qu'elle met en œuvre, au lieu de postuler certaines nécessités mécaniques extérieures, qui s'imposeraient *automatiquement* à nous. » Et élaborant ce qu'il appelle lui-même la théorie psychologique de la monnaie, il conclura : « Ce que suggèrent les faits, ce que suggère surtout l'observation statistique, c'est de demander à nos désirs, à nos croyances, à nos craintes ou à nos espérances, aux facteurs psychologiques *la pleine intelligence*, *l'explication supérieure* des phénomènes économiques (1). »

Nous éloignerons-nous trop de notre sujet, si nous disons que cette « explication supérieure » qu'appellent de leurs vœux les meilleurs esprits, et que le Monde moderne attend, c'est celle qui saura réaliser l'alliance des forces matérielles et des forces spirituelles ? Problème de tous les temps et de tous les lieux.

(1) Aftalion, *Monnaie, Prix et Change*. Expériences récentes et théorie (Sirey, 1927, p. 141, 163, 246).

Nous trouvons la même note jusque dans le domaine de la comptabilité, qui est par excellence le domaine du chiffre. Voir à ce sujet le curieux et profond ouvrage de M. Ch.-M. Sabatier : *La Mesure des Affaires* (Sirey, 1927) et l'analyse que nous en avons faite dans notre brochure : « *Une application du Bergsonisme à la Science économique et comptable* » (Sirey, 1929).

Pendant la guerre, les uns, mettant toute leur foi dans la précellence du facteur moral, préconisaient jusqu'à l'outrance l'offensive à la baïonnette, et les autres prenaient comme mot d'ordre : des canons et des munitions. De l'heureuse rencontre de ces *deux* éléments, la victoire est née.

Les batailles de la paix ne diffèrent pas de celles de la guerre. Qu'eussent valu les mesures de redressement monétaire prises par Poincaré sans son acte de foi dans les virtualités du pays et « le réveil féerique de la confiance » qui devait en résulter? De cette conjonction est sorti le salut du franc.

Que vaudraient, dans le domaine de la production, les méthodes les plus rationnalisées, si l'on omettait de tenir compte, dans le problème du meilleur rendement, de l'élément le plus important : l'élément humain? De leur accord, peut naître la paix sociale.

L'Amérique nous offre l'expérience d'une civilisation qui se développe tout entière sous le signe de la machine (1). Mais il suffit de lire *Dubreuil* pour voir que le progrès américain a, d'abord, sa source dans le désir de perfectionnement qui anime le travailleur américain, c'est-à-dire dans ce dynamisme psychologique par lequel l'homme cherche sans cesse à se dépasser lui-même. De l'harmonie rétablie entre la Machine et l'Esprit, peut-être verrons-nous renaître une civilisation véritable.

Machine et Esprit, Corps et Ame, Matière et Forme : autant d'aspects d'une même vérité, qui nous laisse voir dans notre réalité terrestre la combinaison d'un élément

(1) « La machine est vraiment à l'origine même des États-Unis. Elle n'y a pas fait irruption comme une chose étrangère au sein d'une société déjà constituée et munie de règles de vie traditionnelle. *C'est elle, au contraire, qui a fait la société américaine et lui a donné son rythme vital et particulier.* » (Joseph Hours, *Quelques caractères de la civilisation américaine,* Chronique sociale de France, avril 1930.)

supérieur et d'un élément inférieur, qui trouve en l'homme son point de rencontre. Et c'est ici qu'apparaît (c'est la conclusion que nous voudrions réserver à cette Revue) la valeur du Thomisme pour « l'explication supérieure » à laquelle aspire le Monde économique moderne. Car cette explication supérieure requiert une philosophie également supérieure, celle en qui s'opère la réconciliation de ces deux moitiés du réel : les faits et les idées. Lorsque nous voyons, par exemple, Aftalion écrire que « l'interprétation *antiquantitative* est plus conforme aux faits observés que l'interprétation *quantitative* (1) », n'est-il pas manifeste que, dans son effort de réaction contre une science trop matérielle, il dépasse la mesure ? Une explication qui ne serait que qualitative serait aussi inexacte qu'une explication qui ne serait que quantitative, et c'est pourquoi, dans notre analyse de la crise américaine, nous avons voulu tenir compte *à la fois* des facteurs objectifs et des facteurs psychologiques, qui peuvent seuls l'expliquer complètement. Là où l'on serait trop souvent tenté de voir des antagonismes, c'est une synthèse qu'il s'agit d'opérer. L'opposition entre les faits et les idées, que de fois ne l'avons-nous pas entendu énoncer en termes tranchants ? N'est-ce pas elle qui dresse sa cloison entre les hommes d'affaires et les hommes d'études, entre la théorie et la pratique ? Faux conflit qui méconnait l'unité profonde de cette réalité composite, dont l'homme est la charnière, à la limite des deux mondes de la matière et de l'esprit : car les faits ne sont que des idées en acte, comme les idées sont des faits en puissance. Et voilà pourquoi le Thomisme a tout à la fois une valeur d'explication universelle et actuelle lorsqu'il nous montre dans l'organisation de l'Univers une projection de l'esprit dans

(1) Aftalion, *Monnaie, Prix et Change*. Expériences récentes et théorie, p. 141.

le monde de l'espace, et qu'il rend, par là même, à l'homme la place centrale qui lui revient au sein de la création.

On voudra bien excuser ces conclusions, aussi générales, parties d'un thème d'observation aussi humble, mais nous avions prévenu le lecteur que le philosophe chez nous n'était qu'un flâneur en promenade, et si nous avons pu montrer qu'il n'est pas aujourd'hui de faits si modestes qui ne puissent être informés par une pensée catholique, nous serons récompensé de notre détour... ou de notre stratagème.

Parlant des conceptions modernes de la valeur et de la loi de l'offre et de la demande, qui marquent la renaissance du spiritualisme à l'encontre d'une science économique trop mécaniste, l'auteur que nous avons déjà cité écrit que ces conceptions « demeurent encore dans la science comme un corps étranger, alors qu'elles devraient *vivifier, renouveler et unifier toutes les parties de l'économique* (1) ». Ce programme mérite d'être le nôtre. Et s'il est permis de dire que l'heure est aujourd'hui aux catholiques, c'est parce que nous avons seuls une philosophie susceptible de fournir au Monde moderne « la pleine intelligence » de lui-même. Nous avons l'outil, nous avons la direction, et l'œuvre n'attend plus que ses ouvriers.

PIERRE BAVART,
Professeur de Législation financière
à la Faculté Libre de Lille.

(1) *Ibid.*, p. 230.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Une sociologie complète : les travaux de M. Joseph Wilbois

Tout le monde sait que la sociologie, près de cent ans après Auguste Comte qui passe pour l'avoir fondée, en est encore à chercher son objet et sa méthode. Il y a des écoles, des systèmes sociologiques, comme il y a des écoles, des systèmes philosophiques. Selon Spencer, la sociologie est la science du monde surorganique, car la société continue sous une forme nouvelle l'évolution de la vie : la sociologie est une espèce de biologie. Pour Tarde, elle était une interpsychologie : l'étude des phénomènes d'imitation, d'opposition et d'adaptation qui constituent les influences exercées et subies par les hommes. L'École de Durkheim estime que le fait social est « une règle de conduite sanctionnée », extérieure à l'individu : la sociologie se confond avec l'étude des formes sociales (droits, règles des mœurs, culte religieux, etc.). Georg Simmel déclare, tout à l'inverse, que l'immense complexe social ne peut être connu qu'en partant du fait social élémentaire, l'action d'un homme sur un autre homme : l'étude microscopique doit nécessairement précéder l'étude macroscopique. L'école catholique des écrivains de la « Science sociale » professe une doctrine analogue : on ne parviendra à connaître la société que par l'étude du groupe élémentaire, la famille.

En énumérant ces conceptions de l'objet et de la méthode de la sociologie, nous avons, semble-t-il, énuméré

outes celles qui sont raisonnablement soutenables. Ne rait-ce pas que les auteurs de systèmes, toujours trop xclusifs, ont vu un côté réel des choses et n'en ont vu u'un? Ne serait-ce pas aussi que, trop peu philosophes, s n'ont pas compris quelles sont les causes qui agissent ans le monde social et ont voulu les faire rentrer dans le adre d'autres sciences, biologie, physique, psychologie? Ces remarques, d'ailleurs aisées à faire, furent faites par . Joseph Wilbois. Physicien, théoricien des sciences, disple de M. Bergson, historien et sociologue qui a étudié fond la Russie des Tsars et la Russie soviétique, homme action qui forme des chefs d'entreprises et d'affaires, . Wilbois avait le coup d'œil et l'habileté technique pour er de ces remarques banales le parti que savent tirer s inventeurs. Il nous apporte une doctrine sociologique nthétique, théorie de l'objet et de la méthode de la ciologie. Le gros morceau en est une doctrine, avec plications concrètes, de la causalité sociale. Cette docne se fonde sur la doctrine, ancienne et connue, pour pas dire périmée aux yeux de beaucoup, des quatre ıses d'Aristote. Nous voudrions essayer de résumer les posés de M. Wilbois, si denses et si vivants, en quelques ges qui ne pourront malheureusement pas garder la hesse et le mouvement de l'original (1).

I. — La méthode.

Si l'on consent à se défaire des préjugés d'école, on peut ıtendre sur l'objet de la sociologie. Il est évident que s les sociologues, à quelque école qu'ils appartiennent, dient des groupements humains. Seulement, nous

1) M. Wilbois a exposé ses idées dans deux articles de la Revue Métaphysique et de Morale : *Introduction à la sociologie*, 1920, 71, et *La notion philosophique de cause dans le monde social*, 1929, 93.

devons nous garder de laisser de côté certains groupements humains, sous prétexte qu'ils ne correspondent pas à notre idée abstraite du social. La sociologie a donc pour objet tous les groupements humains, soit nécessaires (Etat, famille), soit plus ou moins libres (Eglise, syndicat), soit accidentels (les voyageurs d'un tramway).

A l'étude extrinsèque des groupements humains, il faut joindre celle de certaines réalités dont l'influence entre comme constituant dans le caractère social de l'homme : 1) certains phénomènes géographiques, 2) la propriété, le salaire, etc., 3) certains phénomènes psychologiques (par exemple, les caractères qui distinguent le fonctionnaire, le député).

Étudiant les groupements humains, la sociologie essaie par l'observation des faits, de formuler des lois. Mais les faits sociaux ne se trouvent pas sous nos yeux comme des événements de la nature : ils sont eux-mêmes complexes comme les groupes dont ils sont des phénomènes. Il faut donc les constituer. Ensuite, les lois sociales, pour être des lois, doivent avoir un domaine délimité dans lequel elles s'appliquent, à moins qu'elles ne valent dans tous les domaines. Or un domaine social est formé par des types de groupements. Ainsi, la méthode de la sociologie sera 1°) une méthode de constitution des faits ; 2°) une méthode d'établissement des lois ; 3°) une méthode d'établissement des types. Voyons les trois.

1°) Méthode de constitution des faits. M. Wilbois adopte la règle de Durkheim : les considérer comme des choses indépendamment des variations individuelles. Un fait de groupe, s'il est réel, a sa nature propre en dehors des individus. On s'appuiera d'abord sur le droit, qui codifie les usages, ou qui les établit. Mais le droit n'exprime pas tous les faits sociaux : à Rome, les plébéiens n'avaient pas le droit. On aura alors recours aux statistiques, qui indiquent d'autres faits et d'autres causes. Les statistiques à leur tour indiquent que deux phénomènes sont liés, elles ne révèlent pas par quels intermédiaires ils le sont. A cet

insuffisance on suppléera par les monographies, à la manière de Le Play : par là on pénètre davantage dans le dedans. Pas complètement cependant : la monographie sociale décèle les besoins qu'on tâche de satisfaire, non ceux qu'on éprouve et qu'on n'essaie pas de satisfaire parce qu'on croit que c'est impossible. Il y a donc encore d'autres questions à poser.

Elles pourront être suggérées par le cadre d'étude. Soit à étudier un groupement quelconque, peuple, famille, corporation. L'étude devra s'étendre au passé, puis au présent. Dans chaque cas, six compartiments : fonction du groupe — ses membres — ses moyens d'existence — son mode d'existence — ses phases d'existence (c'est là le plus important, car à l'occasion des changements se manifestent les tendances les plus profondes du groupe humain) — liens avec d'autres groupements. Naturellement, le cadre d'étude comprend, outre la vie privée, la vie publique : on y distingue les groupements de travail, les groupements spirituels, et à chacun d'eux on applique les six séries de questions concernant la fonction, les membres, etc.

2°) Méthode d'établissement des lois. Ici, nous passons vite. M. Wilbois emprunte les fameuses méthodes expérimentales de Stuart Mill : méthode de concordance — de différence — des variations. Avec raison, M. Wilbois remarque que, sauf en interprétant les statistiques, le sociologue n'est à peu près jamais en mesure d'instituer une expérience de concordance et de différence. L'emploi des variations est, en somme, seul possible. Il révèle des lois, non des causes : quand deux phénomènes sociaux varient corrélativement, il reste toujours à savoir lequel des deux est cause, ou même si la cause ne serait pas un troisième.

3°) Méthode d'établissement des types. Le premier travail est d'amasser des matériaux par des monographies : on obtient ainsi des types réels, concrets, nous dirions des types bruts. C'est-à-dire que, dans l'ensemble des carac-

tères du type, il y en a qui sont dus à des influences géographiques (climat, présence de l'eau qui permet de disséminer les habitations, etc.), et qui ne tiennent pas à la structure sociale du groupe. Un second travail consistera, par la comparaison des résultats des monographies, à éliminer les caractères dus à la géographie pour avoir le type social pur.

Ne croyons pas, maintenant que nous connaissons la méthode, qu'elle nous fournisse les moyens d'établir des lois concernant les types sociaux, comme nous l'espérions. En effet, dans tout type familial un peu complexe, agit, en plus du groupe lui-même, le reste de la société et l'héritage spirituel des ancêtres ; les hommes ont aussi des besoins primordiaux et indépendants dont l'influence agit sur le groupe. Impossible de formuler les lois de l'action des groupes sans tenir compte de ces autres causes toujours présentes. Une méthode purement logique de la sociologie restera donc déficiente et même inapplicable, tant que nous n'aurons pas déterminé ce qu'est la causalité sociale. Là est le principal, et c'est ici que va se manifester l'originalité de M. Wilbois.

II. — La cause dans le monde social.

Si l'on analyse les différents sens que présente le mot cause, quand on l'applique à des multitudes de faits sociaux, on s'aperçoit qu'il prend successivement les diverses acceptions que reçoit la cause dans la philosophie d'Aristote : cause efficiente, cause matérielle — cause formelle — cause finale. Nous constatons, en effet, des conditions matérielles (la Russie est une plaine cultivable, n'exigeant pas un grand travail de la terre ; les richesses du sous-sol sont peu exploitées ; c'est un continent clos), des éléments psychologiques, tendances et jugements

(tendance à la paresse du peuple russe non technicien, fataliste parce qu'il n'était pas maître de ses conditions matérielles, anarchiste parce qu'il vivait dans des villages solés. Jugements. Le peuple russe a dit : « nous sommes rompés et malheureux : tout est à refaire ». Les dirigeants se sont dit : « nous sommes au moins inutiles : out se refera sans nous »), des formes sociales (les anciennes formes slaves ont été détruites ou ébranlées, mais les ormes qui les remplacent ont une structure analogue, tat centralisé, police Tchéka ou Guépéou), des faits éclenchants (les derniers sont l'abdication de Nicolas II t la faiblesse de Kerenski).

Avoir classé ces causes n'est rien : l'essentiel est de éterminer comment elles agissent les unes sur les autres. l faudrait ici multiplier les exemples concrets, comme le uit M. Wilbois : le lecteur nous pardonnera, ou de les lui uisser chercher, ou de les mentionner d'un mot.

1) Action des conditions matérielles sur les deux causes entrales, facteurs psychologiques et formes sociales. Ces onditions agissent à travers la forme que le groupe lopte (l'inflation fiduciaire a rendu les Français spécula- eurs) ; à l'inverse, les groupes réagissent sur les condi- ons matérielles, ils les choisissent, parfois ils les créent.

2) Action des faits déclenchants et des causes centrales, cteurs psychologiques et formes sociales. Souvent le tact l'historien lui fait trouver à coup sûr l'événement déci- qui a provoqué une transformation. Cette divination, est vrai, n'est pas du tout infaillible. La concomitance un événement qui semble décisif avec des transforma- ons ne suffit pas à prouver qu'il est cause : on devra com- rer avec des événements historiques analogues, juger près les répercussions. Seulement, les répercussions es-mêmes ne prouvent pas la puissance causale de l'é- nement : la société est souvent prête à la transforma- n, comme une solution sursaturée dans laquelle l'intro- ction d'un seul élément détermine la cristallisation.

3) Action des facteurs psychologiques les uns sur les

autres. Ce sont, avons-nous vu, les tendances et les jugements de valeur qui meuvent les hommes. Les tendances (corporelles, à fabriquer, à connaître, esthétiques, morales, religieuses, sociales) agissent, ou par le moyen d'images qui les réalisent automatiquement, ou par le moyen de jugements de valeur. Ces jugements eux-mêmes agissent par le moyen d'images qu'ils ne créent pas, mais qu'ils retiennent, en laissant filtrer les autres.

4) Liens entre les éléments psychologiques et les formes sociales. Tout groupe humain a pour fonction de réaliser une tendance : cette fonction est ce qui le constitue c'est elle qu'il convient d'étudier pour voir les facteurs psychologiques agir sur les formes sociales. Malheureusement, il est souvent difficile d'étudier la fonction, parce qu'elle ne correspond pas à l'organe (elle existe avant lui ou l'organe lui survit, ou un organe a plusieurs fonctions). Les monographies, pour être ici d'un précieux secours, ne révèlent que les demandes positives, non les tendances réelles et inexprimées. On pourrait déduire le besoin d'un autre besoin dont il est la suite presque fatale (le goût de la lecture suivra l'instruction). Mais M. Wilbois, qui n'est pas pour rien le directeur de *l'École d'administration et d'affaires*, indique un moyen plus pratique et plus sûr en notant tous les manques (dans une usine, une administration, etc.), on note par là même les carences d'une fonction, on découvre la tendance et la fonction qu'elle exige. Il est bon aussi de décrire les tendances qui commencent à dessiner les grandes lignes d'un organe avant qu'il ait reçu son statut légal, ou les récriminations grandissantes contre un organe périmé.

Les tendances agissent d'ordinaire par les jugements de valeur. Distinguons ceux qui traduisent une tendance que le groupe satisfait : alors le groupe, par les moyens d'action qu'il offre à l'individu, ajoute au jugement de valeur un jugement de possibilité correspondant. Ainsi les littérateurs et journalistes qui prônent l'amour libre donnent aux individus des idées que la législation sur le divorce

rend exécutables. Distinguons ensuite les jugements de valeur qui traduisent une tendance opposée au groupe : ci le jugement de possibilité ne résulte pas d'une observation actuelle, il est un acte de foi. La vie surnaturelle que l'Église propose à ses fidèles comme idéal à réaliser, est ainsi pour eux un acte de foi. Rien de plus instructif que d'assister à la genèse de cette causalité : en voir l'origine dans l'enthousiasme des réformateurs, en voir surtout le progrès dans la propagande d'idées, dans les expériences tentées pour prouver que la réalisation de l'idéal est possible. Enfin, il convient de tenir compte également des jugements de valeur quasi étrangers à la conscience vivante, de ceux incompris gardés par habitude et de ceux imposés par suggestion.

5) Liaison entre les diverses formes sociales. Deux cas peuvent se présenter : l'un facile à analyser : des groupes se compénètrent (commune, département, Etat) ; l'autre, très malaisé : des groupes interfèrent (famille, Église, syndicat). Quand les groupes se compénètrent, leur influence est accessible à l'observation directe. Portons alors le regard sur les caractères essentiels de ces groupes, sur les principes qui les dirigent, et suivons-en l'action sur une échelle descendante ou ascendante. Quand les groupes interfèrent, cherchons leurs fonctions, et parmi celles-ci, la fonction dominante : la fonction qui l'emporte sur les autres décèle la causalité du groupe (pendant la dernière guerre, la fonction commerciale l'emportait en Angleterre sur la fonction militaire). Cherchons encore davantage les jugements de valeur : lorsqu'un individu, appartenant à plusieurs groupes, suit le jugement de valeur de l'un d'entre eux, celui-là est sans doute le groupe moteur. Lorsque l'étude des fonctions et celle des jugements donne pour résultat une même hiérarchie de la causalité des groupes, on a chance d'avoir bien observé.

Nous venons de reconnaître, parmi les causes sociales, quatre espèces de causes. Leur détermination, leur manière d'agir sont bien différentes : on y retrouve les

diverses nuances qui s'étayent entre la contingence et
nécessité :

1re cause : conditions matérielles = nécessité mécaniqu
2e cause : tendances humaines = indétermination.
3e cause : formes sociales :
âme et corps essentiels = déterminisme de la liber
collective.
organes empruntés ou survivants = déterminisme d
l'habitude collective.
4e cause : faits déclenchants = contingence.

Cette analyse de la causalité nous révèle la nature d
la sociologie.

III. — Nature de la sociologie

1) *La sociologie est une science de lois.* — Les unes n
sont formulables qu'en mots. Par exemple : les steppe
riches développent la grande communauté ; les vallées son
favorables à l'établissement de petites gens. D'autres son
formulables numériquement : loi de l'offre et de l
demande (Menger, Stanley Jevons, Walras). Cette der
nière loi semble énoncer un déterminisme : l'intersectio
de la courbe de l'offre et de celle de la demande définirai
les quantités échangées et les prix. En réalité, c'est moin
une loi qu'un cadre de loi, comme le principe de l'inertie
car il reste à savoir pour quelles causes la courbe de l'offr
et celle de la demande sont ce qu'elles sont. En somme
même les lois sociales (économiques) qui semblent le plu
mécaniques à cause de leur expression en chiffres, ont
une trame de tendances et de jugements qui, comme tels,
échappent à la quantification. Il existe donc en sociologie
« certaines habitudes qu'on a pu nommer des lois », mais
ce serait une illusion de croire que la sociologie n'est
qu'une science de lois.

2) *La sociologie est une science des types.* — Ces types

sont indépendants, du moins pendant quelques générations, des influences extérieures qu'ils traversent. Par exemple, le type anglais au XVIII[e] et au XX[e] siècle (amour du home, éducation d'initiative et de responsabilité qui émancipe les enfants de bonne heure, aptitude à s'unir en libres associations pour un but limité). Les types sont révélés par l'observation, et leur fixité s'explique en partie par les conditions géographiques et économiques, par la fixité du sang, par l'éducation. Mais la constance des conditions de lieu et de travail est très rare ; l'hérédité et l'éducation « traduisent la finalité plus qu'elles ne l'expliquent ». Les types sociaux ne sont donc expliqués qu'en toute petite partie par la causalité mécanique ; et de plus, leur fixité ne dure guère que quelques générations. Ils varient, et il faut étudier leurs variations. C'est pourquoi

3) *La sociologie est une science de l'évolution*, non d'une évolution apparente (les mêmes éléments changent de place dans le temps), mais d'une évolution réelle. Cette évolution se manifeste en particulier

a) par les inventions : le métier à tisser (ordre matériel), notre gamme (ordre artistique), l'égalité devant Dieu de l'esclave et du maître (ordre moral). Il est facile de voir que les inventions conditionnent ou produisent des institutions, des lois, des types.

b) par le changement des formes sociales (famille, état, organisation de la justice) ;

c) par la direction du mouvement de l'humanité, direction dont le sociologue peut essayer de tracer la trajectoire et de conjecturer l'aboutissement, du moins pour quelques siècles. Nous transcrivons ici une page de M. Wilbois, si dense et si puissante, qu'elle voulait être reproduite intégralement :

« Par exemple, l'histoire de l'Europe depuis la Renaissance. Histoire d'un ensemble cohérent de tendances, de doctrines, de formes et de conditions. Tendances à jouir, sans trop se soucier d'un autre monde, de toutes les jouis-

sances que l'ingéniosité de l'homme peut tirer de la terre. Doctrines qui excluent toute métaphysique pour se réduire aux sciences positives, parce que, orientées vers l'action et non vers la connaissance, ces sciences peuvent seules susciter l'industrie qui doit procurer le mieux-être. Formes sociales, dont les unes permettent le développement industriel et les autres assurent la joie de l'individu ; parmi les premières, la classe des capitalistes et la classe des prolétaires, avec leur commun désir de modeler l'État à leur profit ; parmi les secondes, l'état démocratique qui n'admet d'autre règle que le bon plaisir collectif ; entre les deux, des familles de plus en plus dépourvues d'attributions et même de fixité. Conditions techniques, appuyées sur des conditions géographiques, pour réaliser un âge des machines, qui est aussi l'âge de la houille et de l'électricité. Toutes nos sociétés, depuis trois ou quatre cents ans, se sont développées dans ce sens. Mais peut-être sont-elles arrivées à leur apogée, c'est-à-dire que leur déclin commence. Des moralistes de toutes écoles estiment que l'homme ne peut avoir pour but cette unique recherche des biens matériels, et annoncent que cette civilisation occidentale est, telle quelle, caduque. Ce que les moralistes prédisent, des historiens le constatent : luttes de classes et guerres de peuples leur paraissent le début de longs bouleversements ; ils refréneront nos tendances animales et nous dégageront de l'ignorance positiviste par une éducation que dirigeront les vrais penseurs ; ils remettront l'industrie à sa place de servante, soit parce qu'elle tombera entre les mains de classes ou de peuples que n'obsédera pas le désir d'accumuler des capitaux, soit parce que ses méthodes, par leur perfectionnement même, réduiront la fatigue de l'atelier et abrégeront la journée de travail ; ils diminueront l'individualisme que les institutions actuelles maintiennent, soit en créant, dans l'industrie, de vastes corporations où maîtres et compagnons sauront collaborer selon une hiérarchie naturelle, soit en instituant un état, mieux lié au

organismes corporatifs, où l'autorité imposera aux citoyens des principes supérieurs à ceux qu'inventait la fantaisie de leurs suffrages, enfin ils constitueront une humanité pacifique et féconde, moins par une société fragile de nations souveraines que par une fusion où chaque peuple apportera sa vertu propre, complément des vertus des autres ; tel est, à leurs yeux, le sens dans lequel nous commençons à progresser. Nous n'avons donné cette esquisse qu'à titre d'exemple. On peut en corriger les descriptions. On peut en modifier les hypothèses. On peut aussi l'étendre à d'autres régions et à d'autres ères, jusqu'à considérer le progrès total de toute l'humanité. Peut-être alors verrait-on non seulement le déterminisme mécanique se réduire en spontanéité spirituelle, mais cette spontanéité elle-même se suspendre à des appels surnaturels. »

Cette longue citation nous montre que la sociologie n'est pas une science comme les autres : nous y sommes, en effet, à la fois spectateurs et acteurs, et le fait de nous connaître par elle modifie notre action : « se connaître tel qu'on est, c'est n'être plus tel qu'on se connaît. » Ici le même homme ou la même équipe crée les méthodes et les utilise à la fois. Ainsi, en approfondissant le problème social, il a fallu « nous engager sur la piste ouverte par les philosophes et bientôt elle nous a menés sur la route des hommes d'action. La métaphysique, à qui lui fait confiance, révèle les secrets de la pratique ».

Telle est la conception, synthétique et philosophique, que M. Wilbois se fait de la sociologie. Ce n'est qu'une esquisse, mais qui est le résultat d'études, en apparence très diverses, en réalité dirigées vers le même but : études sur l'éducation (1), sur la vie religieuse en Russie (2), sur

(1) *La nouvelle éducation française* (Payot, 1922).
(2) *La confrérie religieuse agricole de Voẓdvijensk* (*Science sociale*, fasc. 61).

la conduite d'une usine (1), sur l'autorité ecclésiastique (2). Même M. Wilbois a écrit un roman où la psychologie religieuse est appelée à témoigner sur la causalité sociale. Cette esquisse si fortement tracée et si suggestive, nous espérons que M. Wilbois la développera en un ouvrage.

Il serait donc injuste de vouloir trouver dans une esquisse ce qu'on pourrait exiger d'un traité. C'est pourquoi nous ne faisons qu'indiquer deux questions que nous nous posions en lisant M. Wilbois, et auxquelles un traité répondra un jour. Dans quelle espèce de causes sociales range-t-il l'action au retentissement infini de certains grands hommes, la pensée d'un saint Augustin, l'esprit d'un saint François d'Assise? Ce n'est évidemment pas dans les faits déclenchants : cette action ne déclenche pas seulement, elle inspire.

Ensuite, quand la sociologie arrive à sa tâche finale, à retracer et à conjecturer la trajectoire des mouvements évolutifs, sa tâche consiste-t-elle seulement à noter, dans le devenir passé et futur, les fins déjà atteintes et les fins vers lesquelles on tend? A côté de cette finalité fluente, ne faudrait-il pas mettre la finalité statique d'un ordre, les deux d'ailleurs s'impliquant mutuellement?

GASTON RABEAU.

Le III^e Congrès de l'Union des Secrétariats Sociaux

C'est en 1927 que l'Union des Secrétariats Sociaux convoqua pour la première fois un « Congrès d'étude et d'action ». Deux ans plus tard, un autre congrès fut consacré à « L'action sociale des catholiques dans la vie nationale ».

(1) *Le chef d'entreprise*, Alcan, 1926. *La direction des ateliers et des bureaux*, ibid., 1927.

(2) *Le laïcisme et la recherche scientifique*, rapport à une Semaine des écrivains catholiques.

Le congrès de 1936, qui s'est tenu, les 3 et 4 mai, au Centre Catholique, à Paris, se proposait d'achever l'organisation de l'Union des secrétariats sociaux et de concentrer son effort sur un programme pratique : « L'œuvre commune des secrétariats sociaux ».

Notre but n'est pas de résumer en ces quelques lignes les rapports et discussions du congrès; nous noterons simplement quelques idées. M. Eblé, secrétaire général de l'Union, proposa la création, dans les secrétariats, de commissions spécialisées pour étudier les divers problèmes d'intérêt général. Ces commissions seraient formées grâce à la collaboration des groupements d'action sociale et des personnalités compétentes de chaque région. On organiserait aussi avec profit des journées régionales d'action sociale, destinées à resserrer les liens entre les secrétariats d'une même région, susciter de nouveaux secrétariats et à mener une action commune avec les groupements de la région.

Mlle Butillard, secrétaire générale de l'Union féminine civique et sociale, nous dit *ce qu'il faut faire pour la demeure, dre de la famille* (1). *Il faut qu'elle soit suffisante, saine attrayante, gardée par la mère.*

Le R. P. Danset, directeur-adjoint de l'*Action populaire*, posa *Ce qu'il faut faire pour les assurances sociales*. Le te de la loi et son application prochaine imposent aux crétariats sociaux une triple mission d'enseignement, d'éication et de collaboration. La loi a soulevé de telles oppoions que ceux mêmes qui vont en bénéficier ignorent les antages qu'elle présente. Il faut insister auprès des ouiers sur les bienfaits de la loi et leur en indiquer le fonnnement. *Le Peuple* du 1er mai répondait à ce besoin en ésentant, dans un grand tableau schématique, tous les nseignements nécessaires aux assurés. Au patronat il faut gnaler que la France subira, dans les années prochaines, conséquences de l'arrêt des naissances pendant la guerre. rant cinq ans, nous allons manquer de 1.500.000 ouvriers viron. Les administrations d'État paieront et trouveront employés nécessaires. Les grandes sociétés veulent les surances sociales : elles donneront à leur personnel, pour

1) *Les Documents de la Vie Intellectuelle* publieront, le 20 juin, un pport détaillé sur cette question de la demeure, sujet du dernier ngrès de l'Union féminine.

le garder à tout prix, les avantages désirés. Les patrons d'entreprises privées ne pourront supporter de telles charges, et leurs usines seront désertes. La loi sur les assurances sociales, si elle est bien appliquée, peut supprimer ces inégalités, car l'ouvrier français préfère la petite usine à la grande entreprise, quand toutes deux présentent des avantages égaux. Les membres de secrétariats sociaux doivent aussi dénoncer les statistiques fantaisistes de certains journaux sur l'augmentation prévue du coût de la vie; ils feront comprendre aux hommes soucieux de notre avenir social combien la classe ouvrière a besoin d'être délivrée de l'état d'insécurité où elle vit.

A la tâche d'enseignement se joint celle de l'éducation de la classe ouvrière : à travers les transformations subies la loi a perdu le caractère de loi d'assurance pour devenir plutôt la loi d'assistance. Inculquons aux ouvriers une mentalité d'assurés. Éduquons aussi la conscience des travailleurs afin qu'ils organisent entre eux la défense des vrais malades contre les faux.

Enfin tous ceux qui se livrent à l'action sociale ont le devoir de collaborer à la loi. On peut improviser le cadre de mutualité, on n'improvisera pas son esprit. Il faut former les employés des caisses primaires. Les secrétariats sociaux ont des hommes déjà prêts pour ces fonctions, mais il faut en préparer beaucoup d'autres.

A la séance de clôture on entendit le rapport de M. Gaillard, du Secrétariat social de Paris, sur *La diffusion de la doctrine sociale de l'Église... Comment les secrétariats sociaux peuvent y collaborer.* Ceux-ci doivent jouer le rôle d'animateurs de l'enseignement social auprès des diverses organisations catholiques.

Autour de ces quatre rapports se groupèrent d'intéressantes discussions : les dirigeants des secrétariats de nombreuses villes de France mirent en commun leurs expériences et posèrent les bases d'une action commune inspirée par la doctrine sociale de l'Église.

A.-J. Faidherbe.

Un maître de l'apostolat social

L'Union Internationale d'Études Sociales, fondée à Malines en 1920, sous la présidence du Cardinal Mercier, publiait, il y a deux ans, le « Code Social » (1), esquisse d'une synthèse sociale catholique. Elle répondait ainsi au désir de nombreux catholiques qui demandaient un exposé bref mais complet de la doctrine commune sur les questions sociales.

Depuis longtemps un autre désir avait été formulé par le clergé, celui d'un manuel d'études et d'actions sociales, préparant à l'apostolat social. On avait demandé ce travail, bien avant que l'Union de Malines existât, au R. P. Rutten. Dès 1911, celui-ci avait publié un *Petit Manuel d'études sociales*, devenu vite insuffisant, car depuis la guerre l'organisation économique et sociale s'est profondément modifiée. Au désir de nombreux membres du clergé belge, français et canadien français, le Directeur du secrétariat général des œuvres sociales de Belgique répond par la publication d'un *Manuel d'études et d'actions sociales* (2), à l'usage du jeune clergé.

Ce livre est présenté aux prêtres par S. E. le Cardinal Van Roey, archevêque de Malines :

« Vous voulez bien me demander, pour votre *Manuel d'études et d'action sociales*, un mot d'introduction auprès du clergé, mais, vraiment, il n'en a nul besoin. Le nom même de l'auteur est un drapeau, et ce qu'il couvre se recommande de soi-même. Qui mieux que vous est qualifié pour parler d'apostolat social? Votre science étendue et avertie, votre précieuse expérience des hommes et des choses, la longue pratique que vous avez des œuvres, vous rendent à même de donner, aux jeunes prêtres surtout, des renseignements, des conseils et des directives, qu'aucun autre ne pourrait leur donner. »

Ce manuel, fruit de trente années d'études et d'action sociales, présente trois grandes divisions : la préparation à

(1) Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris-V^e^. 141 p., 6 fr.

(2) P. G. C. Rutten, O. P., Maître en Théologie, sénateur, *Manuel d'études et d'action sociales, à l'usage du jeune clergé*, 403 p. La Pensée Catholique, quai Mativa, 38, Liége; librairie Giraudon, 56, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris-IV^e^.

l'apostolat social, les œuvres essentielles, les études complémentaires à conseiller aux spécialistes. Suit une ample biographie, signalant les documents pontificaux, les livres et les revues utiles pour les études sociales.

Ce livre, le R. P. Rutten nous en avertit dans l'avant-propos, est spécialement adapté aux besoins de la Belgique, mais il répond aussi aux désirs de prêtres français et canadiens. Sans doute, la seconde partie du traité, qui étudie les œuvres essentielles, décrit les œuvres sociales belges. N'est-ce pas déjà d'un grand intérêt pour les prêtres d'autres pays de connaître cette magnifique floraison, d'en trouver l'exposé sous la plume d'un de ceux qui l'ont suscitée ? Mais il y a, en cette description des œuvres, un intérêt plus général pour tout prêtre, à quelque nation qu'il appartienne. Le R. P., en effet, étudie la mission du prêtre dans chacune de ces œuvres. Sans cesse il redit au prêtre qu'il a mission d'enseigner, de conseiller, d'encourager, de signifier à tous les droits de la justice et de la charité, mais il l'invite à laisser aux dirigeants laïcs responsables l'administration financière des œuvres, la discussion des taux des salaires, le déclanchement parfois nécessaire des grèves, etc. Il nous semble entendre sans cesse au cours de ces exposés le mot de saint Paul : « Nemo militans Deo implicat se negotiis saecularibus » (II ad Tim., II, 4). Que le prêtre conseiller d'un syndicat, par exemple, connaisse bien les questions professionnelles en cause afin d'émettre des jugements prudents, mais qu'il se garde bien de prendre les décisions.

La première et la troisième partie du Manuel sont consacrées surtout aux études sociales. Tout d'abord les études fondamentales préparatoires à l'action et les qualités requises pour l'action. Aux séminaristes et jeunes religieux qui ont hâte de se livrer à l'apostolat social, le grand organisateur d'œuvres sociales indique la meilleure préparation :

« Le meilleur moyen d'aider plus tard à résoudre pratiquement la question sociale est de bien apprendre votre théologie. Elle est, avec les éléments des connaissances préparatoires ou connexes (la philosophie, l'Écriture Sainte, le droit canon et l'histoire ecclésiastique), la science que vous êtes tenus de connaître par devoir d'état. Elle constitue pour vous, avec les humanités qui l'ont précédée, cette culture générale qu'il faut mettre à la base de toute spécialisation. » (p. 20)

Voilà qui modérera un peu ceux qui, trouvant trop lon-

ues les années de séminaire, attendent avec impatience heure de l'action, les « *Œuvres* », et ne songent pas assez acquérir les connaissances théologiques indispensables à ne véritable action sacerdotale.

La préparation à l'apostolat social comporte néanmoins ne orientation spéciale :

« Ne perdez pas cependant de vue que les hommes à qui vous devez ous dévouer ont un corps aussi bien qu'une âme, et sont par consé- ent préoccupés des intérêts du temps comme de ceux de l'éternité. ous n'avons pas le droit de scinder dans notre action ce que la ovidence n'a pas séparé dans sa création..... Précisément parce que théologie est pour un prêtre la reine des sciences, il ne faut pas 'elle soit une reine sans sujets et sans suite. Réservez donc, dans tte suite, aux études sociales une place proportionnée à l'impor- nce qu'elles ont prise dans le monde où vous vivez. » (p. 21-22)

Nous ne pouvons résumer les précieuses indications que nne le R. P. Rutten au sujet des études sociales. Qu'il ous suffise d'avoir signalé l'esprit dans lequel est conçu le anuel : c'est bien le vade-mecum du prêtre qui veut se con- crer à l'action sociale. Aussi nous souhaitons vivement ue de nombreux prêtres suivent les conseils de ce maître utorisé de l'apostolat social.

A.-J. Faidherbe.

Ouvriers et Chefs (1)

En voulant décrire ce qu'est à ses yeux, *le bon ouvrier*, le olonel Compaing de la Tour Girard fut amené à traiter alement des qualités des *bons chefs* de l'ouvrier. Après oir défini les qualités morales du bon ouvrier, l'auteur — ui fut chef de cabinet du Général Inspecteur permanent s fabrications de l'artillerie — limite ses observations aux

(1) *Le bon ouvrier. Ses bons chefs*, par le Colonel Compaing de la our-Girard. 1 vol. de 150 pages. Éditions Spes, 17, rue Soufflot, ris-V^e^. Prix, 9 fr.

diverses catégories d'ouvriers appartenant à une grande usine métallurgique.

Envisageant tour à tour le travail du bois, puis le travail des métaux et les quelques professions diverses qu'on y rencontre, il analyse avec beaucoup de compétence et de psychologie — fruit d'une longue expérience — les aptitudes et les qualités techniques indispensables à l'exercice de chacun des métiers et met très bien en relief la nécessité et le rôle prépondérant de la conscience professionnelle.

Il traite ensuite de la fonction des bons chefs de l'ouvrier, depuis le chef d'équipe jusqu'au directeur de l'entreprise. Soulignant qu'à un rôle supérieur doivent correspondre des vertus supérieures, l'auteur, avec beaucoup d'objectivité et de pénétration, n'hésite pas à décrire les qualités indispensables pour répondre aux exigences de chacune de ses fonctions.

D'aucuns estimeront peut-être qu'il a trop visé à la perfection. Pourtant quand il s'agit de se conduire soi-même, tant vis-à-vis de ses compagnons que de ses chefs, ce qui est le cas pour l'ouvrier, ou de diriger les autres — qui sont toujours des hommes — ce qui est la fonction de chaque chef, on ne peut blâmer l'auteur de proposer un idéal personnel susceptible de conquérir les meilleurs et d'aider les autres à s'en rapprocher.

Publié sous les auspices de l'*Académie d'éducation et d'entr'aide sociales*, cet ouvrage, spécialement destiné aux ouvriers et aux ingénieurs de la construction mécanique, peut être très utile aux professeurs d'écoles primaires supérieures et d'établissements d'enseignement technique ainsi qu'aux dirigeants de syndicats professionnels.

Charlemagne Broutin,
Rédacteur en chef du *Nord Social*.

LA VIE UNIVERSITAIRE

J. JAOUEN
F.-M. CHATELAIN. — *Du Surmenage scolaire à l'école sur mesure.*

En présence du surmenage scolaire, qui n'appelle tout bas de ses vœux une école moins artificielle et qui prépare mieux à la vie? N'y a-t-il pas lieu de souhaiter notamment que l'école contracte alliance avec les milieux naturels qu'elle néglige? que son organisation, centralisée à l'excès, s'assouplisse? que ses méthodes cessent d'être un défi à la psychologie enfantine?

ERRE HUMBERT, Professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier. — *Le Christ dans l'Université.*

Le Congrès des Universitaires Catholiques qui s'est tenu dans l'intimité à Paris.

ARC ANDRO. — *L'école et la coopération internationale.*

Aujourd'hui plus que jamais, les nations ont besoin les unes des autres; aujourd'hui comme toujours, la charité doit régler leurs rapports mutuels : comment l'école peut contribuer au triomphe de ces vérités.

I. S. — *Une nouvelle Éducation religieuse de la Jeunesse Protestante Américaine.*

Un éloge indirect de la haute valeur psychologique de l'éducation catholique.

Du surmenage scolaire à l'école sur mesure

Les discussions sur le surmenage scolaire ne semblen pas près de finir. M. Alba dénonce, devant la Commissio les exercices de mémoire, comme un des grands facteu du malaise, et M. Bost lui succède, en proposant « qu dans les trois ordres d'enseignement on commence cha que heure de cours par la récitation en commun, e rythmée selon les psalmodies incantatoires des écol enfantines, d'un résumé sec et précis de la leçon préc dente ». M. Munziker, dans la *Revue des Deux Monde* déclare évidente « la nécessité de prendre en mains, no le sécateur, mais la hache, et de tailler dans le programm des spécialités ». Et deux spécialistes, consultés par l'E seignement chrétien sur la question de savoir s'il fa modifier les programmes de physique, de chimie et d mathématiques, répondent en substance par la fameu boutade du roi de Naples : « Habillez-les en jaune, hab lez-les en vert »... changez, si vous voulez, nos progra mes, vous ne changerez pas la gent écolière : il y au toujours des surmenés parmi elle.

Décidément la division est profonde au royaume Pédagogie. En attendant l'habile homme qui mettra to le monde d'accord, notons que déjà, du camp des scep ques, plusieurs donnent des gages à leurs adversaires. T M. Olmer qui, dans la réponse qu'il a rédigée pou l'E seignement chrétien, laisse tomber cet aveu : « Pou quoi faut-il que le professeur de Physique soit en out obligé d'employer une partie de son temps à des be gnes, certainement utiles, mais dont il me semble qu'

urrait le dispenser : correction des fautes d'ortho-aphe, enseignement des grandeurs proportionnelles et la règle de trois, de la mise en équations des problè-es et de l'extraction de la racine carrée ? Je crois que le ritable surmenage est là : *en outre de leur programme, us les professeurs des classes de baccalauréat doivent ensei-er le programme des classes élémentaires.* »

A la bonne heure ! on reconnaît donc qu'il y a quelque ose de faussé dans le régime scolaire. Cette faiblesse nérale des élèves qui n'ont pas digéré les notions les us élémentaires, comme celles de l'orthographe, quand ême elle n'aurait pas, dans la totalité des cas, de corres-ndance physiologique, pourquoi ne pas l'appeler bon-ment surmenage? Si l'écolier n'arrive pas à s'assimiler ssentiel d'un enseignement, c'est qu'il le juge inutile, réel, sans intérêt, et alors n'est-ce pas que la façon dont i le lui présente surmène son esprit ?

Les responsabilités de ce malaise? Nous nous garde-ns bien de les imputer, soit à une fraction, soit à l'en-mble du corps enseignant. Nous pensons plutôt que nos ucateurs, malgré leur science et leur dévouement, s'é-isent à lutter contre les méfaits d'un système qui a our lui la force de l'organisation et la complicité d'une pinion publique mal informée. L'école, chez nous, est op centralisée : l'impulsion du gouvernement, qui pèse r toute la machine scolaire, tend à raidir, à uniformiser éducation ; et le public, à l'exception de quelques rents, ne s'en doute pas : il est toujours plus commode laisser les mécanismes sociaux aller d'eux-mêmes leur ain régulier ! Malheureusement l'éducation est une des res besognes qui ne peuvent s'accomplir en série.

Les remèdes? Disons tout de suite qu'il est plus aisé de rmuler un vaste programme que d'en réaliser une fime partie. Nous ne prétendons pas apporter une pana-

cée ni donner des leçons. Nous n'ignorons pas qu'il se trouve en France, dans tous les ordres de l'enseignement, des éducateurs qui travaillent selon les procédés d'une pédagogie vivante (1). Mais nous pensons que leurs efforts ne produisent pas tous les résultats qu'on en pourrait attendre, ou parce qu'ils sont isolés, ou bien parce qu'ils se heurtent, dans cet ensemble très complexe qu'est l'institution scolaire, à des points de résistance sur lesquels ils ne peuvent rien. Et c'est pourquoi nous nous risquons à exposer ici une conception générale de l'école, que les revues techniques nous font connaître sous des épithètes diverses : *l'école active*, *l'école sur mesure*, etc. Oh ! sans superstition d'ailleurs : ceux qui se flattent de nous ramener, par l'école active, au paradis terrestre, ne nous paraissent pas moins à plaindre que ceux qui réveillent un élève assoupi en lui assénant mille lignes à copier.

Ce qui nous paraît donc légitime dans les revendications de l'école active et qui pourrait remédier au malaise actuel, nous le résumerions volontiers dans une formule un peu simpliste : on demande que l'école se fasse plus docile aux lois de la vie. Et cela veut dire : 1°) qu'elle ne doit pas être un monde fermé, sans contact avec la vie ; 2°) qu'elle doit traiter l'enfant comme un être vivant, et non comme un magasin à clichés.

*
* *

1°) En demandant à l'école de se tenir en contact avec la vie, on songe à la prétention de certains éducateurs qui croient possible, et même utile, de modeler de jeune

(1) Il a paru déjà dans *La Vie Intellectuelle*, novembre 1929, quelques *Notes sur le Surmenage scolaire*, par M. Charles André, qui sur la collaboration nécessaire de l'école et de la famille, sur les incohérences des programmes et des horaires, fournissent des documents fort instructifs et suggèrent des remèdes qu'on ne peut taxer de chimériques.

erveaux à l'image du leur, sans jamais se préoccuper des nilieux naturels où l'éducation devrait chercher ses ndispensables points d'appui : la famille, la commune, 'oire la paroisse pour les enfants catholiques ; on songe .ussi à la déplorable indifférence d'un trop grand nombre le parents à l'égard de la formation que l'enfant reçoit à 'école. Du seul point de vue psychologique, on doit recon- ıaître que la collaboration des divers milieux qui influen- ent l'enfant serait infiniment plus avantageux que leur gnorance réciproque, à plus forte raison, que leur hosti- ité. La lutte de l'école et de l'église nuit surtout à l'en- ant : à sa formation religieuse, c'est entendu ; mais aussi . sa formation scolaire : si, au fond de son cœur, il se évolte contre un maître qui froisse ses sentiments reli- ;ieux, croit-on que ce soit une excellente disposition pour 'assimiler la leçon d'histoire ou de grammaire ? Il y a l'autre part des communes où la vie locale est très carac- érisée, des provinces où la langue parlée dans la famille :t dans la rue diffère complètement de celle qui s'apprend ı l'école : croit-on que rompre en visière à ces usages ocaux, persécuter ou ignorer systématiquement cette angue maternelle, rende l'enseignement plus assimila- ɔle, lui donne aux yeux de l'enfant un air plus réel, plus ıttrayant ? Ce n'est pas, en tout cas, ce qu'on pense au ɔays de Galles.

Mais surtout la collaboration de l'école et de la famille ıous paraît désirable. Car la famille — ce qu'on y dit, ce ju'on y fait — c'est, pour l'enfant, la pierre de touche du ·éel, de la vie. Aussi, pour que l'enseignement ne lui pèse ɔas comme un corps étranger, il faudrait qu'il fût stimulé, ɔar sa famille, à le recevoir. Un professeur de géologie a ·ecueilli, un jour, un mot bien révélateur. Après avoir étalé, devant ses petits quatrièmes, une collection de cal- caires marqués d'empreintes fossiles, il interpelle un de

ses auditeurs, dont l'indifférence le surprend : « Vous ne vous intéressez pas à la géologie? — Non; à quoi ça sert, la géologie? A parler dans les conversations? On ne parle pas de cela! » Évidemment, nous ne demandons pas aux parents de disserter, pendant le repas, sur la flore de l'ère primaire! Qui ne voit cependant qu'il suffirait de quelques paroles dites à propos par un membre de la famille, pour disposer l'enfant à regarder d'un œil moins dédaigneux cette pauvre géologie qui n'entre pas dans ses catégories réelles? On comprend cela de plus en plus, en France comme à l'étranger, et l'on réclame, avec M. Calvet, « la collaboration des parents et du professeur pour le travail scolaire », et l'on réunit des Congrès d'Éducation familiale, et l'on fonde des Écoles de Parents. Souhaitons que ce mouvement soit pris au sérieux et contribue à dissiper le malaise actuel.

Il faudrait aussi, dans les classes qui préparent plus immédiatement l'enfant à la vie, une liaison plus effective des éducateurs avec les milieux où l'enfant exercera bientôt son activité sérieuse et auxquels il sera bien obligé de s'adapter. Il est trop clair qu'il n'appartient pas au maître d'orienter vers une carrière déterminée tout adolescent qui va quitter l'école, partant, qu'il ne lui est pas possible de spécialiser son enseignement d'après les exigences particulières de telle ou telle profession : ce serait rêver, de vouloir que toute école devienne professionnelle. Mais nous aimerions, avec M. Hunziker, que des échanges plus nombreux se fassent entre l'école et la vie. « Je vois, suggère le même auteur, plusieurs associations de parents d'élèves grouper les plus éminentes personnalités de la ville, des membres des trois ordres de l'enseignement et les plus hauts représentants de la magistrature, de l'armée, des administrations civiles, du barreau, et des

avants, des médecins, des ingénieurs, des industriels, des ommerçants, des agriculteurs, des plus avisés aussi et des lus perspicaces des salariés. Quels précieux avis ne pourraient-ils donner sur les besoins de la société ! »

Oui, nous pensons aussi qu'à ce contact, les éducateurs 'habitueraient à développer chez leurs élèves les qualités 'esprit et de cœur qui leur permettraient de servir, à la lace où ils seront, sans récriminer contre le sort ou le ilieu. Et comme, dès à présent, on est heureux de constater que l'importance de ces contacts avec la vie n'échappe as à nos éducateurs ! C'est ainsi, par exemple, que pour eurs Journées Universitaires, les professeurs catholiques e l'Enseignement public avaient choisi, cette année, les uatre sujets d'étude suivants : la préparation du Maître rétien en vue de son action extra-professionnelle ; — la rmation du Maitre chrétien en vue de son action famiale ; et sociale — le Maitre rural ; — le Maitre et l'avenir es enfants.

* * *

2°) En s'adressant à l'enfant lui-même, on demande que éducateur le traite comme un être vivant, soumis aux is de la vie et qui ne se développe que s'il assimile, ccepte du dedans ce qu'on lui enseigne. Pour éviter ute équivoque, nous préciserons la portée de nos formules par une citation empruntée à l'Encyclique du ape sur l'éducation : « Si l'on voulait exprimer la nécesté chez l'enfant d'une coopération active, et graduellent toujours plus consciente, au travail de son éducaon ; si l'on entendait ne vouloir écarter que l'arbitraire la violence (dont se distingue, du reste, la juste correcon), on serait dans la vérité ; mais on n'affirmerait rien nouveau, rien que l'Église n'ait enseigné et pratiqué ans l'éducation chrétienne traditionnelle. Elle imite

d'ailleurs en cela la manière même de Dieu, qui appelle chacune de ses créatures, suivant sa nature propre, à une coopération active et dont *la sagesse atteint avec force d'une extrémité à une autre extrémité et dispose toutes choses avec douceur.*

Cette coopération de l'enfant au travail de son éducation est, tout ensemble, affaire d'organisation et de méthodes. Il serait difficile et décevant d'appliquer les procédés de l'école active dans un cadre inapproprié. Essayez donc, dans une classe de cinquante élèves, d'obtenir leur avis sur le travail à entreprendre, l'auteur à étudier, et vous verrez le beau désordre ! Essayez de faire la leçon d'anglais au jardin, en nommant les fleurs et les arbres par leur nom, quand le Proviseur et les Règlements s'y opposent.

Parmi les vœux émis par le Congrès de 1929 des Associations de parents et d'élèves des lycées et collèges, nous relevons d'excellentes propositions, qui se rapprochent des conditions exigées par l'école active. Le Congrès demande : plus d'exercices physiques en plein air et de jeux sous la direction de maîtres compétents (ne pas confondre avec de nouvelles heures de gymnastique) ; que les programmes soient aménagés, non pour le remplissage des esprits, mais pour leur formation ; qu'en principe dans les classes inférieures à la quatrième, on ne dépasse pas vingt heures de classe par semaine, et dans les hautes classes, le maximum de vingt-trois à vingt-quatre heures ; que, pour chaque classe, l'emploi du temps fasse, au début de l'année, l'objet d'une coordination bénévole entre les divers professeurs ; qu'on limite à trente-cinq le nombre des élèves d'une même classe.

Sur ce dernier point le docteur Decroly est plus exigeant : il réduit à vingt-cinq élèves l'effectif d'une même classe. Et à raison, croyons-nous, si l'on veut un enseignement individuel, calqué sur les besoins et les aptitudes de chacun.

La collaboration des professeurs est nécessaire et devrait s'étendre à bien d'autres détails que l'emploi du temps. Mais, pour s'exercer efficacement, elle suppose un minimum d'affinités, tout au moins de vues communes. On sait l'indifférence administrative qui préside d'ordinaire au groupement des professeurs dans un établissement. « Que l'on choisisse, propose M. Hunziker, comme proviseurs des hommes qui ont donné des preuves de leur esprit d'organisation et d'indépendance, et de leurs qualités de chefs. Qu'on leur laisse de l'initiative, qu'ils puissent notamment choisir leurs collaborateurs, sans quoi leurs initiatives risquent d'être paralysées. » Il est entendu qu'au préalable, les professeurs auront reçu une sérieuse formation pédagogique, plus expérimentale que théorique.

Quant aux horaires, nous ne pouvons reproduire ici les formules qu'on propose de divers côtés. Notons seulement qu'un même désir les inspire tous : distribution et durée des classes, il faudrait calculer cela d'après la résistance et l'âge des élèves.

Fort bien, dira-t-on. Mais les programmes s'accommoderont-ils, eux, des horaires écourtés ? Et, au terme des programmes, oublie-t-on que se dresse la sanction des examens ? Qu'à cela ne tienne : supprimez les uns et les autres ! répondent les partisans extrêmes de l'école sur mesure. Mais certains nous assurent, au contraire, que l'enfant élevé par les méthodes nouvelles s'assimile beaucoup plus vite un programme donné et peut affronter sans crainte la sévérité des jurys. Nous les croyons volontiers : ce n'est pas le nombre d'heures passées à l'étude qui fait des élèves instruits, mais la réflexion et la perspicacité qu'ils y déploient. Les résultats obtenus par l'École des Roches sont, à cet égard, concluants. Qu'on maintienne donc des programmes pour qu'il y ait, dans la nation et

dans le monde, quelques traits communs, quelques points de contact entre les intelligences cultivées! Qu'on sanctionne les programmes par des examens, afin qu'ils ne restent pas lettre morte! Mais, de grâce, qu'on ne cesse jamais de tenir des programmes pour des directives, ou, en style plus riant, pour un jardin plantureux où l'on choisit, en vue de l'enfant, ce qui peut le nourrir! Tant qu'on y verra une Encyclopédie, complète, définitive, au-delà de laquelle l'enfant n'a plus besoin ni pouvoir de rien apprendre, les auteurs de programmes seront toujours tentés d'y ajouter quelque chose. Le programme pour l'enfant, et non l'enfant pour le programme!

Pourquoi faut-il qu'une vérité aussi simple et qui n'échappe pas à M. de La Palice, se heurte dans l'application à des difficultés inouïes? C'est que les maîtres ne sont pas tout à fait libres de l'entendre ainsi : trop de parents, quand ils ont mis leur enfant dans tel degré ou telle section de l'enseignement, se croiraient déshonorés, s'il n'en sortait pas avec le diplôme correspondant ; les chefs de bureau, et même d'industrie, conçoivent-ils, pour le jeune homme qui débute, meilleure recommandation qu'un parchemin? Dans ces conditions, la course aux diplômes est à peu près obligatoire pour tout Français d'âge scolaire. Il faut, de toute nécessité, réagir contre cette aberration ; raffermir dans l'opinion cette vérité chancelante que les diplômes scolaires, pour garder quelque sens, ne peuvent pas tenir lieu de certificats d'aptitudes professionnelles ni être délivrés à tout le monde ; convaincre les parents et les chefs de métier, qu'un adolescent n'est pas inutilisable, encore moins, déshonoré, parce qu'il n'a pas de parchemin ; et même proclamer, sans fausse pudeur, ce que Le Play nous a si vainement répété : la supériorité des ateliers sur les écoles pour la formation professionnelle. En somme, quand l'opinion

permettra aux éducateurs de placer leur point d'honneur à former des personnes vivantes et cultivées, on ne se plaindra plus qu'ils bourrent des mémoires, et tout ira mieux.

*
* *

Nous avons insisté longement sur les conditions qui faciliteraient leur tâche aux maîtres, et sans doute n'avons-nous pas tout dit. Heureusement n'attendent-ils pas que tout soit parfait autour d'eux pour essayer, en s'aidant des méthodes actives, d'épargner à leurs élèves les fatigues et le psittacisme. Méthodes actives, disons-nous, plutôt que méthodes nouvelles, ne voulant point croire que jusqu'aujourd'hui on ait ignoré la nature de l'enfant et la science de l'éducation. Beaucoup de choses nous paraissent nouvelles, qui ne sont que le refleurissement d'anciennes traditions. L'école active pourrait bien être de celles-là (1). La tendance naturelle au moindre effort et à la routine l'avaient étouffée : on la retrouve, on l'enrichit d'un certain nombre d'expériences très précieuses, à vrai dire, et on nous la donne comme la découverte du XX[e] siècle. Un point cependant reste acquis : en face des insuccès de l'école centralisée, elle peut invoquer en sa faveur l'épreuve des faits.

Une sérieuse réserve s'impose concernant certaines

(1) Un médiéviste a noté, il y a plusieurs années, que la pédagogie des grandes universités du moyen-âge était éminemment active. Beaucoup n'ignorent pas qu'à la fin du XIII[e] siècle, à Paris, par exemple, à certains jours, les disputes scolaires étaient libres, c'est-à-dire que « l'objet en portait sur n'importe quel sujet et que le choix en était fait par les auditeurs et non par le maître comme dans la dispute ordinaire ». Le P. Mandonnet a établi que saint Thomas fut le créateur de cette dispute « quodlibétique ». Nos universités modernes ne gagneraient-elles pas à s'inspirer d'une forme d'enseignement si favorable à l'initiative des étudiants?

tendances de la pédagogie nouvelle, notamment en matière de formation morale. La liberté de l'enfant y a été trop souvent érigée en une sorte de dogme absolu auquel on a sacrifié le minimum indispensable de discipline et même la règle morale. Aujourd'hui un des pionniers les plus avancés de l'éducation « libertaire » confesse « l'anarchie si marquée » de certaines communautés scolaires d'Allemagne (1). Enregistrons cet aveu. Aussi bien beaucoup de partisans de l'école comprennent maintenant le danger qu'il y aurait à faire appel à la liberté sans limite de l'enfant.

En revanche, nous voyons avec tristesse l'amoralisme gagner de plus en plus, ce semble, les milieux de l'école active, un peu sous l'influence de la psychanalyse. Le Pape dans son Encyclique a dénoncé « la fausseté et les dangers de ce naturalisme pédagogique, basé, en tout ou en partie, sur la négation ou l'oubli du péché originel ou du rôle de la grâce ». On comprend le bien fondé de ces protestations quand on lit, par exemple, dans le compte-rendu d'un cours de pédagogie sexuelle offert par une société d'Hygiène sociale et morale « aux éducateurs préoccupés de leurs responsabilités en ces délicates matières »... « qu'il est fâcheux que l'idée de péché ait déformé la morale sexuelle », et encore « que cette pédagogie serait moins malaisée à créer si les adultes s'entendaient quant aux points essentiels d'une morale sexuelle ».

Il serait injuste d'accuser l'école active tout entière de si regrettables errements. Il y a en Belgique, en Italie, en Suisse et même aux États-Unis et en Allemagne (dans ces deux pays où l'amoralisme de l'école a mérité de si sévères critiques), des maîtres qui savent trouver dans les

(1) Ad. Ferrière, *Voyage d'études en Tchécoslovaquie*, dans : *Pour l'Ère Nouvelle*, mars 1930, p. 59.

éthodes de l'école active un secours précieux pour tra-
ıiller à la véritable formation morale et religieuse de
:nfant. Souhaitons qu'ils deviennent de plus en plus
)mbreux et que d'autres maîtres bénéficient, à leur suite,
: leurs très belles réussites.

C'est dans l'ordre technique, et principalement au sein
:s institutions destinées au plus jeune âge, que les réa-
ations de l'école sur mesure sont appréciables. A lire
; revues pédagogiques de la Suisse romande et de la
:lgique, on ne peut se défendre du regret que les métho-
s de ces jardins d'enfants et de ces écoles primaires ne
ient pas plus répandues chez nous. Et l'on s'étonne
ssi que des expériences semblables, mais appropriées,
soient pas tentées en faveur de l'enseignement secon-
ire. La base commune de ces méthodes, c'est la con-
issance psychologique de l'enfant, de sa nature propre
:nfant et de son tempérament individuel.

Des observations sérieuses et suivies, d'ordre médical
psychologique, permettent au maître d'adapter son
seignement à la mesure de chaque élève. Quelque
plorables qu'aient pu être parfois les conditions de mora-
é dans lesquelles s'est pratiquée l'inspection médicale,
elque scepticisme que l'on professe, d'autre part, à
ndroit des tests, on doit reconnaître que le principe en
. excellent. Il arrive souvent que les maîtres les plus
ıcieux de faire progresser leurs élèves, en réalité les
mènent. C'est, à les entendre, un élémentaire principe
pédagogie, de n'accorder qu'une mince attention aux
ux de tête et autres misères dont se plaignent les éco-
rs : sous ces bobos qu'on leur allègue pour excuser une
on mal sue ou un devoir inepte, ils flairent la super-
erie ou l'auto-suggestion : plutôt que de favoriser l'une
l'autre, ne vaut-il pas mieux traiter cela par le mépris,
cer l'enfant à se vaincre, en ne s'écoutant pas ? Et de

l'habitude de se méfier, on passe aisément à l'incrédulité et l'on ne prend même plus garde à ces vides qui, progressivement, s'élargissent dans les pauvres rangées d'écoliers que l'on voyait toutes remplies au début de l'année. En consultant la fiche médicale d'un enfant, en le soumettant à quelques « tests de fatigue », on s'exposerait moins à lui demander une somme de travail qui excède ses forces.

Nous n'avons pas à défendre ici les « tests d'aptitudes ». Nous croyons d'ailleurs que les services qu'ils peuvent rendre diminuent au fur et à mesure que l'enseignement devient plus intellectuel. Encore ne faudrait-il pas négliger, même dans les hautes classes de l'enseignement secondaire, de surveiller l'acuité sensorielle des élèves : les derniers de classe ne sont pas nécessairement des cancres, ce sont quelquefois de pauvres petits qui voient ou entendent mal. Quant au discernement des aptitudes mentales proprement dites : tour d'esprit, qualités d'imagination et de sensibilité, force d'attention et de réflexion, la lecture des copies peut fournir un test qui, pour être traditionnel, est loin d'être méprisable. A condition toutefois qu'on l'entreprenne avec quelque méthode, en coordonnant ses observations. Et l'on découvre du même coup la façon la plus avantageuse de corriger ces devoirs, qui n'est pas toujours la plus minutieuse, — celle-ci pouvant être fort machinale, — mais celle qui vise, avec suite et netteté, un petit nombre d'objectifs précis, suivant la maxime, un peu modifiée, de l'Imitation : si, chaque trimestre, nous déracinions un défaut, ils seraient bientôt parfaits...

Il y aurait encore bien des choses à signaler, dans les pratiques de l'école active : les exercices physiques, les jeux instructifs, la collaboration des enfants, non pas seulement avec le maître, mais aussi entre eux. Disons seu-

nent un mot des centres d'intérêt, dont on parle beaup.

C'est au Dr Decroly qu'on en doit, semble-t-il, la mise valeur. « Mais l'esprit qui a inspiré le programme lge, nous avertit M. P. Henchoz (1), et celui qui guide uellement les maîtres dans leur recherche d'une meilre organisation du travail scolaire, n'est nullement le nopole de notre époque. J'ai déjà cité ce maître de rix qui, il y a de cela plus de cinquante ans, avait isi et suivi pendant un mois le sujet de « la forêt » nme base de son enseignement du français (1). »

Un récent numéro de « l'Éducation » permet de se faire e idée juste des centres d'intérêt. On peut les définir : programmes d'idées associées correspondant aux intés de l'enfant. Leur raison d'être, c'est, tout d'abord, e observation de psychologie générale, à savoir, que l'on comprend et ne retient que ce à quoi l'on s'intéresse ; t, ensuite, une constatation spéciale à la psychologie l'enfant, à savoir, que pour l'enfant (jusqu'à 10 ou ans), notre « *compartimentage* » : orthographe, arithmée, histoire, ne signifie rien et ne sert qu'à disperser son rit. « L'enfant, à propos de tel objet ou de tel fait, se e une série de questions d'ordres très divers et manie certains intérêts. Tant que son intérêt est éveillé, il rche à répondre aux questions qu'il se pose et il se seigne ; l'objet de son étude devient le centre de ses occupations auquel il ramène tout son effort. Il faut ic rejeter le système des branches d'études séparées et opposer ce que les Autrichiens et les Allemands appelt l'enseignement global, *Gesamtunterricht,* ce que croly, avant eux, a appelé les centres d'intérêt. »

l serait trop long d'apporter ici des exemples de cen-

1) *L'Éducateur*, 4 janvier 1930, p. 5.

tres d'intérêt, tels qu'on les pratique dans les écoles primaires. Bornons-nous à signaler, d'après la même revue, un essai d'application à l'enseignement secondaire. « M. R. Leclercq, du collège de Provins, nous présente, sous le titre « En marge de César », et à l'aide de textes, une étude sur l'homme et l'œuvre : une version grecque tirée de Plutarque ; une version latine, de Suétone ; une version anglaise, de Shakespeare ; une composition française qui est une étude de texte et de tableau. Souhaitons que M. Leclercq poursuive cette si utile collaboration et que surtout il persiste à « intégrer » le plus de discipline possible (peinture, musique) dans ses centres d'intérêt.

Nous nous associons à ce souhait. Mais que jamais, sous prétexte de suivre la mode, on ne verse dans le système. Qu'on n'oublie pas que le centre d'intérêt doit être conçu en fonction de l'enfant, non du professeur, et que ce qui est intéressant pour celui-ci ne l'est pas nécessairement pour celui-là. Le tact, le doigté, ce je ne sais quoi qui fait percevoir au pédagogue-né les réactions de cet être mouvant qu'est une classe, seront ici d'un plus grand secours que les théories.

C'est le rôle du maître, ajouterons-nous en terminant, de découvrir, parmi l'abondance des programmes, de ces centres d'intérêt qui facilitent à ses élèves le travail d'assimilation et leur laissent entrevoir, sous la diversité des disciplines, l'unité de l'intelligence ; sous les apparences changeantes des problèmes, les besoins permanents de l'homme, et, au fond de tout, pénétrant et commandant tout, ce besoin de l'Unique Nécessaire, dont la pédagogie nouvelle ne s'inquiète pas toujours assez.

J. JAOUEN et F.-M. CHATELAIN.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le Christ dans l'Université

Pour la neuvième fois, les membres catholiques des divers ordres de l'enseignement public se sont réunis, pendant les vacances pascales, pour leurs journées annuelles d'études et de prière. Quelques mots sur l'origine et le développement de ce mouvement, et sur les séances qui, cette année, se sont tenues à Paris, pourront intéresser les lecteurs de cette Revue.

*
* *

C'est le 7 décembre 1910 que, dans une circulaire restée fameuse, un professeur du lycée de Coutances, dont le nom est aujourd'hui un symbole, Joseph Lotte, créait le *Bulletin des Professeurs Catholiques de l'Université*, modeste feuille qui partait, au début de 1911, avec 88 abonnés, mais qui, en 1914, tirait déjà à 2000. Son but, Lotte le définissait dans ces lignes :

« Nous nous groupons afin de créer entre nous un lien d'amitié, une aide mutuelle de foi et de prière.

Nous nous groupons pour attester au dehors nos convictions...

Nous voulons enfin que cette communauté de sentiment et d'action redouble en chacun de nous l'élan de la vie spirituelle, donne à notre foi un rayonnement plus vif, et fasse ainsi mieux fructifier chez nos élèves l'influence de notre caractère et de notre dévouement... »

La guerre arrêta tout : le fondateur du Bulletin, son collaborateur le plus assidu, Charles Péguy, tombaient dès

le début. Cependant, après quelques essais, le mouvement était repris, à la fin de 1917, par M. Heinrich, professeur au lycée du Parc, à Lyon, et le Bulletin reparaissait sous la forme voulue par Lotte.

Ce n'était d'ailleurs pas le seul indice de ce renouveau catholique qui, après tant d'années sombres, se faisait jour dans l'Université. D'autres initiatives cherchaient à faire rayonner le Christ dans des milieux plus spéciaux. Déjà, vers 1910, partait de la région lyonnaise le *Bulletin national*, dit Bulletin vert, pour les maîtres et maîtresses de l'enseignement primaire ; la revue *Aux Davidées* allait, chaque mois, porter à de nombreuses institutrices des paroles d'encouragement et des sujets de méditation ; en 1913 se fondait à Paris la Conférence Saint-Michel, destinée aux élèves et anciennes élèves de Sèvres et de Fontenay ; mouvement qui, du côté masculin, avait son pendant avec la Conférence Saint-Augustin, la revue *le Lien* pour les instituteurs catholiques et les groupes « talas » de l'École Normale Supérieure, si fortement marqués par l'empreinte spirituelle du regretté M. Portal. En même temps, de très nombreux groupements se formaient dans toute la France, par régions, par académies ou par diocèses, sur des modèles très variés, associations, unions, cercles d'études ; chacune de ces cellules se développait à son gré, adoptant le mode d'activité le mieux adapté à sa composition ; presque toutes faisant une part égale à la vie spirituelle — messes en commun, instruction de l'aumônier, retraites, pèlerinages — et à la vie intellectuelle de leurs membres — réunions d'études, causeries suivies de discussions, sur des sujets d'intérêt général ou professionnel — le tout avec la constante approbation des autorités ecclésiastiques locales.

Il était bon que, tout en gardant la plus complète indépendance, ces divers groupements ne s'ignorassent point. En 1922, leurs représentants, au nombre de 80, se donnaient rendez-vous à Lyon : ce furent les premières *journées universitaires*, qui, depuis lors, se renouvelleront cha-

que année, dans une ville différente, et devant un nombre toujours croissant d'auditeurs.

*
* *

Pour lancer, préparer et diriger ce mouvement d'union, pour fixer le lieu et le sujet des journées annuelles, un Comité et un organe sont nécessaires. Or le Bulletin des Professeurs Catholiques avait cessé de paraître en 1928. C'est donc une véritable organisation nouvelle qui fut mise sur pied en 1929, aux réunions de Caen. Le *Comité d'union des Catholiques de l'Enseignement public*, dont on décida la création, comprend des délégués des groupements corporatifs (Davidées, Bulletin vert, Saint-Michel, Saint-Augustin, Lien), un délégué par Académie, proposé par les diverses unions régionales, et des membres élus aux Journées universitaires, choisis parmi les personnalités les plus qualifiées pour apporter un concours actif à la cause commune. Ce Comité n'a d'autre rôle que de coordonner les efforts des divers groupes en vue de la propagande, de la préparation des journées; c'est un simple organe de liaison, et il n'intervient en aucune manière dans la vie intérieure des groupements particuliers, qui jouissent vis-à-vis de lui d'une entière autonomie. La réussite merveilleuse des journées de Paris a montré que la formule était bonne.

Le Comité a été particulièrement heureux de pouvoir s'attacher, comme Conseiller ecclésiastique, M. l'abbé Paris, l'ami, l'héritier intellectuel, le biographe de Joseph Lotte, qui mieux que personne était qualifié pour ce rôle. Enfin, pour assurer la liaison, un nouveau Bulletin paraît depuis octobre dernier : matériellement un peu différent de l'ancien, il désire en prolonger l'esprit et l'action, ce que montre bien son titre : *Bulletin Joseph Lotte*. Accueilli avec beaucoup de sympathie, il a tiré tout de suite à 5000; suivant la tradition de Lotte, de nombreux abonnements de soutien permettent une propagande étendue, l'envoi

du Bulletin à toutes les salles de professeurs des lycées et collèges, l'échange avec diverses revues, parfois même de tendances opposées.

***

Après leur première réunion à Lyon en 1922, les universitaires catholiques se retrouvaient l'année suivante à Paris ; puis les journées firent leur tour de France : Marseille, Nancy, Strasbourg, Lille, Toulouse, Caen, les virent successivement ; et cette année, les 23 et 24 avril, Paris les accueillait de nouveau. Mais, en sept ans, quel changement ! quelle différence entre les premières journées parisiennes, où trois cents congressistes, encore bien hésitants, cherchaient leur formule définitive d'union, et celles qui viennent d'avoir lieu ! Qui pourra oublier le spectacle de ces *neuf cents* universitaires, remplissant les locaux, presque trop exigus pour eux, du Collège Stanislas, envahissant la Basilique de Montmartre, faisant craquer les murs de l'église des Carmes, priant, travaillant dans un ordre parfait, donnant vraiment l'impression d'une imposante force spirituelle, stimulés d'ailleurs dans leur foi et leur ferveur par les encouragements si précieux que voulurent bien leur prodiguer les autorités ecclésiastiques, le Saint-Père, qui daigna leur envoyer un télégramme particulièrement bienveillant, S. Exc. le Nonce apostolique, qui, spontanément, s'offrit à célébrer pour eux la messe du jeudi matin, S. Ém. le Cardinal Verdier, qui, à la séance de clôture qu'il présida, leur adressa une allocution pleine de surnaturelle bonté et d'espérance dans l'avenir de leur mouvement, et voulut bien les bénir, eux, leurs familles, leurs élèves, et leurs établissements.

Journées universitaires, et catholiques : c'est par la prière en commun que chacune d'elles s'ouvre et se clôt. Elles ont débuté, le 23 avril, par cette messe au Sacré-Cœur, dite par M. le chanoine Courbe, où le R. P. Pinard de la Boullaye montra comment les maîtres peuvent,

dans la pratique du devoir d'état et l'acceptation du sacrifice quotidien, réaliser l'union intime avec le Christ, et où, après l'impressionnant défilé à la sainte Table, 850 bouches répétèrent ensemble la belle formule de Consécration au Sacré-Cœur :

« Nous, membres de l'Enseignement public, nous voulons Vous témoigner notre amour... Nous joignons, autant qu'il dépend de nous, dans cette consécration, tous nos collègues, dont un trop grand nombre, hélas, n'ont pas comme nous le bonheur de Vous connaître... Donnez-nous Votre grâce abondante pour être parfaits chrétiens en même temps que maîtres parfaits, tout dévoués à vos intérêts comme à ceux de nos enfants... »

Le soir, au Salut, dans la chapelle du Collège Stanislas, M. l'abbé Paris invitait les universitaires à renouveler les vœux de leur baptême, les transportant en esprit, avec les nouveaux baptisés de la primitive Église, dans la Basilique du Latran.

Le lendemain, 24 avril, c'était à la chapelle des Carmes que l'on se retrouvait, pour la messe dite, comme nous l'avons signalé, par S. Exc. Mgr Maglione, et pour l'allocution où Mgr de la Serre, pro-recteur de l'Institut Catholique, proposa comme modèle aux maîtres chrétiens le grand Frédéric Ozanam, devant le tombeau duquel il les invita ensuite à défiler pieusement. Et le salut, après la dernière séance de travail, fut donné, à Stanislas encore, par S. Ém. le Cardinal-Archevêque de Paris, tandis que le vendredi soir, dans la même chapelle, le sens général de ces journées qui venaient de s'écouler était dégagé par M. le chanoine Beaussart, supérieur de la maison qui avait été si hospitalière aux universitaires catholiques.

*
* *

Les séances de travail forment l'ossature solide des journées. Chaque année, un sujet nouveau d'études est

proposé ; des rapporteurs sont désignés, qui centralisent les suggestions que veulent bien leur envoyer les divers groupements. A de précédentes réunions, on avait parlé du rôle du maître chrétien dans l'enseignement de l'histoire, de la littérature, des sciences ; de son attitude en face des besoins spirituels des élèves, etc. Le thème général des Journées de Paris était : *l'action du maître chrétien en dehors de sa vie professionnelle.*

Un professeur dans une Faculté des Sciences de l'Ouest parla à la première séance. Dans un rapport dont la spiritualité très élevée fit une forte impression, il posa les éléments du problème, dit quelle devait être la préparation intellectuelle et religieuse du maître, comment l'on devait accueillir les objections que certaines âmes tièdes ou timorées ne manqueraient pas de faire à l'idéal qu'il proposait à chacun. Rapport si plein, si définitif, qu'il ne fut suivi d'aucune discussion : on n'y pouvait rien ajouter.

A la séance du mercredi après-midi, un professeur dans un lycée de Paris parla de l'*Action familiale et sociale* du maître chrétien, montra comment il pouvait donner à l'enfant le respect de la famille, éveiller en lui le sens social, l'intéresser à toutes ces choses nobles et belles. Plusieurs auditeurs firent ensuite des remarques pleines de sens sur la question, et relatèrent des expériences personnelles.

C'était, le jeudi matin, la directrice d'une école normale d'institutrices du Bas-Rhin qui présentait un rapport sur *le Maître rural*. Ne cachant pas les difficultés de la profession, mais en exaltant aussi les beaux côtés, elle dit la nécessité, pour les instituteurs et institutrices des campagnes, d'une vie intérieure profonde, les rapprochant de plus en plus de Celui qui est, bien souvent, le seul Ami sur lequel puissent s'appuyer ces isolés.

Enfin, dans la dernière séance, un professeur dans une Faculté du Midi était chargé de parler de l'attitude du maître en face de l'avenir de ses élèves, des conditions matérielles et spirituelles dans lesquelles il doit se placer

pour bien remplir ce rôle nécessaire et délicat de conseiller des enfants et des familles.

Un fascicule spécial du Bulletin Joseph Lotte (1) publiera le texte de ces quatre rapports et résumera les discussions qui les ont suivis ; mais il ne pourra pas reproduire ce qui fait le charme et l'intérêt principal des Journées : l'atmosphère de cordialité, de confiance, de camaraderie, partout répandue ; les conversations particulières, avant et après les séances, pendant les repas en commun ; les amitiés précieuses qui se nouent au cours de ces rencontres ; le bonheur de se retrouver, la tristesse aussi de se quitter pour une année entière ; la satisfaction de tous devant l'admirable organisation de ces journées parisiennes ; la joyeuse espérance avec laquelle on s'est dit adieu en répétant : l'an prochain, à Montpellier...

*
* *

Mais il est une tradition : après ces deux jours d'étude, on ne se sépare pas encore : la troisième journée est consacrée à un pèlerinage. Domrémy, Sainte-Odile, la Sainte-Baume, Lisieux, ont vu les universitaires catholiques prier dans leur sanctuaire. Cette année, le choix était facile. Lotte, c'est Péguy : et Péguy, c'est Chartres. Le vendredi, donc, — non pas à pied, hélas ! — mais en train spécial, 500 pèlerins s'en allaient à travers « la Beauce plate ». Admirablement reçus par S. Gr. Mgr Harscouët, qui voulut parler à la messe de communion, préparés à la visite artistique de la cathédrale par une causerie explicative du chanoine Delaporte, les pèlerins garderont un souvenir émerveillé de cette journée chartraine, qui se termina par un Salut, une allocution mariale du R. P. de Tonquédec, et une inoubliable procession, cierges en

(1) Secrétariat Universitaire, 61, rue Madame, Paris-6e. — Prix : l'unité, 4 fr. ; par 50 exemplaires, 3 fr. 50.

mains, de Notre-Dame-sous-Terre à Notre-Dame-du-Pilier. Et aux lèvres de tous montait la prière de Péguy :

> Nous ne demandons rien, refuge du pécheur,
> Que la dernière place en votre purgatoire...

Non, pour nous, nous ne voulons rien de plus. Mais nous prions, sainte Vierge de Chartres, pour les autres : pour nos collègues incroyants, nous demandons la lumière ; nous demandons que notre enseignement fasse du bien aux âmes que l'on nous confie ; nous demandons que le règne du Christ s'étende dans l'Université.

PIERRE HUMBERT,
Professeur à la Faculté des Sciences
de l'Université de Montpellier.

L'école et la coopération internationale

Les entretiens de Berlin entre catholiques français et allemands ont mis en lumière la nécessité pour les deux peuples de se mieux connaître. Presque tous les rapporteurs ont insisté sur ce fait que, de part et d'autre, on ne met pas la même chose sous les mêmes mots : de là naissent la plupart de nos malentendus. Aussi ne s'étonne-t-on pas que les résolutions adoptées par l'assemblée visent à promouvoir tous les moyens de rapprochement qui peuvent opérer ou élargir la compréhension mutuelle. Le rôle de l'école, dans cette œuvre de rapprochement, est d'une importance capitale : les résolutions 6 et 7 le proclament. Il est clair, en effet, que l'esprit de paix qui s'efforce aujourd'hui de purifier l'Europe et qui traduit, on peut le dire, d'une façon générale, les expériences et les aspirations de la génération combattante risque fort de céder la place, dans un petit nombre d'années, au vieil esprit de guerre, si les générations qui suivent, ignorantes des souffrances, des ruines matérielles et morales que nous avons connues, sont élevées dans l'ignorance de l'étranger ou la méfiance systématique, en face d'un horizon fermé d'inexorables barrières.

Il y a de quoi trembler quand ces petits, le cou tendu, les yeux brillants d'avidité, vous demandent un récit de guerre. On sent tellement que la guerre, pour eux, c'est toujours celle d'Homère, tantôt le corps-à-corps où l'on se mesure avec son adversaire, tantôt la ruse où l'on déploie l'ingéniosité de son esprit : dans l'un et l'autre cas, on libère ses instincts de lutte et d'aventure, on se couvre de gloire, et cela n'a pas d'autres conséquences. Pauvres petits ! Ils ne savent pas qu'on ne peut se battre aujourd'hui sans ébranler l'armature du monde ! Qu'il est urgent de le leur dire !

Plus urgent encore de leur inculquer les exigences de l'éternelle morale en matière de relations internationales. Ce n'est pas seulement d'une simple nécessité de fait, spéciale à notre époque, qu'il s'agit; c'est d'un précepte essentiel et de valeur universelle. Former le sens international de l'enfant constitue pour les éducateurs un devoir grave. Ils ne sauraient s'en dispenser; ils ne sauraient même en différer l'exécution sans de sérieux inconvénients. Il faut, dès son jeune âge et avant qu'aucun égoïsme ne l'ait encore resserré, ouvrir le cœur de l'enfant, développer en lui des sentiments de compréhension, de fraternité, d'entr'aide internationales, créer autour de lui une atmosphère favorable à ces sentiments. Les éducateurs chrétiens ne peuvent oublier que cet enseignement se rattache au grand précepte de la charité. L'amour de toutes les nations est inclus dans le plus grand commandement : aimer Dieu et son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu. L'amour même des ennemis est de précepte et non de conseil. Il serait déplorable que les devoirs de charité internationale n'occupent pas dans l'enseignement chrétien la place qui leur revient.

Mais comment réaliser sous une forme concrète, appropriée au milieu scolaire, cet idéal qui, aux yeux de certains, passe pour chimérique ? En montrant à nos petits, chaque fois que l'occasion s'en présente, la dépendance où sont aujourd'hui les peuples de la terre, les uns à l'égard des autres; en leur faisant connaître les efforts accomplis par les hommes de bonne volonté pour la coopération internationale; en leur inspirant le désir et leur procurant les moyens de mieux connaître leurs camarades des autres pays; en les exerçant enfin à la charité internationale, par exemple, en leur proposant de venir en aide aux enfants victimes de quelque calamité publique dans tel pays donné.

Qu'on nous permette, à titre d'exemple, d'apporter ici quelques faits.

On sait que les échanges d'étudiants et d'écoliers se multiplient entre la France et divers pays. Plusieurs groupements, d'inspiration diverse, s'occupent de les favoriser. L'Association *Pax Romana* a permis à de jeunes catholiques, originaires de divers pays, de se rencontrer, de se comprendre et de collaborer. Dans l'enseignement secondaire catholique, outre les séjours de vacances à l'étranger qu'on tâche de faciliter aux maîtres et aux élèves, signalons un manuel : « *La Société internationale* » (1), qui sert, en instruisant avec netteté, la cause de la paix.

Mais voici des réalisations plus émouvantes. Dans la revue *Pour l'Ère nouvelle*, M. Pierre Bartholdi nous décrit le « Mouvement de la Jeunesse Suisse Romande », dont il fut le président.

C'est à Lausanne, en 1920, que le mouvement a débuté. Un conférencier a parlé de la grande famine de Vienne. Des collégiens présents, émus par la grande détresse des enfants, décident de faire une collecte dans leur école : le Mouvement de la Jeunesse Suisse Romande est né... Au résultat des collectes s'ajoutent les vêtements confectionnés par les jeunes filles organisées en ouvroirs; l'action de secours n'est plus limitée à Vienne, mais atteint le Nord de la France, la Lettonie, la Grèce, l'Arménie, la Russie, l'Allemagne, etc. En Russie, pendant l'hiver 1922-23, le M.J.S.R. entretient trois cuisines nourrissant un millier d'enfants, par l'intermédiaire de l'Union internationale de Secours aux Enfants; et en Allemagne, en 1924, une cuisine à Berlin et un sanatorium à Nuremberg... » (2)

L'article qui suit, dans la même Revue, nous montre comment on s'entr'aide à la *Croix-Rouge de la Jeunesse*. La Ligue de Bulgarie déclare, dans son calendrier pour 1929 : « Pour être un membre sincère de la Croix-Rouge de la Jeu-

(1) Publié sous les Auspices de l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne, de Gigord, édit.

(2) Il est juste de remarquer que « depuis 1924 l'action du Mouvement se détourne de l'étranger pour se concentrer sur la Suisse et s'assigne, comme but complémentaire, le développement et l'éducation des membres eux-mêmes ».

nesse, il faut... ne pas oublier que nous sommes membres l'une grande famille : « l'Humanité », qui s'améliorera à nesure que les nations qui la composent vivront en paix. » t nous apprenons que deux groupements ont envoyé des onds aux réfugiés victimes de l'inondation du Mississipi.

Ces actes de charité internationale n'ont occasion de 'exercer que dans des circonstances exceptionnelles. Or il mporte que l'esprit de paix soit entretenu chez les écoliers ar une action permanente. A cet effet on préconise la cor-espondance interscolaire et l'échange périodique de messa-es entre les populations enfantines de divers pays.

La correspondance de classe à classe, et surtout d'élève à lève, de nationalités différentes, organisée depuis 1894, a ris en ces dernières années une extension considérable. Les ifficultés réelles qu'elle présente (différence de langues, echerche de correspondants, etc.) ont été résolues de plu-ieurs manières par de grandes organisations. Nous avons u, à l'occasion de l'exposition internationale « l'Ere de l'É-ucation » (Genève, juillet-août 1929), constater le succès de e mouvement : une quantité impressionnante de lettres changées et provenant de tous pays, nous a prouvé qu'il y là une occasion admirable d'élargir l'horizon de l'enfant. a famille aussi s'intéresse aux lettres; des préjugés natio-aux tombent peu à peu. Vraiment ces lettres d'enfants ous sont apparues comme un moyen très efficace d'éduca-on humaine.

Les écoles de nombreux pays célèbrent maintenant le Jour e la Bonne Volonté, à la date du 18 Mai, anniversaire de ouverture de la première Conférence de La Haye. Ce jour-, depuis 1922, « un message adopté par les enfants du pays e Galles est transmis à toutes les principales stations de S. F. et, chaque année, les réponses approbatives des éco-ers d'autres pays arrivent plus nombreuses » (1).

Personne enfin n'ignore qu'il existe à Genève un *Bureau ternational d'Éducation* qui a pour but de servir de centre information pour tout ce qui touche à l'éducation et qui inspire du même esprit que la Société des Nations. Parmi s multiples entreprises, nous signalerons particulièrement publication d'un Bulletin trimestriel qui, dans chaque

(1) *Bulletin du Bureau International d'Éducation*, janvier 1930.

numéro, comporte une rubrique d'Éducation pour la paix et la collaboration internationale, et la réunion de Congrès annuels qu'il a tenus successivement à Prague, Luxembourg et Genève.

Nous nous attendons bien que cette brève revue des possibilités et des réalisations offertes par l'École pour l'aménagement de meilleures relations entre les peuples trouvera çà et là des sceptiques. Mais il nous est agréable de reconnaître les souffles chrétiens, d'où qu'ils viennent, et nous estimons qu'il serait plus sage de les accueillir que de les bouder. En tout cela d'ailleurs, nous ne voyons rien dont le patriotisme bien compris doive prendre ombrage.

MARC ANDRO.

Une nouvelle éducation religieuse de la jeunesse protestante américaine

Dans une étude très documentée, M. E. Clark (1), psychologue familiarisé avec les méthodes expérimentales les plus sévères, nous donne sur la jeunesse protestante d'Amérique et son éducation religieuse des renseignements précieux et dans l'ensemble fort consolants. Il commence par mettre sous nos yeux des faits. Il s'agit de témoignages précis, recueillis avec beaucoup de sagacité et de prudence auprès de la jeunesse intellectuelle des « collèges ». L'enquête repose sur une base assez large : il a consulté 2.147 jeunes gens et jeunes filles, pour la plupart protestants, et appartenant, il est indispensable de le noter, à des milieux relativement religieux.

Il nous révèle la grande vitalité religieuse de cette jeunesse que l'on dépeint parfois, uniformément, sous des couleurs plutôt sombres. A vrai dire, on ne peut porter un jugement unique et absolu sur des milliers d'étudiants, très di-

(1) Elmer. T. Clark, *The Psychology of Religious Awakening*. New-York, Macmillan, 1929.

vers d'origine, et répartis dans des centaines d'établissements qui n'ont souvent qu'une apparente uniformité. C'est pour n'avoir pas suffisamment tenu compte de cette complexité que certains jugements sincères et fondés sur de bons documents ont fini par être injustes.

L'activité religieuse de cette jeunesse se révèle par une vie intérieure plus paisible et par une foi qui paraît plus sûre d'elle-même. Jadis, le plus grand nombre n'entrait effectivement dans la vie de leur église qu'à la suite d'une conversion brusque, qui était le dénouement d'une véritable crise religieuse. Aujourd'hui, au contraire, ces conversions brusques, précédées d'une « crise violente », sont devenues l'exception. La vie religieuse de l'enfant se développe d'une façon continue, « *il grandit en chrétien et se reconnaît toujours pour tel* », selon une formule ancienne et que l'on a eu beaucoup de peine à faire accepter.

Ce progrès s'explique surtout, d'après M. Clark, par les changements qu'il relève dans l'enseignement dogmatique et l'éducation religieuse. En effet, la vie religieuse dépend étroitement de la doctrine enseignée. Or la doctrine — il s'agit moins de « dogmes officiels » que de la doctrine effectivement prêchée aux fidèles — a évolué, surtout dans les églises dites évangéliques. On parlait volontiers autrefois, sur des sujets aussi peu encourageants, que la corruption totale de la nature humaine, la damnation nécessaire des enfants morts sans baptême, la prédestination arbitraire et inéluctable, etc. De telles doctrines ne s'entendent plus guère en chaire. On y parle au contraire, volontiers, d'un développement religieux possible et même d'une certaine « grâce prévenante ».

Selon l'ancienne théologie, la nature humaine étant essentiellement corrompue, il n'y avait pas à chercher à développer des capacités religieuses qui n'existaient pas. « L'éducation religieuse pouvait bien donner une certaine information de la Bible, et un enseignement doctrinal; elle ne pouvait pas former et guider la vie de l'adolescent. » Seul un changement radical, un déracinement total, une « conversion brusque » pouvait préparer la venue de la grâce.

Si, au contraire, on admet, comme c'est généralement le cas aujourd'hui, qu'un développement religieux est normalement possible, l'éducation religieuse reprend tous ses droits. Elle peut conduire et soutenir l'enfant, s'adapter à

ses besoins; et en fait, elle s'est montrée capable, d'après l'enquête de M. Clark, d'assurer la formation religieuse sans à-coups dangereux.

En constatant par expérience qu'une vie chrétienne réelle peut être le fruit d'un enseignement dogmatique et d'une éducation religieuse qui ont toujours été les nôtres, l'auteur protestant rend à la méthode et à la formation catholique un témoignage qui pour être indirect et involontaire n'en a que plus de prix.

H. S.

Encore un mot sur le surmenage scolaire

La question est à l'ordre du jour : l'étude précédente a montré l'urgence de certaines réformes, et l'on n'a pas oublié les « Notes » de M. Charles André qui fournissait ici même (1) d'instructifs documents et suggérait des remèdes nullement chimériques à l'hiatus entre l'école et la famille comme à l'incohérence des horaires et des programmes.

Ces divers points furent abordés au seizième congrès de la Fédération des associations de parents et d'élèves des lycées qui s'est tenu à Paris, le 30 mai dernier, dans le parloir du lycée Louis-le-Grand.

« C'est nous, parents, a conclu le président de la séance, M. Hunziker, qui savons quelle carrière nous voulons faire suivre à nos enfants, et quelles chaussures il leur faudra pour la parcourir. Nous représentons la vie extérieure, et c'est notre droit et notre devoir de dire quelles sont les qualités qui seront nécessaires aux enfants que nous confions à l'Université, dont nous apprécions comme il convient le dévouement éclairé. »

L'assemblée des parents d'élèves étudia ensuite les deux questions portées au programme : l'inspection médicale des lycées, le surmenage scolaire.

(1) *La Vie Intellectuelle*, nov. 1929, p. 376-385.

LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

PIERRE DU COLOMBIER. *L'exposition d'art italien à Londres.*

Trecento et quattrocento — Piero della Francesca — Botticelli, Mantegna, Signorelli — L'époque classique — Les Vénitiens — Baroque et paysage — Dessins et objets d'art — Valeur de l'exposition.

MAURICE BRILLANT. *Spectacles d'Asie.*

I. — Le drame japonais au Théâtre Pigalle.

Art ancien et art nouveau — Le nô — Marionnettes — Le théâtre « Kabuki » et ses variétés — Quelques exemples — La recherche de l' « expression » — Quelques innovations du théâtre japonais — Victoire féminine — L'amour du théâtre.

II. — On danse à la Sorbonne.

Grave décor et sérieux auditoire — Un cours qui n'est pas rébarbatif — Quelques mots sur la chorégraphie d'Extrême-Orient — Ce qu'on danse à Java — Musique malaise — Un beau voyage.

RENÉ BIZET. *Six mois de « films parlants ».*

Après une expérience de six mois c'est un cri d'alarme que pousse le Français qui a suivi le développement des « talkies ».

MAXIMILIEN VOX. *Pisanello.*

LES PHILALÈTHES. *Jean-Jacques Brousson, le bon philistin.*

* * * *Tout feu tout flamme.*

L'exposition d'art italien à Londres

Assez de Français ont franchi la Manche uniquement pour l'exposition d'art italien qui se faisait à Burlington house. On peut donc se dispenser d'en signaler l'importance, mais non d'expliquer en quoi elle résidait, quels ont été ses immenses mérites et ses inévitables faiblesses. Convenons qu'il fallait concilier des points de vue différents et assez contradictoires : celui du grand public indispensable au succès, et qui aspirait à ce qu'on lui offrît le plus possible de tableaux illustres ; celui des raffinés, plus curieux de pièces singulières propres à les surprendre, voire à les dérouter ; celui enfin des historiens qui guettaient une occasion de voir sortir de collections assez inaccessibles, et surtout des fameuses collections anglaises, des morceaux quasi légendaires.

Or en dépit des reproches qu'adresseront toujours aux organisateurs d'une pareille entreprise les sectaires de chacune de ces catégories, le compromis était assez heureux. Grâce à l'intervention personnelle de M. Mussolini et du commissaire dont il avait fait choix, M. Modigliani, Conservateur de la Brera, les musées italiens avaient envoyé un nombre suffisant de « clous » sensationnels : l'Anglais moyen pouvait rentrer chez lui après avoir contemplé la *Vénus* de Botticelli, la *Tempête* de Giorgione, la *Bella* de Titien, le *Christ mort* de Mantegna, l'*Adam et Ève* de Tintoret. Mais l'amateur n'a manqué ni de tableaux empruntés à des galeries lointaines — il en est venu de Budapest et même d'Ottawa — ou à des collections sévè

ement gardées, ni de curiosités esthétiques dont nous ignalerons ici plusieurs.

Trecento et quattrocento

L'exposition de Burlington ne pouvait avoir la prétention de résumer toute la peinture italienne : en dehors e l'Italie les perspectives sont forcément faussées par absence des fresques. L'école florentine du XIV^e^ siècle - cette mère des arts européens — en subissait un dommage irréparable, puisque Giotto et les Giottesques ne ouvaient se manifester que par des œuvres secondaires. eur effacement n'était pas, pourtant, tout à fait sans ompensation, car le spectateur se trouvait mieux disposé goûter les grâces plus mièvres, mais singulièrement ffinées, des Siennois dont il avait été fait un choix admible. Le musée de l'Empereur Frédéric à Berlin, le muse royal d'Anvers et le musée du Louvre s'étaient réunis our rassembler six panneaux épars du polyptyque que mone Martini exécuta probablement en Avignon. Le agment le plus extraordinaire est celui de Berlin : une *'ise au tombeau*, scène de nuit d'un éclairage étrange, ui exalte les couleurs avec une violence qui fait penser r avance à Grunewald. Les deux Lorenzetti n'avaient oint le même bonheur, qui se retrouvait au XV^e^ siècle. e *Cortège des Mages* de Sasseta était une de ces révélaons comme on en reçoit deux ou trois en dix ans : imanez dans un paysage d'hiver — gris et bistre — aux llines dénudées, aux arbres défeuillés, peuplé d'oiseaux, tandis qu'un vol rectiligne de grues traverse le ciel, la pricieuse théorie des cavaliers et des piétons qui se ploie. L'une des montures porte un singe. Tout est îcheur, familiarité, spontanéité. Non loin Vecchietta içait dans des architectures grises, roses et bleues, les

groupes déjà savants de sa *Prédication de saint Bernardin*. Puis c'est Neroccio di Bartolomeo qui célébrait le même saint, avec plus d'énergie dans les visages, et autant de rareté dans les couleurs.

Cependant Sasseta, Vecchietta, Neroccio, occupent à eux trois toute la durée du XV[e] siècle, et ils ont à « tenir » devant les grands quattrocentistes florentins. Pourtant Filippo Lippi était presque passé sous silence, pourtant Fra Angelico et les peintres qui s'apparentent à lui ne laissaient voir qu'un reflet de leur génie. Sept ou huit numéros de l'Angelico, dont le plus insigne était un morceau de prédelle prêté par la Galerie de Dublin, révélaient bien l'enlumineur charmant, mais non le grand peintre de Saint-Marc et du Vatican. Le sourire de Benozzo Gozzoli ne brillait guère...

Mais le génie des grands chercheurs florentins arriva à compenser ces désavantages. Dans la génération du début du siècle, Masolino avait une œuvre puissante par morceaux : *la Fondation de Sainte-Marie-Majeure*. Masaccio aurait été fort trahi sans une scène de la vie intime de Florence, une naissance dans un palais, où l'anecdotique paraissait plus, à vrai dire, que le grand novateur de Sainte-Marie-Nouvelle.

Tout pâlissait cependant devant le surprenant Uccello, le *Miracle de l'hostie profanée*. Évidemment Uccello bénéficie aujourd'hui de l'admiration soudaine des cubistes modérés et des surréalistes repentis. Ce n'en est pas moins un très grand peintre. Son dessin, sa composition simples et graves, négligent les amusements de ses contemporains. L'économie des couleurs est stricte chez lui ici un vermillon et un gris dominent, posés en taches sans modulations, avec un arbitraire qui rappelle le blason plus que l'enluminure, mais en même temps avec une perfection telle que, comme l'a remarqué François Fosca

n perçoit la distance d'un personnage au mur sur lequel se détache.

Piero della Francesca

Jamais on n'avait mieux mis en évidence les maîtres peu onnus de la génération que l'on pourrait appeler celle ' « entre Masaccio et Botticelli ». Il est prudent de ne arler que d'une génération : trop souvent les attributions hangent au gré de la demi-douzaine d'érudits (rarement 'accord entre eux) qui font autorité pour cette époque. :t l'on se demande si l'attitude expectante et modeste ue l'on gardait autrefois lorsqu'on parlait d'un « maître nconnu de telle école ou de tel siècle », ne valait pas ieux que les certitudes successives et contradictoires ue nous ont values les analyses des Allemands et des Ita- ens qui leur emboîtent le pas. Quoi qu'il en soit, voici, nous suivons les indications du catalogue, des Pesellino, ont le plus séduisant est l'histoire de Griselidis, où le nu minin est rendu avec une grâce et une vénusté chastes ; oici la fameuse Vierge de Baldovinetti, empruntée au ouvre ; voici surtout une série d'ouvrages qui font véri- ablement découvrir Domenico Veneziano. Le musée de ambridge, un collectionneur américain et un collection- eur romain avaient été mis à contribution pour réunir uatre morceaux d'une prédelle, dont deux étaient hors e pair : l'*Annonciation*, qui, avec son arche ouverte sur ne tonnelle et un mur rose, montrait le côté souriant du eintre, tandis que *Saint Zénobe ressuscitant un enfant ué par des bœufs* en montrait le côté dramatique : la ère, lancée en avant comme une mégère, les bras rejetés ans un geste d'horreur, convulsait un visage dur dans ne expression d'énergie intense. Laideur et puissance, es caractères marquaient aussi la *Cène* de Castagno.

Il faudrait faire une place particulière aux chefs-d'œuvre que sont les portraits-médailles de la fin du XV^e^ siècle, précis et définitifs, mais que l'on transporte au petit bonheur de Veneziano à Pollaiuolo ou à Piero della Francesca. Ils forment en tout cas un des maillons de la chaîne qui rattache à l'école florentine le maître imposant qu'est Piero della Francesca.

Toute sa puissance plastique se déployait dans deux tableaux : *la Vierge et l'Enfant* du Palais ducal d'Urbin, visages larges et olivâtres, sans sourire, presque trop graves, draperies rompues de gris, d'un gris d'acier, qui concourait à l'impression monumentale et solennelle ; la *Flagellation*, composée en deux parties : à droite trois personnages qui conversent avec l'indifférence de philosophes antiques, à gauche, au second plan, dans une architecture classique, la scène même qui donne son nom au tableau, éclairée d'une lumière égale, dépourvue de gesticulations inutiles, presque immobilisée dans sa gravité nue.

A Piero se rattachaient deux panneaux que l'on donne — faute de mieux — à Fra Carnevale, et qui proviennent de la collection Barberini : la *Présentation au Temple* et la *Naissance de la Vierge*. On y reconnaît les goûts de Piero pour les architectures et aussi pour un accord gris, parfois verdâtre. Mais la grandeur s'y est tournée en anecdote. Le peintre ne se soucie point de créer des personnages monumentaux, mais uniquement de composer, avec un goût exquis, d'ailleurs, une scène de genre.

Botticelli, Mantegna, Signorelli

Botticelli, Mantegna, Signorelli : le florentin, le padouan, le cortonais, qui naissent vers le milieu du XV^e^ siècle et préludent à l'art classique, avaient été inégalement traités. Il convenait qu'en Angleterre, où il a remporté des succès

ns précédents, Botticelli fût particulièrement favorisé. Sa
pularité — qu'il a par trop expiée dans le reste de l'Eu-
pe — y subsiste encore intacte, avec le souvenir des
éraphaélites. Passons devant la *Calomnie d'Apelle*,
bleau très surfait et successivement prétentieux. Ne nous
rêtons devant la *Naissance de Vénus* que le temps de
uir, dans une excellente lumière, des subtilités de colo-
: le gris du manteau du zéphyre, le rose du manteau
la nymphe, les fleurettes bleues qui parsèment sa robe.
ais n'omettons point, à côté de ces deux œuvres deve-
es ennuyeuses à force d'avoir été et reproduites et
mmentées, deux singularités propres à révéler à ceux
i ne veulent voir en Botticelli qu'un peintre pour vieil-
dames esthètes et sentimentales, l'étendue de sa curio-
é et de ses recherches linéaires. D'abord la *Derelitta*,
la collection Pallavicini : une femme drapée à l'antique,
un siège de pierre devant l'embrasure d'une porte, et
i pleure, la tête plongée dans ses mains. Sujet « dessus
pendule », si l'on veut, mais d'un temps où il n'y avait
int de pendules. Et quelle harmonie des roses et des
s! L'impression était si singulière que des doutes se sont
vés tant sur l'attribution que sur l'authenticité de l'œu-
e. Ensuite un ouvrage anecdotique : la fête du mariage
deux héros du Décaméron (collection Lady Watney). On
aisissait tout ce qu'a d'aigu, d'expressif, la déformation
aquelle se livre souvent Botticelli : les serviteurs qui
rtent les plats s'avancent d'une marche dansante, et
rs jambes, tantôt parallèles, tantôt croisées, dessinent
mme un rythme musical.

Signorelli n'avait qu'un morceau vraiment digne de ses
sques d'Orvieto : l'homme perché sur une échelle qui a
: partie, sans doute, d'une *Descente de Croix*. La *Fla-
llation*, provenant de la Brera, beaucoup plus ancienne,
ressentait encore du maniérisme, mais quelle force,

cependant, dans les anatomies des bourreaux, et quelle jactance dans le jeune sous-officier qui tirait l'épée ! Un morceau de prédelle de la collection Crawford, bien que datant aussi des débuts du peintre, était d'un art autrement avancé dans le rendu des distances et des masses : le génie sculptural de Signorelli s'y manifestait à plein.

De Mantegna il convenait sans doute de montrer le fameux *Christ mort*, puisque cet audacieux raccourci a eu la valeur d'une proclamation. Mais cette proclamation a perdu pour nous beaucoup de son intérêt, et les visiteurs de Burlington préféraient s'arrêter devant la grisaille de Dublin : *Judith*, où l'ampleur des formes antiques était comprise par un héritier digne de ces ancêtres, ou devant la prédelle de saint Zénon, dont les trois morceaux étaient venus du Louvre et du musée de Tours. Ce rapprochement faisait ressortir la hardiesse de coloris de l'un de ces panneaux, la Résurrection, avec ces orangés criards et ce limbe d'anges rouges-vifs qui entourent le Sauveur. Je ne connais d'autre exemple de cette audace décorative que la Vierge de Jean Fouquet, qui est à Anvers.

Un certain temps on a donné à Mantegna plusieurs petites scènes antiques : *Brutus*, la *Femme d'Asdrubal*, *Lucrèce*, que l'on attribue aujourd'hui au Ferrarais Ercole de Roberti. Il est vrai : cette ancienne supposition était insoutenable : rien n'est moins mantegnesque que ces ouvrages. On observera d'ailleurs que chez certains peintres du Nord de l'Italie, comme chez ceux des pays où les modèles antiques étaient inconnus, la mode des sujets de l'histoire romaine, la connaissance même de certains modèles, se joignaient à une incompréhension totale de l'esprit et des formes de ces modèles. Roberti, si c'est bien de lui qu'il s'agit, n'a vu là que des scènes de genre assez vulgaires, très familières, curieuses par leur naturalisme, et dont le coloris atteste probablement la fréquentation des tableaux flamands.

De même les relations avec l'art ultramontain sont indispensables pour expliquer aussi bien la véhémence et le dessin noueux d'un Cosimo Tura — dont on pouvait admirer le grand moine de la galerie de Modène, en robe de bure à plis dignes de Schonganer ou de Durer — que la maigreur des formes d'un Antonello de Messine lorsqu'il renonce à ses portraits pour peindre la *Crucifixion* (Musée d'Anvers).

L'époque classique

S'il se fût trouvé par miracle à Londres quelque survivant de la génération de Stendhal, il se fût quelque peu scandalisé du sans-gêne avec lequel avait été traitée l'époque qu'il considérait comme l'âge d'or de l'art italien. Car on n'avait su recueillir aucun tableau de Léonard, qui n'était représenté que par son école, laquelle ne brillait guère, à l'exception de Boltraffio, tempérament assez fort pour avoir gardé, dans ses portraits, l'accent d'individualité que l'imitation d'un dangereux maître avait étouffé chez ses condisciples. André del Sarto ne valait pas mieux, et les amoureux de Corrège étaient forcés de s'avouer que leur favori supportait mal les voisinages dangereux, soit — ce qui est certain — que les tableaux montrés ne fussent pas de ses meilleurs, soit que la mollesse de son dessin, l'artifice de son clair-obscur produisissent une impression de fadeur à côté de maîtres plus mâles. Le seul convenablement traité était Raphaël. Certes la Vierge Esterhazy, du Musée de Budapest, n'est pas une de ses meilleures œuvres, et sans le charme particulier qu'elle doit à son inachèvement, on n'hésiterait pas à la ranger parmi celles qui ont contribué à former le Raphaël convenu, dont l'art de Saint-Sulpice a recueilli si pieusement l'héritage. Mais plusieurs beaux portraits étaient dignes de sa gloire. La célèbre

Donna velata du Palais Pitti le cédait encore au portrait de femme de la Galerie d'Urbin, l'une de ces œuvres qui pouvaient bien faire pâmer d'admiration Ingres, car il y retrouvait toute son acuité, mais avec une force de naturel qu'il ne connut guère. Le long cou, les longues mains, le long visage modelé avec un tel dédain de l'effet, font de cette œuvre l'une de celles qui, non contentes de contraindre à admirer, s'emparent de l'imagination et s'y établissent pour longtemps.

Les Vénitiens

Je n'ai pas voulu pénétrer encore dans le domaine de la peinture vénitienne, qui est d'un seul tenant. Au cours des âges, et alors même que son art jouait dans la péninsule un rôle de second plan, Venise est restée elle-même. Je la trouve déjà dans le *Saint Chrysogone* de Giambono — plus séduisant que les Crivelli et les Vivarini, dont la richesse est souvent de fabrique. L'œuvre de Giambono est remplie du plaisir de dessiner, de faire flotter en une arabesque décorative le harnais d'un cheval, la flamme d'une lance. Le vent soulève la housse du cheval ; le bouclier a la forme complexe d'un coquillage. C'est cette sorte de style qui s'épanouira avec tant de fantaisie dans les armoiries des gravures allemandes au XVI[e] siècle (car Venise aussi a été constamment en relations avec les pays du Nord). Giambono apparaissait là comme le précurseur authentique des anecdotiers que sont Carpaccio (dont on avait fait venir les célèbres *Courtisanes* du Musée Correr) et Gentile Bellini. Cependant celui-ci sait s'élever plus haut : le vicomte Harcourt avait prêté à l'exposition un doge fin, à physionomie madrée, à lèvre mince, qui aurait été digne de prendre place à côté de son frère spirituel, le Sultan de la Galerie Nationale.

Un grand effort s'était porté sur l'époque giorgionesque, ur ce merveilleux passage du XV^e^ au XVI^e^ siècle, où l'ini- iateur, Giorgio de Castelfranco, entraînait dans son sil- ıge tout ce qui tenait pinceau dans sa ville, ébranlait ıême le vieux Giovanni Bellini, dont l'exemple de son uissant beau-frère, Mantegna, avait déjà singulièrement ecoué les habitudes. Dix tableaux permettaient de suivre ı carrière de ce beau peintre, peu inventeur par lui- ıême, mais toujours prêt à saisir les nouveautés à mesure u'elles se présentaient. Quelle distance entre les fameu- :s allégories de l'Académie de Venise, peintes comme es miniatures, et la *Transfiguration*, un tableau profond, ourri et sévère, où les personnages majestueux comme es statues, et dont quelques-uns offrent des raccourcis gnes de Mantegna, se tiennent dans un paysage gran- ose et grave, l'un de ces paysages qui ne sont ni un fond, un amusement de peintre, mais qui participent à la ène qui s'y joue!

Ne parlons point de Giorgione (si ce n'est pour la *Tem- te* de la collection Giovanelli que personne ne lui a :core, que je sache, contestée). C'est un sujet fort dange- ux, car l'un des jeux favoris de la critique est de tout tirer à Giorgione pour l'attribuer au jeune Titien, ou à ılma, ou à nombre d'autres. Mais il existait à Burlington e série d'œuvres giorgionesques, distinguées par la ron- ur des formes, l'alliance des personnages calmes avec un ysage rêveur, un accent de poésie tendre et volup- euse : *Moïse sauvé des eaux*, une sorte de *Concert cham- re* habillé de la collection Landsdowne, l'*Adoration des ages* de la collection Allendale, sans négliger le nostal- ıue adolescent du Musée de Budapest, un visage émacié plombé, dévoré par ses yeux, à la main fine posée vant un vêtement noir.

Et voici la sensation qu'étaient dix-huit tableaux de

Titien. Il y faut nécessairement choisir. Je n'en retiendrai que deux. D'abord le vaste tableau de famille prêté par la Galerie Nationale. Les visages, d'une individualité marquée et presque cruelle, y entrent dans une composition colorée dont la somptuosité, obtenue par les moyens les plus simples, les plus droits, n'a jamais été surpassée. Les manteaux des trois personnages principaux y font une gamme du mauve au violet foncé. A droite, les bas vermillon d'un enfant assis sur les marches échauffent les noirs qui les touchent. Ensuite la *Vierge en gloire* du Musée d'Ancône, exemple de la plus grande économie des couleurs. Palma le Jeune disait tenir de Titien que le peintre n'a besoin que de trois couleurs : le rouge, le bleu et le noir. Ici la toile entière baignait dans une atmosphère rousse. Au premier plan deux taches d'un blanc pur : la mitre et la manche de l'évêque saint Blaise, dont le visage se fondait dans la rousseur générale.

Pour Véronèse et Tintoret, la générosité avait été moindre. Si une hirondelle suffit à faire le printemps, le petit tableau de *Mars et Vénus* suffisait à découvrir tout le génie de Véronèse aux yeux des connaisseurs : jamais il n'a été plus lumineux, plus voluptueux. Le XVIII^e^ siècle français entier y était contenu, mais avec quelle puissance ! Seulement cette merveille risquait d'échapper aux regards peu exercés. Et Véronèse n'était plus là que sous l'apparence de deux portraits, dont l'un cependant, celui du comte Joseph Porto et de son fils, offrait un curieux visage d'enfant, un visage de têtard aplati.

Les dimensions quelque peu prohibitives des toiles de Tintoret n'avaient pas empêché que l'on apportât deux pages illustres : l'*Adam et Ève* de l'Académie, la *Déposition* de la Brera, mais on aurait pu trouver plusieurs des portraits singuliers et tragiques. Deux petits morceaux précieux étaient une toile mythologique : *Jupiter nourri par la*

nymphes, où un dos de femme était si imposant de dessin qu'on le transposait par la pensée dans un tableau immense, et une esquisse du *Corps de saint Marc enlevé d'Alexandrie*. La lumière, d'un jaune fulgurant, était beaucoup plus largement répandue que dans le tableau où la nuit a gagné presque toute la scène.

Tout naturellement on franchissait deux siècles pour trouver l'héritage de Véronèse dans un étourdissant Tiepolo : *Moïse sauvé des eaux*, auquel la réunion de ses deux fragments, l'un à Edimbourg, l'autre à Paris, avait permis de rendre son équilibre.

En marge de la triomphante Venise, on n'avait pas laissé de faire sa place à la peinture brescianne et bergamasque, influencée, certes, par sa puissante voisine, mais assez sage pour avoir cherché à satisfaire les délicats plutôt qu'à éblouir la foule. Titien même n'efface ni un portrait de Cariani, ni un portrait de Romanino, ni une des deux grandes toiles de Moroni : Bernardo et Pace Spini. Des effets de gris d'argent et de noir y enchantent ceux qui savent regarder un tableau. Près de ces personnages un peu sévères, mais dont la distinction est infinie, presque tout paraissait tapage.

Baroque et paysage

L'Angleterre, c'est connu, est lente à suivre les modes. Celle du baroque a relevé d'un discrédit souvent injuste les peintres italiens du XVII[e] siècle. Cependant ils n'apparaissaient à Londres qu'en ordre très dispersé. Leurs professeurs, les Carrache, manquaient cruellement, si l'on tient compte de leur importance historique. Seul Annibal avait, dans la *Fuite en Égypte*, un paysage aussi beau que les plus beaux Poussin, et je doute que l'on rencontre un seul Guide aussi exempt de coquetterie, d'une plénitude aussi

élégante que l'*Hippomène et Atalante* du Musée de Naples. Le *Narcisse*, de Caravage, décevait, non par l'effet, qui en est grand, mais parce qu'après avoir vu les Titiens, on se disait que cette sauce noire était un moyen d'action par trop sommaire.

Alors qu'il n'est presque pas un musée d'Europe qui ne renferme de charmants Guardi, de charmants Canaletto, on avait encore réussi à nous étonner avec deux grands paysages du second de ces maîtres. Le roi lui-même, et le duc de Richmond les avaient prêtés : Corot en a égalé la douce lumière, il ne l'a pas dépassée.

Dessins et objets d'art

Deux salles entières, consacrées aux dessins, avaient été fort intelligemment garnies, non point seulement pour éclairer la peinture, mais encore pour combler les vides de celle-ci. Vinci y pouvait prendre sa revanche avec le carton de la *Sainte-Anne*. Michel-Ange y paraissait dans toute sa force, et l'on n'avait point négligé d'y montrer quelques-unes des feuilles du Codex Vallardi, de Pisanello.

Pour des raisons trop évidentes, il avait fallu se retrancher beaucoup sur la sculpture. Les pièces qu'on avait rassemblées étaient le fait surtout du grand public : un Esclave de Michel-Ange, comme aussi les deux David de Verrocchio et de Donatello. Quelques bronzes et quelques majoliques servaient de rappel pour ceux qui eussent ignoré leur existence.

Valeur de l'exposition

Telle a été cette exposition. Comme on en annonce dans un avenir prochain, une autre qui sera consacrée à l'art français, demandons-nous si l'effort, qu'on nous demandera certainement, doit être fait et sera récompensé

Moralement l'effet produit a été immense, et Mussolini ne s'est point trompé en faisant porter sur ce point sa politique de prestige. Matériellement les résultats n'ont pas été moindres. Cela ne veut pas dire que le total des entrées a dépassé la somme des frais : question enfantine. Mais combien d'étrangers ont été attirés à Londres? A Burlington on entendait toutes les langues européennes, et quantité de Français ont découvert à cette occasion que rien n'est si aisé que ce dépaysement. Ceci au profit de l'Angleterre. En sens inverse, rien n'est plus absurde que de croire qu'en portant au loin les tableaux d'un pays, on détourne les étrangers d'aller les voir aux lieux de leur origine. Parmi les motifs qui, cette année, décideront les Anglais à prendre un billet circulaire pour Milan-Florence-Rome et Naples, l'exposition d'art italien aura sa part. Pour moi elle m'a donné une nostalgie invincible de revoir ce que je vis autrefois.

Enfin le profit que tirent l'histoire de l'art et l'érudition d'un pareil déplacement ne se peut mesurer. Si l'on voulait faire progresser l'une et l'autre, il faudrait passer son temps à promener les tableaux d'un musée à l'autre. C'est d'abord l'unique moyen de reconstituer des œuvres dont les morceaux sont épars un peu partout. C'est ensuite, par le rapprochement de leurs ouvrages, le moyen de préciser la physionomie de certains peintres. Même aux yeux du spécialiste, qui, d'un bout à l'autre de l'Europe, transporte un carton plein de photographies, un Piero della Francesca, un Giovanni Bellini paraissent, après cette épreuve, sous une lumière nouvelle.

PIERRE DU COLOMBIER.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Spectacles d'Asie

I. — *Le drame japonais au Théâtre Pigalle*

Paris est le meilleur endroit du monde pour faire d « théâtre comparé » ou, généralement, pour connaître le arts qui fleurissent en tous les coins de notre planète. Tô ou tard ils viennent à nous. Ce qui nous dispense d voyage et nous rend même assez paresseux. Il y a quelqué semaines, une exposition abondante et diverse, à la galeri du théâtre Pigalle, nous offrait le moyen d'étudier con modément l'art d'Afrique et d'Océanie. Maintenant même théâtre nous fait admirer des acteurs japonais et authentiques à souhait (1). Car nous sommes ici tr loin de *Madame Butterfly*...

Heureuse aubaine pour les techniciens et les amateu sérieux. M. Paul Claudel, qui la connaît à merveille, grande raison de nous vanter la civilisation japonaise. No savons déjà que son théâtre est l'une des grandes form de l'art dramatique universel, que, sans leur resser bler, il se place à côté de la tragédie grecque, du mist médiéval, du drame espagnol, du théâtre élizabéthain shakespearien, et qu'il a, comme eux, ce mérite prim

(1) Après eux, nous y pourrons voir le théâtre Kamerny Moscou. Il a déjà joué, voilà quelques années, sur la scène Champs-Elysées. C'est un art d'une extrême originalité, parfois cutable, mais plein d'enseignements.

l, d'être « du théâtre ». Nous savons donc que c'est art subtil et fort complexe, où le texte littéraire, quel- importance légitime qu'on lui accorde, moins que le par ailleurs menace d'étouffer les autres éléments spectacle ; où le jeu du comédien, sa physionomie, ses es très étudiés, son grimace, les détails même de son ume prennent une valeur spéciale et comportent un bolisme fort précis, qu'à ce degré du moins, ignore re Europe ; où, de la musique instrumentale et chorale, n'est jamais absente, à la danse, qui est presque aussi uente, et aux combats d'escrime, que l'on met partout l est décemment possible, tous les moyens d'expres- concourent, en un savant équilibre, à produire l'effet ré ; on ne s'étonne donc pas que Gaston Baty professe estime particulière par un art dramatique qui confirme en ses théories. Mais cet art intéresse quiconque aime héâtre comme il veut être aimé. Seulement on doit ier que la plupart des Européens qui connaissent un le théâtre japonais ne le connaissent guère que par ivres (1).

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir.

ussi M. Tokujiro Tsutsui et sa compagnie ont-ils fait re pie en traversant les flots pour nous apporter cette nte documentation.

Art ancien et art nouveau

ais l'art japonais est multiforme. Quel genre de théâ- ious offrent-ils? Non pas celui qui, en ces derniers

(1) L'ouvrage le plus accessible en la matière est celui de M. Arthur on, excellent spécialiste de l'Extrême-Orient, qui a, sur place, ieusement étudié les diverses manifestations de cet art dra- ue (*Le théâtre japonais*, 1 vol. in-4°, abondamment illustré, Paris, ns, 1925). Je m'en suis beaucoup servi, comme on le verra. — ues pages intéressantes dans le grand ouvrage du marquis de zelière, *Le Japon, Histoire et civilisation* (6 vol., Paris, Plon, t suiv.), particulièrement t. II, pp 264-279, et t. III, pp. 532- 'auteur s'en occupe d'ailleurs plutôt en historien de la litté- qu'un homme de théâtre.

temps, a subi l'influence du nôtre et qui toutefois a gard
sagement un esprit tout japonais (il est fort éloigné, j
crois, d'avoir envahi la scène nipponne) (1). Mais bien l'ar
ancien et traditionnel du pays, qui vit toujours glorieuse
ment, qui continue de s'épanouir et qui enchante les ama
teurs contemporains (il y a beaucoup de vrais amateur

(1) L'une des meilleures pièces de ce théâtre nouveau a été représen
tée (en français) à la Comédie des Champs-Élysées, sous la directio
de M. Gémier, pendant le congrès de la Société universelle du Thé
tre (1927). C'est *le Sculpteur de masques* de M. Okamoto Kidô (an
lysé dans l'ouvrage de M. Maybon, pp. 104 et suiv., joué à Paris sou
ce titre *Le Masque*). Pièce historique ou du moins à cadre histor
que, elle est toute parfumée de Japon et de Japon ancien; elle ent
d'ailleurs dans les catégories traditionnelles : c'est une œuvre d
genre « social », c'est-à-dire un drame bourgeois, décrivant d
mœurs et des événements quotidiens (il n'importe qu'elle soit pl
cée dans une époque révolue et même qu'un grand seigneur
intervienne); le genre social est, en quelque sorte, le genre réaliste
à ces drames s'oppose le genre proprement historique ou cheva
resque, évocateur des grands exploits à moitié imaginaires, dont l
principaux personnages (daïmios et samuraïs) et les sujets comme
morale sont plus aristocratiques (c'est à cet égard un dérivé du *nô*, do
nous allons parler). Malgré ses qualités, malgré son esprit japona
les « classiques » ont, paraît-il, été sévères pour *le Sculpteur
masques*. Selon M. Maybon, un reproche, assez curieux, qu'ils adre
saient au héros principal, c'est de montrer un « caractère universel
— c'est-à-dire, je suppose, trop teinté d'européanisme; car tout
véritable est, par quelque côté, universel, humain, et, s'il en all
autrement, l'art japonais ne nous intéresserait pas comme il fa
Mais il est sûr que la technique de M. Okamoto Kidô est influenc
par notre art dramatique. Ces pièces nouvelles, en particulier, s
plus concentrées, plus rapides et, si l'on veut, plus directes.
pièces historiques surtout, quand elles appartiennent à l'ancien
formule, sont en général fort longues, avec mille détours; ce s
de vrais poèmes épiques; aussi les représente-t-on volontiers
fragments, comme on ne joue pas d'affilée la *Tétralogie* de Wagn
(Certaines de ces œuvres nous rappellent des drames de Shakespea
comme *Henry VIII* ou *Richard III*, qui sont des chroniques drama
sées). Autrefois (sinon maintenant encore) les représentations
Japon n'en finissaient pas. Il en va aussi dans tout l'Extrême-Orien
L'Asie n'est pas pressée, la concentration et la rapidité semblent c
ses plutôt occidentales (mais n'oublions pas les interminables n
tères du Moyen-Age).

au Japon, qui connaissent à merveille les secrets du métier, qui s'enthousiasment, et qui sont exigeants) ; il les enchante de la même façon et par les mêmes raisons qu'il charmait eurs ancêtres. En entrant dans une salle de théâtre japonais, écrit quelque part M. Maybon, le spectateur étranger peut être assuré d'y trouver l'atmosphère qui existait aux siècles passés.

Le nô

Ce vieux théâtre comporte plus d'une variété. M. Tokujiro Tsutsui a laissé de côté la plus ancienne forme de l'art dramatique au Japon, qui est aussi la plus fameuse chez nous, le *nô*, ce drame lyrique particulièrement raffiné, où le symbole occupe une place de choix et même domine au point de faire de toute l'œuvre une sorte d'« algèbre morale », non pas interprétation seulement, mais transposition complète de la vie humaine et du monde extérieur, machine de précision où chaque détail, geste ou couleur, minutieusement réglé, a son sens exact et ne souffre la moindre altération, art d'allusion, aussi éloigné que possible du réalisme. Un décor trop compliqué, ou même simplement un décor véritable, y ferait tache, et quelques références suffisent à orienter l'imagination ; les accessoires sont réduits au minimum exigé pour la clarté ; le geste de fermer l'éventail est assez lisible pour qu'on se passe volontiers de l'éventail lui-même (1) ;

(1) Aventure curieuse, dans ses plus récentes créations, Serge de Diaghilew, cherchant à éviter la moindre insistance, à son gré sans doute un peu vulgaire, et poussé par le désir d'un art plus réservé, en arrivait aussi à suggérer seulement par le geste, sans le truchement d'un accessoire (ou ces accessoires, il les simplifiait, il les stylisait). Un exemple marque assez bien cette évolution : dans *Les Fâcheux* d'Auric, les joueurs de volants portaient d'abord raquettes et volants, les joueurs de cartes avaient des cartes ; quand Diaghilew a pris ce ballet en ses dernières années, il a supprimé des attributs à son gré un peu trop clairs ; la sobre mimique des joueurs lui suffisait. (Là-dessus, André Levinson a fait d'opportunes réflexions.) Dans ce cas particulier le dessein était lisible. Quelquefois il n'en

les vêtements sont dessinés fort soigneusement, mais moins pour plaire aux yeux que pour parler à l'esprit, chacune de leurs nuances, chacun de leur pli, peut-on dire, ayant sa signification propre ; un simple attribut, comme dans notre ancienne iconographie religieuse, désigne assez le personnage : bâton du pèlerin, bambou du mendiant, arme symbolique du chevalier, qui le dispense d'arborer l'armure complète. Rien de plus japonais que cette subtile discrétion.

Si différent qu'il soit de notre théâtre, le nô rappelle nos opéras-ballets du XVIII[e] siècle (1) et surtout les premiers nés, en cela qu'à la mélodie, au récitatif, aux chœurs, à la symphonie des instruments il joint la danse et lui assigne même un rôle de premier plan ; on a pu écrire que le nô « a la danse pour objet » ; c'est elle, en effet, qui est chargée de traduire l'essentiel du drame, et le reste peut souvent n'être considéré que comme la préparation de l'intrigue qu'elle va symboliser. Cette chorégraphie d'ailleurs ne se sépare point, comme il est traditionnel au Japon, de la gymnastique et de l'escrime (celle-ci fort à sa place en des pièces « chevaleresques »). Quant à l'orchestre, je n'ai pas besoin de dire qu'il ne ressemble en rien à celui de l'Opéra, beaucoup plus réduit et moins bruyant, cela va de soi (nous sommes au Japon, endroit des pas feutrés), n'admettant que quelques variétés d'instruments, le sec tambourin, l'aigre petite flûte et ce curieux *shamisen*, si *echtjapanisch*..., mi-harpe ou guitare, mi-cembalo. Vocale et instrumentale, — bien que les disques surtout nous l'aient rendue plus familière, — elle ne laissait pas au théâtre Pigalle (car elle n'intervient pas seulement dans le nô)

allait pas de même (surtout en des ballets nouveaux) et il en résultait quelque ambiguïté. Le spectateur français n'est pas, comme le japonais, habitué de longue date à lire les détails du jeu, du décor, du vêtement, d'ailleurs chez lui stéréotypés en formules précises et, peu s'en faut, immuables.

(1) La tragédie grecque peut elle-même être comparée — elle l'a été — à un opéra-ballet ; elle n'est d'ailleurs pas moins différente de notre opéra que du *nô*.

de frapper vivement les spectateurs, moins par une tessiture constamment élevée ou un style « déchirant » que par son vocabulaire spécial ; mais ce n'est pas le lieu de disserter sur la musique japonaise...

Ajoutons que, pour reposer sans doute les Japonais eux-mêmes de ces joies artistiques un peu tendues et de cette « atmosphère irréelle », de brefs et savoureux intermèdes comiques, les *kyôgen* (ou paroles folles), vives saynètes inspirées de la vie quotidienne, ont de bonne heure pris place dans les représentations du nô. D'ailleurs les farces, — parlées, chantées, dansées, — ne manquent pas plus au Japon que dans notre vieux théâtre ; ainsi côtoyaient-elles le mistère ou, sous forme de drame satyrique, la tragédie grecque — mais elles avaient en même temps leur vie propre : le Japon n'échappe pas, ici encore, aux conditions ordinaires du théâtre. Car le théâtre est une réalité globale... Grands dieux, que je parle mal, et je vais tomber dans la philosophie ! Je veux dire que, quelque visage singulier qu'il prenne selon les temps et les lieux, il est toujours le théâtre, avec certains principes universels et certaines exigences, et cela parce que l'homme est toujours l'homme. Je m'excuse de cette vérité première : j'avais seulement l'intention de noter que M. Tokujiro Tsutsui ne nous a point donné de farces...

Marionnettes

Pas plus qu'il n'a fait mouvoir les marionnettes. Mais il faut au moins rappeler que le théâtre des marionnettes est fort ancien au Japon et fort vénérable, — genre très divers, qui prend tous les tons et aborde tous les sujets, genre très aimé, qui révèle à merveille l'âme japonaise et qui n'a cessé de plaire. Aussi a-t-il exercé sur toutes les autres formes dramatiques une influence incessante et ne peut-on se dispenser de l'étudier, si l'on veut bien saisir le théâtre japonais. Il n'est précédé dans le temps

que par la danse, mi-danse pure, mi-pantomime, et, au début surtout, essentiellement expressive, qui est l'origine véritable de tout ce théâtre, comme elle l'est de quelques autres, non seulement en Asie (ainsi, je crois, au Cambodge et en Malaisie), mais sans doute en Grèce et en bien d'autres lieux.

Le théâtre « kabuki » et ses variétés

Ce que nous apportent — je suis confus d'un si long détour — ce que nous apportent les acteurs de la salle Pigalle, c'est le théâtre *kabuki*, né au commencement du XVII[e] siècle, issu, selon la tradition, de l'effort d'une danseuse géniale, qui installa une petite troupe en plein air, sur les rives gazonnées de la rivière Kamo, près de Tokio. Ce n'était pas, à la vérité, un théâtre fort décent et le mot de *kabuki* lui-même, paraît-il, suffit à le déceler. Les plus grandes formes du théâtre ont souvent une origine modeste, sinon grossière... Quoi qu'il en soit, le genre *kabuki*, aussitôt goûté du public, ne tarda pas à s'amplifier ni à s'ordonner. Si je ne me trompe, il atteignit au XVIII[e] siècle son point de perfection, et c'est dans le répertoire du XVIII[e] siècle que M. Tsutsui a choisi les exemples qu'il nous propose. J'y ai fait allusion plus haut dans une note, c'est un théâtre qu'on peut appeler « réaliste » et qui, moins aristocratique, plus populaire (ce qui ne veut pas dire moins artistique), était mieux fait pour plaire aux bourgeois de la riche et voluptueuse Edo, son véritable centre, que le drame lyrique éclos dans une époque féodale et chevaleresque (et créé sans doute par des moines bouddhistes). J'ai dit aussi qu'il se divisait en plusieurs espèces, et d'abord en deux grands genres : la pièce historique et la pièce « sociale », à quoi il faut ajouter le ballet, le *shogosato*, beaucoup plus proche du nô et que M. Maybon appelle un nô vulgarisé. Il ne faut d'ailleurs jamais oublier que ce qu'on peut dire du nô et qui est proprement japonais — par exemple le rôle du sym-

olisme — vaut, à des degrés divers, pour l'ensemble du éâtre japonais, — comme partout se retrouve la pré-nce de la musique et de la danse qui contribuent à faire cet art dramatique un art complet et multiple, la « syn-èse de tous les arts » que rêve Gaston Baty.

M. Tsutsui nous a montré le genre *kabuki* dans son mable variété.

Quelques exemples

Ainsi (je ne parle que du premier programme) *l'Amour temps des cerisiers en fleurs* (le joli titre et qui, pour ous, évoque tout le Japon) est un « drame lyrique et nsant » mais qui n'a rien du nô, car il est « social », — est-à-dire qu'il se passe dans le quartier « galant », le *oshiwara*, du vieux Tokio. La « toile d'horizon » de galle peint à merveille le ciel japonais et les arbres sont ses à souhait et les lanternes ne manquent pas, bien tendu, ni les mignons parasols, ni, tout à l'heure, la lune son reflet dans l'eau : point de Japon véritable sans la ésie lunaire. On goûte, dès le rideau levé, la démarche uple et dansante et le cortège rythmé des jeunes femmes x riches vêtements, dont les couleurs délicates forment s accords savants, comme on goûtera le simulacre de el entre samuraïs, qui ne manque pas même dans cette ène « sociale » ; et le symbole final se pare d'un lyrisme scret.

Après quoi *la Poupée*, « scène de mimo-drame », nous t admirer la chorégraphie japonaise. On y voit le scul-eur Jingorô, après avoir bu un peu de saké, animer la atue féminine qu'il vient de terminer en lui versant ns la bouche quelques gouttes de ce même saké — c'est-dire de cet alcool de riz, qui est une liqueur nationale apprécie moins sans doute l'exotisme en gastronomie ie dans les arts ou peut-être ne sais-je pas la déguster, ais j'avoue que cette eau-de-vie, si éloignée d'une grande ie-champagne, ne me donne aucun plaisir). Toutefois s mouvements de cette poupée, quand elle danse, res-

tent assez mécaniques et sont presque ceux d'un auto
mate. Pour en faire une créature vivante, il faut lui don
ner une âme. « L'âme d'une femme est un miroir... » L
miroir placé sur son cœur amène la transformation, qu
marque une danse plus humaine, — et le deuxièm
tableau nous montre la nouvelle créature, au milieu de
jeunes filles du village, — modeste corps de ballet qu
exécute une danse d'ensemble d'un goût charmant. J
n'ai pas besoin de dire que cette chorégraphie ne parl
point du tout le langage de notre danse classique e
qu'ayant d'ailleurs ses caractères propres la danse japo
naise se réfère aux principes essentiels de l'art asiatique
à son « intériorité », à son allure « concentrique », à c
sens du *dedans* opposé à la notion du *dehors*, qui caracté
rise le nôtre. J'insiste d'autant moins que j'en ai parl
déjà... et que sans doute j'en reparlerai. Quant au sujet
on voit que c'est une légende de Pygmalion japonaise, —
ou simplement un ballet dans le genre de *Petrouchk*
ou de *Coppélia* et qu'il fait encore penser à *la Poupe*
d'Audran et à je ne sais combien d'inventions théâtrales
Si différent de nous à certains égards — peut-être diffé
rent par l'extérieur plus encore que par son âme profonde
— le Japon se révèle aussi notre voisin. Mais on sait bie
que tous les folk-lore se ressemblent — et que l'imaginatio
de l'homme, qui n'est pas inépuisable, a partout des déma
ches, en leur fond, analogues. Retenons d'ailleurs l'idée
précieuse et subtile, qui justifie ce ballet symbolique. L
théâtre japonais veut toujours exprimer, avec discrétion
quelque chose... (1) Notre art dramatique s'affranchit plu

(1) Les Japonais donnent à leur théâtre une grande importanc
éducative et sociale. Dans l'ouvrage collectif *Japan by the Japanes*
publié par Alfred Stead (Londres, Heinemann, 1904), le baron Suyo
matsu, qui parle du théâtre, écrit que les pièces occidentales qu'
a pu voir et même les drames shakespeariens ne lui ont jamais fa
l'impression que lui ont laissée les pièces japonaises. Nous admirons
dit-il, dans l'art dramatique d'Occident les décors, le talent de
acteurs, la mise en scène, le charme des dialogues, mais, en rentran

aisément de ce léger fardeau. Il y a quelque philosophie cachée dans le *Petrouchka* de Strawinsky ; on en découvrira moins dans la *Coppélia* de l'aimable Delibes.

Le ton se hausse avec *le Passage de la frontière*, « drame guerrier du moyen-âge japonais » — et surtout avec *la Providence cachée*, pièce moitié historique, moitié sociale, où le vieil esprit du Japon féodal et chevaleresque survit encore, avec sa morale spéciale et fort sévère, avec l'obligation de la vendetta et un point d'honneur qui a ses conventions inéluctables, avec enfin l'idée du rachat ou de l'expiation par le suicide, si particulière au Japon et qui emplit son théâtre : le *harakiri*, mimé sur la scène, est une épreuve pour l'acteur et peut assurer son triomphe. Les combats au sabre, je l'ai dit, ne sont pas moins fréquents et enchantent ce peuple, ami d'une belle et subtile gymnastique. On en voit ici d'admirables et qui nous laissent bouche bée. Une acrobatie étonnante, d'une souplesse, d'une précision — et d'une harmonie... Cela évidemment n'a rien de commun avec le ferraillement de nos artistes du Théâtre Français, dans le répertoire romantique. Mais d'exiger qu'ils pratiquent l'escrime avec cette perfection et qu'ils apprennent maints arts étrangers à la déclamation, comme leurs confrères japonais, autant fermer le Conservatoire. Aussi ne demande-t-on à beaucoup que de massacrer avec bruit l'alexandrin classique (1).

:hez nous, nous ne gardons rien qui serve à notre vie morale et à :xciter l'énergie. Telle lui semble être la grande différence entre es deux arts dramatiques... Un homme de théâtre en verra bien l'autres.

(1) Les auteurs des pièces jouées par M Tsutsui ne sont pas nomnés. Peut-être leurs noms ou les noms de quelques-uns sont-ils nconnus. Sans doute il existe d'excellents écrivains de théâtre et ue l'histoire n'a pas oubliés. Mais, la plupart du temps, l'auteur, u Japon, occupe une situation qui ne se peut comparer en aucune nanière à celle des auteurs « très parisiens ». C'était, c'est encore ort souvent un simple fournisseur, un employé aux gages d'un héâtre; la pièce qu'il vient offrir, si elle est acceptée en principe, ubit presque toujours de nombreux remaniements indiqués par

La recherche de l' « expression »

Mime, chanteur, danseur, escrimeur, acrobate, que sais-je encore? l'artiste japonais doit tout savoir du métier dramatique, et il est mis à une rude école. D'ailleurs, enfant de la balle, à l'ordinaire, il est plongé dans l'atmosphère du théâtre dès son enfance, et les familles d'acteurs se succèdent, vouées au même art, conservant leurs traditions propres, se parant du même nom, avec un numéro d'ordre, pendant de nombreuses générations : ainsi le célèbre Danjurô, mort en 1903, était le 9e du nom, ce qui suppose plus de deux siècles de Danjurô... Se grimant avec un soin et un art incomparables, selon des formules centenaires, dans cette loge commune qu'on appelle joliment « la chambre aux miroirs » (1), le comé-

l'acteur principal, véritable metteur en scène (au sens de « maître de l'œuvre » qu'on tend à lui donner aujourd'hui chez nous), lequel juge en homme de théâtre, ayant en vue tel théâtre, telle compagnie, telles circonstances (de même le directeur). Reçue définitivement par l'assemblée des artistes (musiciens, chefs machinistes, etc., aussi bien qu'acteurs), la pièce est payée sur-le-champ à l'écrivain, qui ne saurait prétendre à des droits d'auteur. (D'après A. Maybon, *op. cit.*, pp. 68-69). Il va de soi que les mœurs actuelles modifient un peu cette tradition. — Mais une telle manière d'agir n'est pas spéciale au Japon. En des époques très glorieuses de l'art dramatique, il en allait à peu près de même, — chez nous avant Corneille, en Angleterre avant Shakespeare et même de son temps, ailleurs encore. La glorieuse prééminence de l'écrivain de théâtre et de l'écrivain sans épithète n'est pas chose universelle — ni de droit divin... Il est bon, il est juste d'accorder à « l'artiste de lettres » l'estime ou l'admiration qu'il mérite. Mais on a le sentiment que nous exagérons quelquefois dans un sens tout opposé aux anciennes pratiques — et que la réaction a dépassé le nécessaire.

(1) M. Maybon reproduit (p. 123) une page fort curieuse d'un traité de l'expression scénique; on y peut voir classées différentes sortes de bouches, d'yeux, de nez... selon le caractère à traduire et le sentiment à exprimer. Car tout est mis en formules et strictement réglé dans cet art qui surprend notre liberté, notre mobilité, notre perpétuelle recherche de l'original; mais la France moderne et en

lien se préoccupe avant tout de l'*expression* du visage et
le l'éloquence des gestes. Moyen essentiel de la traduc-
ion scénique et à quoi tient le spectateur. On en use en
irtuoses. Un beau jeu de physionomie, on l'isole, on l'en-
adre, — un peu à la manière dont le cinéma nous pré-
ente, seul et agrandi, un visage « expressif », qu'on
ppelle, je crois, le *gros plan* et qu'on qualifie même d'é-
ude psychologique... (Faut-il dire que je ne goûte qu'à
emi ces effets, à mon avis un peu vulgaires, mais j'avoue
ue, trop habitué au théâtre, je ne comprends rien au
inéma). L'expression dans le silence, le mime effaçant le
exte... Rien de plus légitime d'ailleurs, de mieux expli-
able en un moment particulièrement dramatique et rien
e plus saisissant. S'il y a une « théorie du silence », elle
été inventée par le Japon. Les jeux du visage et du
orps tout entier intéressent si bien les connaisseurs
l'on les annonce par un coup frappé sur une planche —
ki — sorte d'avertisseur adapté à une foule volontiers
straite, qui au cours de spectacles fort longs (parfois on
ıtre là pour une heure et on retourne à ses affaires),
ıuse, fume, mange, s'occupe de mille choses : le théâtre
ponais est un vaste lieu de réunion, avec toutes sortes
annexes, un endroit où l'on vit — et dont nous ne trou-
ons qu'une faible image dans ces loges des vieux théâ-
os italiens, chères à Stendhal, où l'on bavardait galam-
ent, dégustant des glaces et jouant aux cartes — mais
ı peu en retrait, dans l'ombre — et où l'on ne s'avançait
ne devenait attentif que pour la cavatine du virtuose.
ı n'avait pas songé au *ki* pour annoncer comme au
pon la scène pathétique, le beau jeu de physionomie.

néral l'Europe ne sont qu'un coin du monde et du temps, à cet
ard comme aux autres ; la plupart des grandes formes artistiques
été ou sont encore soumises à de telles règles traditionnelles
traves, si l'on veut) et du moins ne changent que plus lentement
avec mille précautions. — J'ajoute que le masque (reste d'un
ien usage et d'abord religieux) n'est guère employé que dans le
et encore a-t-il été réservé peu à peu à l'acteur principal.

le centre de l'intrigue... ou l'apparition de la lune (car on n'y manque pas), puis pour donner congé, quand l'épisode a pris fin. Aujourd'hui ces loges bavardes scandalisent notre piété artistique et, comme nul n'en ignore et quelquefois à ses dépens, dans certaines cérémonies particulièrement vénérables, on ferme les portes de la salle tout un acte durant, pour mieux favoriser le recueillement. Nous sommes des dilettantes sérieux. Mais les meilleurs amis du théâtre ne font peut-être pas tant de façons.

Nous avons vu au théâtre Pigalle de fort belles « expressions ». Aussi n'a-t-on pas manqué de dire, usant d'un terme à la mode et venu d'Allemagne, que c'était là un théâtre « expressionniste ». Le mot est trop peu élégant et trop hétérodoxe pour que je m'en serve et il convient mal au subtil Japon. Disons seulement que ces remarquables acteurs nous ont saisis et constamment intéressés, malgré notre ignorance de leur langue. C'est un succès appréciable et la marque du vrai théâtre (1). Sans en pouvoir juger de manière exacte, nous avions le sentiment d'être devant un art très authentique, très pur et nourri d'une longue et sûre tradition.

Quelques innovations du théâtre japonais

A vrai dire, cet art, dont l'esprit n'a pas changé depuis des siècles, ne laisse pas de s'être un peu « modernisé » dans le détail. Je ne fais pas allusion à la salle même où

(1) Ainsi quand l'extraordinaire (et catholique) Théâtre populaire flamand a donné (en 1927, au congrès que j'ai cité) ses représentations dans une langue qu'ignoraient presque tous les spectateurs (je dirais tous, mais le musicien Hoerée se trouvait dans la salle et il comprend le flamand), on suivait le jeu des acteurs avec une attention et un intérêt profond, sans s'impatienter, sans bouger, sans même éternuer... On était pris et (comme chez les Japonais) il suffisait des quelques lignes du programme qui résumaient l'argument pour nous mettre au point; le spectacle faisait le reste. C'est que là encore nous étions en présence du théâtre le plus authentique

araissait le spectacle de M. Tsutsui. Nous savons fort bien ue le théâtre japonais — le « plateau » et la salle et ses ntours — a tout une autre disposition ; en particulier n ne pouvait monter au théâtre Pigalle ce *hanamichi*, ce chemin de fleurs », sorte de pont ou de piste circulaire ourant à la hauteur des loges, prolongement de la scène ui met l'acteur en contact avec le public et permet 'examiner mieux ses « expressions ». Mais il est clair ue le théâtre, au Japon même, a profité des expériences ropéennes qui pouvaient cadrer avec son génie. Com- ient eût-il négligé les ressources nouvelles fournies par électricité — auxiliaire aujourd'hui indispensable de l'é- ocation dramatique ? Il sait trop la valeur de la lumière , avec des moyens moins puissants, il en avait trop usé. os « trucs », il les a tout naturellement adoptés avec la ême aisance et il a étudié notre machinerie : peut-être la vérité, l'emprunt ici était-il moins nécessaire ; car ces cilités inclinent à un réalisme extérieur qui risque d'a- urdir un art si discret et si féru de symbole ; l'ancien éâtre se contentait, on l'a vu, d'allusions... Il en va de ême pour les décors proprement dits ; le théâtre japo- is a sans doute admiré les nôtres, j'entends ceux que us n'admirons plus — et que nous-mêmes, grossiers ccidentaux, jugeons maintenant plus réalistes qu'il ne ed ; n'a-t-il pas goûté les délices du trompe-l'œil et cédé la tentation d'être « naturel » ? En tout cas, on voyait théâtre Pigalle des toiles peintes qui rappelaient assez en le style Jusseaume... La Nature, « l'atmosphère » et, si n peut dire, l'enveloppement jouent un rôle important ns le théâtre japonais — comme ils le doivent jouer en ut véritable art dramatique et comme ils le jouent pres- e toujours assez mal et assez puérilement chez nous. ais jadis peu de chose suffisait à cette évocation et les us modernes, les plus avisés de nos metteurs en scène cherchent aujourd'hui cette poétique sobriété. Je ne ppose donc pas que le Japon aille jamais trop loin dans e voie que nous abandonnons présentement et peut-

être allons-nous l'avertir, s'il en est besoin, que sa vieille tradition est la bonne. D'ailleurs, j'ignore trop ce qui se passe là-bas pour en dire plus long et il est probable que j'exagère.

Victoire féminine

Autre innovation, plus importante et moins dommageable. La troupe de M. Tsutsui comprend des femmes... et ce sont elles qui jouent les rôles féminins. On sait qu'autrefois — et il n'y a pas encore longtemps — la femme était exclue de la scène japonaise, tout comme dans la Grèce antique. Il y en avait sans doute de bien autres raisons et plus superstitieuses (l'ethnologue et l'historien des religions ne veulent voir que celles-là), mais je crois aussi que dans ces vastes théâtres la délicatesse de la femme et, quand on jouait à figure découverte, comme dans le *kabuki*, sans le masque du nô ou celui des Grecs, les traits de son visage s'adaptaient malaisément à l'optique de la scène (cela est d'autant plus vrai pour la fine et menue Japonaise). Aujourd'hui le féminisme commence de remporter une nouvelle victoire et au Japon la femme monte sur le théâtre (1). Mais l'ancien usage n'est pas mort et de nombreux acteurs continuent de jouer les rôles féminins. Jadis de grands artistes, spécialisés dans les travestis, obtenaient sous leur déguisement de véritables triomphes : le public aimait cette illusion et jouissait d'une telle virtuosité, recherchait peut-être ce qu'elle offrait d'ambigu, comme il admirait particulièrement la morbidesse des adolescents graciles. Je ne pense pas qu'il faille pleurer sur l'abandon de cette vieille pratique. D'ailleurs les actrices de M. Tsutsui nous ont paru excellentes et fort dignes, en vérité, d'imiter leurs sœurs occidentales.

(1) Au début du XVII[e] siècle la danseuse O Kuni, à qui on attribue la naissance du théâtre *kabuki*, avait essayé d'introduire les femmes sur la scène; il est vrai qu'en ce théâtre un peu osé, on habillait de parti-pris les femmes en hommes et l'inverse; le gouvernement supprima les actrices.

L'amour du théâtre

Ainsi de très beaux spectacles et pleins d'enseignements. Celui-ci n'est pas le moindre : l'amateur d'art a vu s'animer à quelques pas des estampes japonaises... Ce théâtre nous fait mieux comprendre les estampes — comme l'estampe japonaise nous aide à mieux goûter ce théâtre. Mais les peintres du Japon n'ont-ils pas consacré à la « Vie des acteurs » (c'est le titre d'une abondante série) toute une part de leur activité? Pour répondre au goût d'un peuple qui avait certainement, qui a toujours la passion du théâtre, n'ont-ils pas, depuis le XVII[e] siècle et surtout au XVIII[e] siècle, montré les comédiens aimés dans toutes les phases de leur existence quotidienne, non seulement à la scène, mais à la ville, et n'ont-ils pas illustré avec prédilection, sans parler des programmes, les livres où l'on parlait d'eux, où on examinait minutieusement, quelquefois sévèrement, leur jeu et les spectacles où ils paraissaient, livres qui forment toute une littérature? Au Japon, comme ailleurs, on avait, on a ses acteurs favoris, que l'on suit, que l'on adopte, que l'on soutient. Il y a des *aficionados* au Japon comme en Espagne... mais en Espagne le torero a mis dans l'ombre le comédien. Le Français passe pour s'intéresser plus que nul autre mortel aux choses et aux gens de théâtre. Je ne dis pas que notre réputation soit véritablement usurpée. Mais nous ne sommes pas les seuls... Peut-être aucun peuple n'est-il exempt de cette fièvre — seulement tout le monde n'est pas aussi bavard que nous — et l'enchantement versé par le théâtre est sans doute phénomène universel. En ce qui concerne les images de la vie théâtrale, les Grecs faisaient comme les Japonais, — mais ils n'imprimaient pas d'estampes. Leurs dessins se moulaient aux flancs des vases. Sans parler des nombreuses compositions céramiques où se devine l'influence du théâtre, on n'ignore pas que toute une série de vases antiques reproduit des scènes empruntées direc-

tement à la tragédie, à la comédie, au mime, etc..., et les historiens de la littérature n'ont pas manqué d'en faire usage (1). Oui, l'homme partout ressemble à l'homme et il n'importe qu'il écrive ses pensées, ses rêves et ses amours sur le papier ou sur l'argile et qu'il se serve, pour les exprimer, de telle ou telle convention décorative. Mais enfin on voit que le Japon n'est pas si loin de Paris que nous ne l'imaginons quelquefois (2).

⁂

Le théâtre japonais, qui ne forme qu'une expression particulière du théâtre asiatique, n'est pas son expression la plus ancienne. Nous savons la part qu'a eue la Chine dans la formation de la culture japonaise — et il est vrai d'ailleurs que le génie de la race, si puissamment affirmé, a aussitôt transformé ces emprunts, en a usé comme d'une matière pour se mieux révéler. Son théâtre et d'abord sa

(1) Les vases grecs nous offrent tout un répertoire de figures dansantes, remarquables de fidélité, grâce à quoi Maurice Emmanuel, qui le premier a eu l'idée de se référer non seulement aux textes littéraires, vagues ou obscurs, mais aux moments figurés, a pu écrire son très remarquable volume sur *l'Orchestique grecque* (Paris, 1895, épuisé), en rapprochant perpétuellement la danse antique de la danse de théâtre moderne; ouvrage qui a renouvelé la question et qui a profité aux spécialistes du ballet autant qu'aux hellénistes. A propos de ces rencontres (qui n'impliquent pas influence) entre peuples éloignés dans l'espace et dans le temps, rencontres qui sont innombrables, je rappellerai que le dessin des vases grecs montre des analogies curieuses avec l'art japonais (l'instrument, le pinceau dur à un seul poil, se retrouve au Japon, et tenu de même); la remarque est de M. Edmond Pottier, le grand maître de la céramographie antique et le plus fin, le plus artiste des céramographes.

(2) Les spectacles japonais ont été donnés sous les auspices de l'Association française d'expansion et d'échange artistique. Comme M. Arnold Meckel s'en est occupé activement et intelligemment, je suppose qu'on s'était renseigné sur le théâtre japonais pendant le triomphal voyage autour du monde accompli par la grande danseuse d'Espagne, Mme Argentina (elle fut acclamée au Japon, séduit, je pense, par l'harmonie et la subtilité de cet art).

orégraphie ont donc une dette initiale envers la Chine. en ont d'autres, et il n'est pas douteux que la danse ılaise par exemple n'ait exercé au Japon une influence ;ez importante (1). Il est vrai qu'il est difficile de déceler jourd'hui ces divers emprunts, merveilleusement fondus ıs un art tout original. Mais, puisque l'occasion se pré- ıte de faire un petit voyage en Malaisie, je pense que st le moment d'en profiter.

II. — *On danse à la Sorbonne*

Ne croyez pas, sur ce titre, que d'espiègles étudiants nt organisé une sauterie dans l'amphithéâtre Richelieu le cabinet du recteur. Mais il est bien vrai que quel- un a dansé dans le « grand amphithéâtre » et sous la sidence de M. le recteur.

Grave décor et sérieux auditoire

Cet amphithéâtre, comme nul n'en ignore, est la plus te salle de la maison et, par conséquent, la seule où

1) Je ne m'aventure pas dans la question de l'origine des Japo- . On sait qu'elle est fort discutée, les uns tenant pour une ori- mongole et une arrivée par le continent, les autres pour une rée par le Sud (en venant des îles) et une appartenance à la race *ise* (en tous cas les nouveaux venus supplantèrent une popula- primitive, celle des Aino). Malaise ou non originellement, l'in- ıce malaise dont je parle s'est d'ailleurs exercée très postérieu- ent à la conquête. (La langue japonaise, non l'écriture, bien ndu, est ordinairement classée, sur le même plan que la langue enne, dans la grande famille des langues ouralo-altaïques, donc à l'écart des langues malaises, appartenant à la famille austro- enne. Cf. les classifications du P. W. Schmidt, *Die Sprachfamilien Sprachenkreise der Erde*, Heidelberg, Carl Winter, 1926, et de J. Finck dans son petit livre, *Die Sprachstämme des Erdkreises*, zig, Teubner, 1915.)

l'on n'enseigne rien. Elle ressemble donc à la Salle de Géo graphie où les géographes sont les personnes qu'on y ren contre le moins souvent. Elle est réservée aux manifesta tions nationales, aux fêtes de la Mutualité, à des gala austères. Or sur l'estrade élevée de toute éternité pour le discours officiels, les récitations de Mme Madeleine Roch et les ébats musicaux de la Garde Républicaine, devan l'immense et immuable composition de Puvis de Chavan nes qu'il n'est point venu à bout de réchauffer, ayant pou toile de fond les stalles de bois nu, vides de leurs prési dents, assesseurs et personnalités diverses, décor dont l sévérité rendrait envieux les plus graves réformateurs d la mise en scène et les plus modernes défenseurs du styl puritain, par un beau soir de printemps, un Javanais dansé.

Ce petit miracle est dû à un homme qui ne croit pa aux miracles, M. le professeur Guignebert, maître d'exé gèse laïque en Sorbonne et musicien dans le privé. E effet, quand il est las de décortiquer le IV^e^ Évangile ou l I^re^ Épître aux Thessaloniciens, il saisit son violon d'Ingre (Dieu me garde de prétendre qu'il est un Ingres quand n'a pas de violon). Voilà qui n'est pas mal. Ce qui e mieux encore, il a voulu partager avec d'autres ces joi esthétiques. Et il a fondé les conférences-auditions d Cercle Universitaire. C'est une de ses meilleurs actions e dédaignât-il une récompense si dévote, elle lui sera com tée pour le ciel.

L'assistance, nombreuse, est bigarrée. Des professeu bonhommes et de jolies étudiantes. Beaucoup de perso nes aussi qui n'ont pas plus de rapports que moi avec Sorbonne et qui, par profession ou par goût, passent leu soirées au théâtre plus volontiers que dans une maiso où l'on s'instruit. Je reconnais quelques confrères. Ceux- ne doivent venir à la Sorbonne que quand on danse quand le professeur est André Levinson.

Un cours qui n'est pas rébarbatif

Car le spectacle est précédé d'une conférence sur « l'esprit et les formes de la danse javanaise ». On écoute le plus attentivement du monde. Une exception pourtant, *une seule*, ce qui est remarquable. Un jeune couple, fort distrait, qui ne comprendra jamais rien à la danse orientale, s'est réfugié au troisième étage, dans une de ces grandes niches sombres que gardent les statues de l'aïeul Robert Sorbon, de Descartes et de quelques autres génies protecteurs. Quant à ces hommes de marbre, ils ont l'air un peu étonnés. Ils ont eu le temps de s'habituer aux ministres. Mais non pas aux danseurs javanais.

On écoute donc. Ce cours est des plus agréables. Ancien professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, Levinson est aussi chevronné que les modernes docteurs de ce lieu, en robe et en bonnet carré. Il est *dignissimus intrare*. (Il est entré en effet et il donne ici un cours remarquable sur Dostoiewsky.) J'ai déjà dit qu'il sait tout, sans compter la danse. Comme il écrit fort bien, sa conférence, riche d'idées, soutenue d'une érudition qui ne étale point, toute pleine de vues ingénieuses, est remarquable par sa forme élégante et son bonheur d'expressions. Celui qui traite si parfaitement de la danse théâtrale classique (c'est-à-dire occidentale et, par droit de naissance et éducation, française) est en même temps qualifié pour nous exposer à merveille la technique et l'esprit de la danse asiatique (1).

Quelques mots sur la chorégraphie d'Extrême-Orient

Ce sont pourtant deux systèmes fort différents. D'ailleurs, tout comme notre danse d'école, ce chef-d'œuvre

1) L'essentiel de sa conférence a paru dans *l'Art Vivant* (1er mai 30); le même numéro contient un bon article de Mme Gabrielle Frand sur l'art javanais.

lentement élaboré par trois siècles d'efforts patients et continus, la danse orientale, fille elle-même d'une longue et scrupuleuse tradition, est en ses meilleurs exemplaires un des sommets lumineux de l'art chorégraphique. L'aspect malais, qui ne nous est pas inconnu, mais que le concert de la Sorbonne nous offrait avec un visage très pur, forme l'un de ces cas privilégiés. D'ailleurs, voisine dans l'espace et dans les formes, la danse cambodgienne est plus célèbre chez nous ; depuis l'extraordinaire révélation de 1906, révélation qui n'a eu ni l'éclat ni la durée des Ballets Russes, mais qui aurait pu exercer une influence du même ordre (et tout autre) sur nos arts, nous avons plusieurs fois à Paris admiré le corps de ballet royal et ses subtiles danseuses (1).

Je ne puis entreprendre ici, ce qui serait fort long, une comparaison du système occidental et du système asiatique. Levinson l'a fait en quelques-uns de ses ouvrages avec toute la science et la clarté désirables (2). Il suffit de

(1) Dans ce livre charmant, *La Musique retrouvée* (1902-1927) (Plon, *le Roseau d'Or*, 1928), souvenirs égrenés sur un ton familier, mais d'une substance singulièrement précieuse, écrit avec beaucoup d'esprit, sans pédantisme aucun, malgré tant de savoir, œuvre enfin d'un parfait « honnête homme », Louis Laloy décrit le spectacle de 1906, que l'actuel secrétaire général de l'Opéra put observer dans d'excellentes conditions. Ce sont des pages d'une couleur exquise. Ces ballets avaient frappé d'autres écrivains et séduit les poètes, mais Laloy avait l'avantage, sans leur céder pour le reste, de parler de la danse et des civilisations asiatiques en connaissance de cause.

(2) Notamment dans son livre le plus récent, *La Danse d'aujourd'hui* (Duchartre et Van Buggenhoudt, 1930), gros volume in-4°, orné de 400 photographies de ballets, d'ensembles divers, de danseurs et danseuses de tous styles, y compris (belle impartialité) les styles que n'aime pas l'auteur, de toutes figures, de tous costumes (fussent-ils des plus réduits...), de tous talents, sans oublier le médiocre (oui, belle impartialité, d'autant plus louable que Levinson aime passionnément la danse et souffre des injures adressées à la déesse ; d'ailleurs, ayant exposé les faits en exact informateur et publié les images, il ne se croit pas obligé de cacher son opinion). C'est un véritable monument et le plus riche document sur la danse en ces dernières années. On y trouve, concernant la question qui nous occupe, un chapitre plein d'analyses remarquables.

lire que, presque opposées terme à terme, dans leur esprit
et les détails de leur technique, notre danse est essentiel-
ement un art du mouvement, né pour courir, voler, s'éva-
ler, maîtrisant l'espace en tous sens, tourné vers « le
lehors », destiné, comme on dit, pour le « parcours » et
: l'élévation », tandis que l'asiatique, ignorant l'un et l'au-
re et comme repliée sur elle-même, est en quelque façon
ne suite d'arrêts, d'immobilités (animées par des gestes
liscrets, suaves et subtils), que relient de brefs déplace-
nents : on dirait, pour parler le langage classique, une
uccession d'*adages*, si notre adage, ce poème élégiaque
ansé sur de lentes musiques, n'employait, sauf rencontres
xceptionnelles, un tout autre vocabulaire. Dans cette
lanse « terre à terre » — mais non moins délicate, plus
récieuse même — qui ne sait bondir loin du sol, le glis-
ement huilé, ouaté des plantes nues remplace les « poin-
es » autorisées par le chausson de danse, qui haussent
aradoxalement la danseuse vers le ciel ; et les mouve-
ients des bras, qui n'ont chez nous qu'un rôle d'accompa-
nement, qu'une tâche effacée, prennent ici, — courbes
xquises, torsions lentes, lignes onduleuses, frémissement
es muscles, dessins des doigts, — une importance et une
gnification du premier ordre. Une signification... Car
est tout un langage à la syntaxe bien réglée, rappelant
« chironomie » des anciens Grecs (1). Cette danse,
omme bien d'autres, a commencé par être imitative et
arrative, puis elle s'est peu à peu stylisée, l'imitation
evenant convention décorative, un souci de beauté abs-
aite primant les autres desseins, sans d'ailleurs les élimi-
er (dans notre système à nous, l'évolution est plus com-
ète encore). Le progrès de la civilisation (je ne dis pas
tout ordre de choses) se fait par un progrès dans l'abs-
action et l'artificiel...

Levinson explique tout cela mieux qu'on ne saurait

1) Ceci rejoint ce que j'ai dit plus haut sur la danse et le théâtre
onais.

dire et il expose l'origine religieuse et sans doute « animiste » de cette chorégraphie aujourd'hui presque entièrement sécularisée ; elle a conservé les masques, ornements d'abord rituels, usités chez de nombreux primitifs, et en des « cercles culturels » bien déterminés (1), mais qui, chez les Grecs, deviennent vite accessoires de théâtre et qui le restent chez nous, à l'époque même de Rameau, dans le ballet traditionnel. (Nos plus modernes artistes en retrouvent de nos jours l'emploi sur la scène). Il nous montre encore les influences successives — bouddhistes, musulmanes, européennes aussi, dès le début de la colonisation — qui ont pu infléchir, diversifier, nuancer le système malais, sans le faire essentiellement dévier, sans jamais anéantir l'esprit d'une race et d'une civilisation merveilleusement vivaces. Et il examine les rapports de cette danse, — d'ailleurs autonome et qui n'empiète pas indiscrètement (comme il nous est arrivé si fréquemment, depuis quelques lustres) sur un domaine voisin, — avec les arts plastiques, sculptures monumentales surtout, dont on connaît le raffinement singulier (2), nés du même esprit, fils du même peuple.

(1) Sur le rapport des masques aux cercles culturels je n'ai pas besoin de rappeler les admirables travaux de P. Schmidt.

(2) Sait-on que, très intelligemment et avec une souple compréhension de leur tâche apostolique, les missionnaires catholiques des « Indes néerlandaises » ont adopté cet art — qui vaut le nôtre — pour les figurations religieuses ? J'ai pu voir en Hollande des images pieuses de style javanais qui témoignent d'un goût très heureux (je me rappelle surtout d'exquises madones). A l'égard non seulement de la valeur artistique, mais du sentiment religieux, elles se placent évidemment à cent coudées au-dessus de l'imagerie dite du quartier de Saint-Sulpice. Mais ne serait-il pas outrecuidant, principalement quand on vient là pour des fins religieuses, de se présenter devant une vieille et admirable civilisation, dont l'art est capable de nous offrir des leçons, avec l'air d'un maître d'école qui va instruire de sauvages. Attitude qui n'est malheureusement pas inouïe chez certains Européens...

Ce qu'on danse à Java

Sur quoi, M. Mas Madjadjawa entre en scène. Un
tiste de race, sans nul doute, et les éloges de Levinson,
ui l'a découvert, n'étaient pas gasconnades. Discrète et
eine de goût, sa danse est un poème d'une subtilité
vant quoi, spectateurs d'Occident, nous avons le désa-
éable sentiment de faire quelque peu figure de barbares.
rbares en tous cas au sens d'étrangers... Créée pour une
ilisation qui nous reste lointaine, accordée à l'âme d'une
eille race et qu'un Parisien du XX^e^ siècle ne saurait sai-
d'emblée, cette chorégraphie est chargée de significa-
ns, de souvenirs, de « références » qui nous échappent,
il y a là des beautés que nous ne percevrons jamais.
. Mas Madjadjawa en a été imprégné dès l'enfance.
ppartenant à une très ancienne famille de Java, fils d'un
ut magistrat (en un pays où les hauts magistrats sont
bles et gens de cour), on l'a soigneusement instruit, non
ulement dans les autres connaissances humaines et java-
ises, mais dans la danse traditionnelle. La danse passe
ur chose noble à Java et le ballet, comme il sied, y est
art royal, mais en un sens plus précis que chez nous. Il
va de même au Cambodge — au Cambodge surtout, et
i fait allusion à ce corps de ballet merveilleux, recruté,
rmé avec des soins infinis, qui est une partie essentielle
la maison royale et une immuable institution d'État.
our en revenir à M. Madjadjawa, on le comparera mieux
x princes qui dansaient avec Louis XIV qu'aux filles de
me Cardinal, ordinaires interprètes aujourd'hui de la
nse occidentale. Mais, participant à deux cultures — et
us l'en jalousons — M. Madjadjawa est à demi parisien
il a même étudié en Sorbonne. Après avoir suivi des
urs et pris des notes (peut-être devant la chaire de
. Guignebert), il revient en sa vieille école pour danser...
nsi, l'ancien élève d'un collège provincial (la Sorbonne
est-elle pas la province de Paris ?), devenu quelque chose
ns la littérature, vient assister à une fête ou à une dis-

tribution de prix et il veut bien dire plusieurs de ses poè
mes, dont toute la maison s'enorgueillit. Cette circons
tance ajoute au récital de M. Madjadjawa un aspect émou
vant, familial et sympathique.

Il nous montre d'ailleurs, avec ou sans masque, que
ques danses javanaises, très remarquables, accompagnée
par des disques les plus authentiques du monde. Aprè
quoi, il s'embarquera pour l'île voisine de Sumatra. Comm
les interludes de *Pelléas* sont nécessaires à lier les tableau
pendant les changements de décors, André Levinson fa
à chaque danse de petits préludes parlés, — ingénieux e
intelligents commentaires —, pendant que l'artiste revê
un nouveau costume. Mais, notre conférencier ne s
livrant point à un bavardage inutile, parfois il est un pe
court ; car M. Madjadjawa, bien que ses vêtements n
soient pas fort compliqués, a besoin de quelque loisi
D'ailleurs les danses elles-mêmes ne sont pas rapides, e
Levinson a évoqué ces spectacles du ballet royal qu
occupent une nuit entière. Tout est lent dans cette Asi
millénaire. Et peut-être M. Madjadjawa n'a-t-il pas d'ha
billeur...

Levision a fait un bel éloge de la race malaise. Notr
danseur et la cantatrice que je vais citer lui donnent évi
demment raison. Mais, si j'ai bonne mémoire, on m'avai
enseigné au collège que la race malaise est une variét
de la race jaune. Or M. Madjadjawa me paraît en vérit
plus blanc que certains Français. Sans lui demander d
ressembler à un Mongol, n'aurait-il pu se montrer légè
rement cuivré pour satisfaire à l'exotisme et respecte
l'enseignement que nous avons reçu ? Déjà, en un de
salons les plus élégants de Paris, j'ai vu danser un Peau
Rouge qui ne m'a pas semblé très rouge. Il y a quelqu
métaphore dans ces dénominations. Seuls, les noirs son
vraiment d'une couleur sérieuse. Voilà comment s'effri
tent nos convictions géographiques et se propage u
scepticisme dissolvant...

Musique malaise

Très Malaise, pieds nus, enveloppée de longs voiles à ond rougeâtre qu'elle ramène sur ses cheveux, — peut-être, car je distingue mal de ma place, un de ces batiks délicats dont nous avons pris le secret à Java —, figure oute poétique et candide, Mme Dervi Lashmani interprète des chants de son pays. Une voix charmante, un imbre original et pénétrant, aucun geste de *prima donna*, implement un léger balancement du corps, à peine indiqué ; voilà qui est savoureux. Ces chants malais sont fort eaux. Ne vous étonnez point si l'un d'entre eux nous appelle tel motif grégorien. Les modes employés peuent expliquer cette rencontre. Oui, tous les *folk-lore* (et eux de nos provinces) se ressemblent par quelque ndroit, usant d'échelles souples et variées, fort différenes, ordinairement, de l'unique mode majeur (flanqué de on pseudo-mineur) qui règne depuis plus de trois siècles ans notre musique. Ou bien Mme Lashmani chante des allades populaires, des chansons dansées (car M. Madjadwa danse en lui donnant la réplique), dont le style, tout u moins, ne laisse pas de montrer quelque vague parenté vec notre théâtre et avec l'Italie. Mme G. Salomon peut s accompagner discrètement au piano sans les trahir. ne infiltration européenne est d'ailleurs possible. Elle st nette dans les « danses créoles » que traduit avec tant e goût M. Madjadjawa et où les colonisateurs portugais 'ancien régime ont laissé la trace de nos gavottes et enuets.

Un beau voyage

Après cette excursion brève dans une civilisation trop nnue, le danseur multiforme nous ramène à un exosme plus pur et il va en Nouvelle-Zélande cueillir une danse sacrée maori ». Enfin cet érudit voyageur, soueux d'instruire en plaisant, rapporte (de Nouvelle Gui-

née, sauf erreur) une autre danse plus voisine de « nature », à peine stylisée, qui peut servir à montrer l'origine de l'art terpsichoréen ou la matière première qui peu à peu transformée une esthétique volontaire savante.

Mais, aujourd'hui qu'elle est admise en Sorbonne, q osera dire que la danse est un art frivole?

MAURICE BRILLANT.

*
* *

Six mois de « films parlants »

Depuis six mois, le film parlant est définitivement insta chez nous. Il fallait laisser passer au moins ce temps, ava de donner une appréciation d'ensemble qui eût quelque leur et nous permît de juger et de son succès présent et son avenir.

Il n'était pas difficile de prévoir que le film parlant fra çais ne brillerait pas au premier rang. Il n'est pas diffic de deviner qu'avec les méthodes dont nous usons, son ex tence reste précaire. Malgré l'évidente bonne volonté de c taines firmes prises d'ailleurs au dépourvu et où, paraît- les directeurs s'arrachent les cheveux en réclamant auto d'eux des scenarii introuvables, nous n'avons pas pu, en mois, établir une production solide; et quand on considè l'étrange choix fait par nos maîtres des « talkies » parmi pièces du théâtre contemporain, on se demande si nos néastes se rendent compte de l'intérêt formidable de ce invention nouvelle. Croit-on sincèrement que c'est en tra formant en films des comédies ou des vaudevilles, en ad tant des opérettes comme *Arthur* dont le dialogue était tristement pénible, qu'on luttera avantageusement con l'invasion américano-allemande ?

Quelles idées générales guident les éditeurs de « cent p cent » ? Comment conçoivent-ils ce genre nouveau ? A q

ublic veulent-ils s'adresser ? Quelle est leur doctrine ? Nous 'en savons rien. Aucun d'eux n'a exprimé sur ces sujets ne pensée intéressante. Nous en sommes à attendre les ms pour constater que tout est fait au hasard.

Prenons par exemple le premier film parlant français qui t paru sur nos écrans : *Les Trois Masques*. S'il est certain u'on ne peut demander à M. André Hugon d'avoir un ta- nt original, et d'être un metteur en scène au courant des ernier films, on peut exiger de lui qu'il fasse son métier, est-à-dire qu'il sache prendre des vues. Or l'action des *rois Masques* se déroulait en Corse. Beau prétexte à belles notographies. Il n'y en avait pas une qui nous montrât un aysage. Pourquoi ? Parce que M. Hugon n'avait pas eu le mps de réfléchir à son sujet, ni même, peut-être, de voir n film parlant avant de commencer le sien.

Le *Collier de la Reine* était plutôt sonore et il faut recon- aître que dans cette production il y avait quelques bons ffets. La *Nuit est à nous* ne peut guère être considérée omme un film français puisque le metteur en scène Carl rölich est Allemand. Déjà on voit dans ce travail un pro- rès très net. On y trouve un certain équilibre entre le texte ême et les images. On est devant l'œuvre d'un homme qui est documenté, d'abord, qui a essayé d'apprendre son nou- eau métier. Quant à la *Route est belle*, on ne saurait dire ui est responsable de cette défaillance, ou le metteur en cène ou M. Pierre Wolff dont on sait que la distinction 'esprit n'est pas la qualité principale. Ce film a fait de eaux soirs, nous dit-on, au Moulin-Rouge et dans les villes e province. L'attrait du chant — pourtant assez fâcheux uelquefois — de M. André Bourgi, explique ce succès que manque de productions françaises rend encore plus com- réhensible.

Un petit film de Pierre Colombier, jeune metteur en scène ux amusantes fantaisies : *Chiqué*, donne quelque espoir ourtant dans notre réussite des films gais, et de faible mé- rage, mais nous sommes encore loin du grand film ; nous narquons le pas.

Ce coup d'œil rapide sur nos tentatives d'efforts nous utorise à passer à la production américaine. Que *Broadway elody* ait été pour beaucoup une déception, c'est certain.

Disons toutefois que ce film a déjà deux ans, que le *Fo chantant* avec Al. Jolson représente trop bien le type d film fade et pleurard, que *Chanson païenne* est une produ tion médiocre, que la *Chanson de Paris* et la *Parade d'amo* avec Maurice Chevalier ne sont pas des chefs-d'œuvre, reconnaissant pourtant que dans le dernier, Lübitsch, m teur en scène de la plus rare adresse et du plus grand tale a assez bien montré ce que pourra être l'opérette filmée demain.

Mais gardons notre enthousiasme pour *Halleluyah !* p duction de King Vider, tournée par des noirs, qui n'a enco été présentée qu'à quelques privilégiés et qui provoque certainement la plus extraordinaire surprise quand le pub sera admis à la regarder et à l'entendre.

Il y a entre la *Nuit est à nous* et *Halleluyah !* la différen qu'il pouvait y avoir entre *Forfaiture* et les films de 19 Avec cette exaltation noire, on peut dire que le film parla a vraiment conquis son droit de vivre.

On y voit, autour du héros, naître et se développer ch des gens de couleur, des sentiments religieux poussés j qu'à la névrose, et cela dans d'admirables décors, au l lieux des chants les plus étranges et les plus beaux. Un m teur en scène a compris que le film parlant était fait po donner toute sa valeur au silence, et que la parole pren de l'importance lorsqu'elle était pour ainsi dire née de ce lence. Il a compris que le film parlant devait fuir tout qui pouvait rappeler le théâtre, et qu'il était avant tout cinéma, du mouvement.On verra dans ce chef-d'œuvre plus juste dosage d'images et de sons qu'on nous ait mon jusqu'à présent.

Car jusqu'à Halleluyah ! et j'en suis sûr, lontemps apr encore, on a hésité et on hésitera sur la formule des talk Pour les uns : c'est l'opérette ; pour les autres, c'est drame ; pour d'autres, c'est du cinéma sonore, sans paro pour d'autres encore c'est le cent pour cent parlant...

Si l'on excepte King Vidor, aucun metteur en scène, Europe du moins, ne semble vouloir fuir complètement théâtre. C'est à lui qu'on demande des sujets ; c'est à qu'on demande des acteurs ; c'est à lui qu'on demande dialogues. L'erreur est complète.

Il a fallu plus de dix ans pour convaincre les fabricants

inéma muet que l'écran n'avait rien de commun avec la cène. Il faudra peut-être le même nombre d'années pour ue les fabricants de talkies admettent que même un « cent our cent » ne peut rien devoir à la technique de l'art dra- natique.

Mais ce sont là questions secondaires, après tout, pour ous qui n'accordons pas seulement au cinéma une valeur 'art. Nous souhaitons, comme il faut le souhaiter, que le inéma français fasse des chefs-d'œuvres, non seulement arce qu'il est flatteur pour notre amour-propre qu'il en oit ainsi, mais parce que le film parlant sera pour nous un ioyen de propagande incomparable, nous l'avons dit, et ue jamais nous n'aurons plus de facilité d'exprimer notre ensée que par lui.

Avons-nous quelque chose à dire? Tout est là. Nous désin- éresserons-nous de ce progrès sous le prétexte que nous 'avons pas intérêt à nous faire entendre? Ce serait se con- amner à mort par le silence. Si, au contraire, nous recon- aissons l'immense utilité du « parlant » quelles paroles, uelles idées mettrons-nous dans la bouche des artistes?

Voilà ce que je ne sais pas, ce qu'on ne peut pas savoir ncore, parce que nulle part nous n'avons lu la ferme dé- laration autorisée qui permettrait de se faire une opinion...

On a le sentiment très net, trop net, qu'on ne sait où on va, qu'on est devant une baguette de fée dont on ne ait ni pour qui ni pour quoi faire usage. On va laisser si on n'y prend garde, si l'on ne s'applique point à découvrir ne fin ou des fins à ce moyen, les hommes d'affaires s'en mparer totalement. Si leur présence n'est pas inutile, leur mnipotence serait dangereuse. Elle donnerait les malheu- eux résultats que nous eûmes avec le film muet.

Il y a chez les Américains un idéalisme qui n'est pas le ôtre, certes, mais qui fait tenir aux grands magnats des alkies des propos de pasteurs, le plus souvent. Il est possi- le que ces belles phrases n'expriment qu'une partie de leur ncérité. En tous les cas, un fait est certain, c'est que ces otentats ont le désir de conquérir la production mondiale t d'imposer à l'univers des idées, la morale courante d'Ou- re-Atlantique. De plus en plus l'Amérique se dresse en face e l'Europe et, avec les plus aimables sourires, sous les for- ies les plus plaisantes, tend à lui imposer ses volontés.

Il est vraiment regrettable que nous n'ayons pas en Europe, et particulièrement en France, une puissance à la fois matérielle et morale qui comprenne le danger que nous courons et qui tente de lutter contre l'invasion plus dangereuse que toutes les autres dont nous sommes menacés. Les faits sont là... On ne saurait les nier. Et chaque mois qui passe, chaque mois où nous ne produisons rien, où nous offrons au public du travail hâtif, où nous recopions les vieux drames ou les vieux vaudevilles, affaiblit davantage notre position. Disons-nous que si dans un an nous n'avons pas fait les efforts nécessaires, les Américains — et ils ont déjà commencé — viendront chez nous faire du film parlant français. On en comprendra, dans tous les milieux, mais beaucoup trop tard, les conséquences.

René Bizet.

Pisanello (1)

Il y a un « cas » Pisanello.

« Comment après tant d'œuvres et de chefs-d'œuvre d'un art tellement en avance sur son temps, et dont certains les médailles, se placent au-dessus des temps; comment après s'être montré précurseur dans le portrait...; comment après avoir fait avancer le paysage dans la voie naturaliste Pisanello a-t-il pu, délibérément, cela ne fait aucun doute tourner le dos à ses propres découvertes et à ses belles audaces... ? », remarque excellemment M. Martinié, dont les cinquante pages sont un petit modèle de goût et de bon sens.

Après avoir fait observer que les médailles de Pisanello (exécutées entre 1430 et 1450) le classeraient à première vue parmi les maîtres de la Renaissance, soit cent ans plus tard que ses portraits peints se situeraient d'eux-mêmes à une date plus avancée; que son *Saint Eustache*, l'une de ses premières peintures, fut longtemps attribuée à Albert Dürer

(1) *Pisanello*, par A.-H. Martinié (« Maîtres de l'art ancien ». Éditions Rieder, Paris, 1930. Avec 60 héliogravures.)

l'auteur de la notice nous invite à admirer que la dernière composition de Pisanello, *Saint Georges délivrant la princesse de Trébizonde*, soit en même temps la plus archaïque, et représente un retour voulu à des formules dès lors considérées comme périmées.

Ce faisant, M. Martinié, avec une redoutable candeur, fait apparaître pour ce qu'il vaut le vaste appareil de notes biographiques, ethniques et sociologiques dont on a accoutumé d'encadrer la mémoire des maîtres du passé. Utile, dans le sens où l'artiste aide à comprendre l'époque; fort vain, dans le sens où l'époque, le « milieu » seraient sensés rendre compte du génie de l'artiste.

En effet, par une bonne fortune admirable, il se trouve que nous ne savons pour ainsi dire rien de la vie ni de la personne de l'individu remarquablement doué qui préféra ne laisser à l'histoire d'autre nom que Pisanus Pictor, le peintre de Pise. Les commentateurs, lorsqu'ils appliquent à sa personne les méthodes éprouvées, n'aboutissent qu'à le subdiviser en un certain nombre de non-valeurs. Il *fut*, c'est la seule chose que nous tenions pour certaine, et dont témoigne une œuvre admirable, hautement personnelle, exquisement variée, modelée, non sur les données externes que fournit l'histoire, mais sur les données internes que commande ce phénomène unique, la personnalité artistique.

Un cas aussi extrême que celui de Pisanello nous force et nous contraint à discerner en quoi l'art est l'imitation et la préfiguration charnelle des voies de la grâce; tout déterminisme lui est étranger; il ignore l'évolution et le progrès automatique, et, tel le vent, il souffle où il veut et ne sait où il va.

A contempler les belles reproductions qui sont l'essentiel du volume, chacun, selon son degré d'acuité, peut se former de Pisanello une idée plus juste mille fois et plus pausible que ne l'eussent procurée de probes et laborieux biographes.

Un homme fin, d'un goût porté en toutes choses vers le rare et l'exquis, d'infiniment d'avenir dans l'esprit — ce que chaque époque appelle, faute de mieux, un moderne — soucieux passionnément de technique, ce qui explique sans peine le bonheur avec lequel il usa, pour un but déterminé, de l'archaïsme. Habile, et épris de belles formes; d'une sensibilité sans doute médiocre, et d'un sentiment chrétien déjà fort émoussé, ami de la force élégante, fût-elle féroce : il

y a de la complaisance, et comme une pointe de cruauté, dans ses effigies de Sigismond-Pandolphe de Malatesta, dans ses scènes délicates de chasse et de curée.

Avec cela, joyeux, inventif, ingénieux, et par dessus tout maître de soi; de ces esprits assez adroits pour n'aborder que les difficultés où ils sont assurés de triompher, et de laisser un grand air d'aisance jusqu'en leurs plus laborieuses réussites. Et par dessus tout un poète, un ciseleur de sonnets, qui dans un étroit espace savait inscrire l'infini d'une beauté qui se suffit.

Beauté toute de caractère et d'accent, et qui ne sacrifie rien du réel. A côté de la suave jeune fille baignée de lune qui accompagne Cécile d'Este, quel prince, quel roi ou quelle république, de nos jours, accepterait de se voir, sur ses monnaies, figuré avec cette vérité qu'aimèrent et admirèrent François Sforza, Jean Paléologue ou Alphonse d'Aragon!

MAXIMILIEN VOX.

Jean-Jacques Brousson, le bon philistin (1)

C'est avec du fiel de poisson, comme on le sait, que le jeune Tobie éclaira jadis les yeux de son vieux papa. Il ne semble point que le fiel ait d'ordinaire des propriétés essentiellement lumineuses. En écrivant, dans *Candide*, sur les *Divertissements* de l'abbé Bremond, ce furieux article, Jean-Jacques a été aveuglé par sa bile.

On ferait un joli livre sous ce titre : « Les Ennemis de l'abbé Bremond. » Notre époque littéraire y revivrait avec une figure amusante; on y constaterait d'étranges alliances entre camps des plus opposés, on verrait à combien d'esprits différents l'illustre abbé a eu l'art de déplaire. Mieux vaut attendre que les luttes soient assoupies, les combattants rentrés dans l'éternel repos, afin de mieux apprécier de loin l'énormité des torts et la futilité des griefs.

(1) *Un humoriste sacré : l'abbé Bremond*, par Jean-Jacques Brousson. *Candide*, 28 février 1930.

Un vieux commentateur de Calvin écrivait, paraît-il : « *Sic Calvino scripsimus, neque amici, neque inimici.* » Rien est plus rare que cette impartialité absolue de la critique. ut-être n'est-elle pas souhaitable. Comment juger un mme, si on ne l'aime ou ne le hait tant soit peu ? C'est nc qu'on ne le connaît pas. Mais l'aimer ou le haïr trop t l'infaillible moyen de le juger mal. Le jugement de Jean-cques, ici, ne signifie rien, sinon qu'il est très en colère que la défense de la belle humeur gauloise contre le triste mour anglais lui donne occasion d'évacuer ses propres meurs peccantes.

Ce serait venger piteusement un auteur maltraité que de mettre à maltraiter systématiquement son critique. Ceux i connaissent Jean-Jacques prétendent qu'il n'est pas au nd si mauvais diable. Il sait parfois faire le fou, d'une fa-n charmante, avec une pétulance méridionale qui crève n enveloppe gommée de journaliste parisien. Il fait le mé-ant, dit-on, pour se faire craindre. Mais les hommes ne aignent que la force; des violences enfantines ne leur en aposent guère.

Qu'y a-t-il donc qui fâche si fort Jean-Jacques ? Des rai-ns extra-littéraires, une animosité personnelle n'intéres-ront que beaucoup plus tard l'histoire de la littérature. lecteur ne demande au critique, pour l'instant, que ce 'il doit penser de l'œuvre. Et il s'étonne que cette œuvre 'on lui présente comme un pur néant — « zéro plus zéro ale zéro » — soulève une telle frénésie. Pourquoi pas plu-t un mépris tranquille, une hauteur dédaigneuse ? Jean-cques trépigne et suffoque. L'abbé Bremond n'est donc s si négligeable, pour lui remuer la bile à ce point ?

Éternelle aventure du savetier présomptueux. Il est plai-nt de voir un infidèle jaloux de l'honneur de Dieu et de dignité de sa maison. « Je n'aurai pas l'impertinence », us déclare, pour commencer, ce Bon Philistin, défenseur l'Arche, « de faire la leçon à un prêtre, de lui apprendre mment on doit traiter les choses saintes ». Et malheureu-nent pour lui, il l'a cette impertinence, il se donne ce licule.

Le mot terrible de « sacrilège » vibre sous sa plume indi-ée, à tous les coins d'un factum qui glisse insensiblement ton de la basse presse anticléricale. Tout en reprochant 'abbé de dissimuler sa soutane, il étale la sienne avec une

savante coquetterie. Sa connaissance des Écritures lui per
met de ne pas manquer, à propos du livre des Rois, une d
ces petites pointes égrillardes qui égaient précisémen
« l'horizon débonnaire » des tablées de commis voyageurs.

Que ne s'est-il contenté de « réduire en poudre » les « sa
crés rameaux » qui mettent cette tête académique à couver
de tant de foudres ! Que n'a-t-il maintenu le débat sur l
terrain de la littérature et du goût ! Il ne serait pas le seul
juger que l'auteur des *Divertissements devant l'Arch*
appuie parfois le trait, ou complique un peu trop les entre
chats, si l'on tient aux métaphores chorégraphiques. Un
femme d'esprit, point du tout bas-bleu, grande admiratric
de l'abbé Bremond, et qui, moins instruite et moins difficil
que Jean-Jacques, avait lu avec plaisir et profit ses Paralipo
mènes, nous disait hier : « Il fait un peu risette à son pu
blic. Cela sent parfois la vieille coquette... » Mais quand el
eut vu l'article de Brousson, elle demanda : « A-t-il do
servi chez l'abbé ? »

LES PHILALÈTHES.

« Tout Feu tout flamme » (1)

Depuis cette *Rue du chien qui pêche* où tant d'humou
attendri et de larmes contenues s'entremêlent, aucun écr
de Mlle Geneviève Duhamelet ne nous laisse indifférent.

Une fois de plus entrons dans ce monde fermé aux homm
— mais ouvert sur le rêve — des petits enfants. « Tout fe
tout flamme », petite fille espiègle — (naguère nous eussio
dit : enfant terrible, mais pour reprendre ces mots il fa
attendre que le livre de Cocteau ait sombré dans l'oubli) —
vous nous jetez au cœur une bouffée d'air pur. La race d
petits enfants de la bonne comtesse de Ségur ne serait do
pas encore perdue? Et voilà de quoi nous rafraîchir après l'
cœurement de ces livres pervers et faux où des savants mani
ques et des malades vicieux promènent leurs regards obl
ques jusque sur les âmes neuves.

On dit que le voyageur de Palestine qui s'est baigné da
l'eau lourde et méphitique de la Mer Morte doit ensuite
purifier dans le courant du Jourdain. Ce dernier livre
Mlle Geneviève Duhamelet, c'est le Jourdain.

(1) Paris, Desclée, de Brouwer, édit.

L'HISTOIRE

L. GRÉCO. *Les origines spirituelles de la France.*

La Primauté Martinienne — Le Pèlerinage de Tours — Dévotions royales — Le point central de l'Unité française — La Fille aînée de l'Église.

J.-M. GORCE. *Un principe de Fustel de Coulanges.*

« Fustel s'appliqua à omettre dans ses écrits et dans son enseignement jusqu'à une allusion à ces croyances surnaturelles qu'il repoussait. »

Ce principe d'omission n'est pas un principe scientifique.

MILE DERMENGHEM. *Une histoire de l'Extrême-Orient.*

Sur l'ouvrage de M. René Grousset.

ACQUES MADAULE, Professeur d'histoire au Lycée Rollin. *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France.*

A propos d'un livre de M. Henri Sée.

NDRÉ GEORGE. *La Réaction Thermidorienne.*

Le livre de Albert Mathiez.

Les Origines spirituelles de la France [1]

(Suite et fin)

La primauté martinienne

La Gaule chrétienne du concile de Braisne, du baptême de Clovis et du siège de Clermont, n'était point d'un christianisme bénin. Grégoire de Tours, Remi, Sidoine Apollinaire, ont de la race. Pense-t-on que la grossièreté barbare ne l'eût point emporté, en définitive, si elle se fût insinuée en un corps débile? L'épiscopat gaulois, avec le peuple gaulois, ont enseigné les barbares après les avoir accueillis parce que leur christianisme était sain et vigoureux. D'où venaient cette vigueur et cette santé?

Les évêques gaulois ont agi de concert avec leur peuple et de concert entre eux. De leur action est sortie une nation ordonnée et distincte. Qu'est-ce qui rassemblait ces hommes et ces moines et les faisait agir de même sorte? D'où venait au peuple et à l'épiscopat leur unanimité?

Ces questions nous pressent de nous informer, par-delà même le temps des grandes invasions, des origines spirituelles de la France. La France ne se fût point faite avec les barbares, comme nous l'avons dit, si, avant les barbares, elle n'eût existé déjà de quelque façon. Nous soupçonnons de cette paternité même que nous avons dévolu

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle*, mars, avril 1929.

ux évêques un principe qui en explique la puissance et s effets. Les évêques ne fussent point devenus nos pères des saints n'eussent été nos aïeux.

Au temps même où les évêques exercent leur paternité irituelle, la sainteté ne s'est pas exilée des Gaules. Sous tempête des invasions, elle pousse drue, à l'instar d'une ante vivace, et ses fruits sont Césaire, Clotilde, Geneiève.

Césaire fut enfant parmi le calme paysage des collines de Saône ; adolescent au monastère de Lérins ; évêque en métropole d'Arles. Il a drainé en lui à peu près toutes s beautés des Gaules. Il fut mêlé aux querelles des Burondes et des Wisigoths et, à ce titre, exilé ; il prit part ux débats de plusieurs conciles ; il prêcha son peuple, oupa des moniales. Cet homme du VI^e^ siècle porta jusu'à la sainteté les occupations épiscopales et les dons d'une rte nature heureusement équilibrée.

Clotilde vécut parmi les cruautés des cours mérovinennes. Elle vit des querelles sanglantes en sa propre aison et des mœurs épouvantables. Ni son époux ni ses s ne furent des personnes régulières. Parmi cette trisse fleurit la sainteté patiente de Clotilde. Au jour de la rovidence, cette pieuse et dolente femme conquit Clovis le conduisit à Remi. Cette reine du V^e^ siècle porta squ'à la sainteté ses devoirs avec ses douleurs.

Geneviève, des saintes de cet âge, est sans doute la plus armante. Une fresque célèbre a immortalisé cette veille poignante, qui n'est peut-être qu'une légende. Ces érus sont gens terribles : ils ont suspecté la vérité de la *ita* où nous lisons de si belles histoires. Il est vrai que autres ont défendu Geneviève. La querelle est ouverte. ais pense-t-on que quatorze siècles de culte enthousiaste cette pure renommée soient fondés sur des mensonges ? uand la bergère de Nanterre n'eût point arrêté Attila,

elle restera une figure exquise, une jeune fille vertueuse, bonne, charitable, en des temps affreux. Paris, dès le VI^e siècle, honorait Geneviève comme une sainte et en obtenait des miracles. Cependant le laconisme de Grégoire de Tours, le silence de Sidoine Apollinaire et des autres écrivains du V^e siècle ne permettent pas de penser que le culte de sainte Geneviève eut alors une extension nationale. Il était l'apanage de Paris, qui n'était pas encore la capitale de la France. Cette exquise enfant, après sa mort aussi bien que pendant sa vie, n'est pas sortie de sa cité.

Tels furent, avec d'autres, les compagnons et les compagnes de sainteté de ces pères de la France dont nous avons décrit les gestes et suivi les pensées : Grégoire, Remi, Sidoine. Tels sont, parmi la tempête des âges barbares, les fruits que mûrit la sève chrétienne des Gaules.

Ces saints ont des ancêtres. La Gaule était dès lors une terre de monastères. Trèves, Lérins, Marseille, Marmoutier, Ligugé, Arles, Poitiers, nourrissent des peuples de moines et de moniales. Comment de ces hauts lieux de la religion la sainteté ne se fût point répandue parmi toute l'étendue des Gaules? Quand les barbares viendront, ces institutions seront trop anciennes et trop fortes pour qu'ils les puissent renverser. Et d'elles seront sortis ces défenseurs des cités au prestige desquels nous savons que toujours a cédé leur assaut.

La Gaule fut dès longtemps la patrie d'écrivains et de docteurs chrétiens. On s'inquiète de théologie dans les monastères du Midi ; on y dispute pour savoir si la liberté de l'homme s'accommode de ces grands coups de la grâce dont Augustin a été le héraut. Dans le monde, des chrétiens écrivent et joignent dans leurs vers ou dans leur prose les délicatesses de l'art antique avec l'inspiration nouvelle. De ces écrivains, saint Paulin de Nole est le plus étonnant. On sait comment cet homme riche et heureux,

jour, vendit ses domaines et, se retirant du monde, eut désormais, ainsi que son épouse, dans la continence la pauvreté. Jusqu'aux belles-lettres il renonça, autant e poète est capable de cette sorte d'héroïsme. Pareille- ent, Sulpice Sévère, qui était avocat, devenu veuf, se fit oine. Ces deux hommes sont les témoins illustres de ce issant mouvement d'ascétisme qui, vers la fin du e siècle, souleva l'élite morale de l'Occident et de la aule.

Mais d'où venaient enfin parmi nous ces mœurs évan- liques? d'où venaient ces renoncements et d'où ces ntetés? Deux hommes au IV^e^ siècle sont la gloire de la aule chrétienne. Saint Hilaire défend la doctrine. Cet mme, élevé comme les meilleurs de son temps, chercha ns le christianisme non un repos pour son cœur, mais sécurité de son esprit. Quand il fut devenu d'Église, il ivit des traités, où il confond les raisonnements des iens et établit l'orthodoxie. Il est le premier, selon le nps, des théologiens de notre pays. Mais qu'ont affaire s écrits difficiles et impénétrables avec les origines spi- uelles de la France? Ceci : si Hilaire n'eût pas écrit, ut-être Clovis n'eût-il pas été baptisé dans l'Église catho- ue. Ce docteur avait fait, en son temps, l'unanimité de piscopat gaulois autour de sa doctrine, par quoi l'hérésie enne recevait chez nous un coup mortel. Le monarque rbare, plus d'un siècle après, dut moins hésiter entre s deux doctrines qui prétendaient représenter la foi thentique : l'arianisme n'avait pas eu son Hilaire. Si laire n'eût pas écrit, peut-être le peuple des Gaules, luit par d'habiles gens, eût-il évolué vers d'autres des- ées. Hilaire, qui est un Père de l'Église, est un aïeul la France catholique.

En ce même temps, saint Martin propage l'Évangile. est de cette lignée robuste d'où sont sortis avant lui

les Galien, les Trophime, les Paul, les Saturnin, les Denis, les Austremoine, les Martial, les Eutrope, les Julien, les Bénigne. De ces apôtres il fut, parmi nous, le plus grand. Il est disciple d'Hilaire : mais il changea en un verbe éloquent et il introduisit dans les péripéties des événements de ce monde la substance de vérité qu'avait élaborée l'esprit exact de son maître. Plus qu'Hilaire il fut mêlé à la vie dense du peuple. Saint Martin préside à la naissance spirituelle de la France.

Le pannonien Martin, païen, chrétien, soldat, moine, missionnaire, avait, en sa vie, étonné le monde. De Tours, sa cité épiscopale, de Marmoutier, son monastère d'où devaient sortir pour les villes des Gaules des légions d'évêques, ce héraut du verbe évangélique descend vers les peuples des campagnes, opiniâtrément attachés à leurs cultes antiques. Il brise les idoles, il abat les temples, il ressuscite des morts, et, à force de hardiesse et de miracles, il soumet au Christ des provinces. On refuse de le recevoir : il s'impose, et il s'en va dans un triomphe. Le druidisme celtique en ses derniers vestiges et l'inextricable mythologie romaine cèdent et fuient devant l'apôtre. Son verbe docte déjoue les subtilités insidieuses des Ariens. Il est en Touraine, en Anjou, en pays chartrain, à Autun, à Sens, à Paris ; il est en Saintonge et en Angoumois ; et l'on retrouve à Vienne l'épitaphe d'une chrétienne que Martin avait baptisée. Son tombeau, que les Tourangeaux obtinrent, hérita de ce prestige et le décupla. Parce qu'il avait converti le peuple, le peuple aimant des Gaules, Martin devint le plus populaire des saints et son tombeau le plus illustre des pèlerinages. Des moines qu'il avaient institués, gardèrent son corps, et des foules vinrent le vénérer.

De plus en plus, nous le verrons, ce lieu fut le point central autour duquel s'agrégea la patrie française.

Le pèlerinage de Tours

L'universelle compassion qui avait fait à Martin embrasser les lépreux et délivrer les hérétiques, cette charité surtout qui l'avait rendu terrible aux faux dieux, s'étaient converties, après sa mort, de la part des peuples, en un culte unanime. Barbares et Gaulois en firent leur saint. Un mouvement de religion souleva alors les peuples, et les emporta, irrésistiblement, vers Tours. De ce mouvement, toute notre histoire s'est trouvée émue. Quel saint, quel héros, quel conquérant ou quel tribun acquit jamais pareille renommée? Inlassables, les générations se sont transmis son souvenir. Nos pères, jadis, aimaient que leurs livres d'heures en fussent enluminés; dans les vitraux, la lumière du jour éternellement renouvelle sa gloire; des tapisseries somptueuses racontent ses exploits. Peintres, graveurs, sculpteurs en lui se sont complu. Et surtout combien de monastères, d'églises, de basiliques consacrés Martin, par toute la chrétienté!

Le cas de ce saint est unique. Il est vrai qu'il eut d'excellents biographes : deux poètes, saint Paulin de Nole et saint Venance Fortunat; deux prosateurs, Sulpice Sévère et saint Grégoire de Tours. Mais il est manifeste que cette littérature ne justifie pas une pareille fortune. Au principe de la gloire perpétuée de Martin est l'enthousiasme des peuples qui l'ouïrent vivant et crurent en la vertu de ses reliques; au principe de cette gloire est le pèlerinage de Tours. C'est ici un de ces événements historiques spontanés, imprévus, malaisément explicables, éminemment significatifs et d'un incalculable retentissement. Que fût-il devenu de la France hors saint Martin et le pèlerinage de Tours?

La coutume donc se propagea, et tout de suite ce fut

une coutume, et on ne l'ébranlerait plus, d'aller à Tours, dans le pauvre appareil, et magnifique à la fois, du pèlerin. Bâton et besace, pain dur mangé le long des routes ; hospitalité quémandée en tous lieux, à l'heure où tombe la nuit ; psaumes et cantiques sonnant sous tous les cieux des Gaules ; toutes les détresses et toutes les maladies se traînant vers le salut : ce fut désormais, chez nous, chose de tous les jours.

Il était aisé de se rendre à saint Martin. Si l'on était Aquitain, on empruntait la grande voie, vers Saintes et Poitiers ; on empruntait la même dans l'autre sens si l'on venait de Chartres ou de Paris, ou de Soissons, ou de Reims, ou de Liége. Les Lyonnais passaient par Bourges et Orléans et cette route, traversant Tours, allait chercher en Armorique les pèlerins bretons. Tours, qui était cependant une ville médiocre, était ainsi le carrefour de toutes les Gaules. Volontiers les Bourguignons et les Allemands, qui partaient pour la Galice où était à Compostelle le tombeau de saint Jacques, infléchissaient vers Tours leur pèlerinage. La Loire, de son côté, alors plus navigable qu'aujourd'hui, amenait au port tourangeau une batellerie légère et populeuse.

Ainsi furent sanctifiés les chemins des Gaules. Sur ces voies où avait sonné le pas des légionnaires, où les barbares incessamment jetaient leurs bandes hurlantes, paisiblement des fidèles passaient, qui chantaient des plaintes et des espérances. L'âpreté de ces âges revêtait une douceur chrétienne. On reconnut bientôt, en Tours, la *Gallicana Peregrinatio* : et, renchérissant sur le premier concile d'Orléans, le concile de Châlons, en 813, n'hésiterait point à égaler le sanctuaire martinien à la basilique de saint Pierre et le pèlerinage de Tours à celui de Rome.

A Tours, les premiers pèlerins ne trouvèrent où se presser qu'un enclos exigu, élevé par l'évêque saint Brice

la mémoire de son prédécesseur. C'était une honte pour cité, allait-on répétant, qu'un si médiocre édifice abritât corps d'un si grand saint et les témoignages de ses veurs. L'honneur de saint Martin, l'importance de la aule, la gloire même de la chrétienté voulaient qu'on igeât une monumentale basilique. De pieux empresse-ents assurèrent les ressources, et l'on bâtit magnifique-ent. Comme il convenait, l'autel de la grande église et sarcophage du saint, par leur situation et leur luxe, rent l'orgueil du nouvel édifice. La pierre du sacrifice uchait la pierre tombale, en telle sorte que, le chef du int étant appuyé à l'autel, les fidèles pussent librement poser leurs hommages aux pieds de leur bienfaiteur. es ors, des pierreries, des étoffes précieuses ornèrent, et avantage à mesure que les temps avançaient, ce monu-ent dont on pouvait malaisément dire s'il était un sépul-re ou un autel. L'édifice, selon l'usage de l'époque, fut ti de bois, et nous ne l'admirerions guère; mais, tel 'il était, il fit aux contemporains figure de merveille, et, vant leurs éloges, le cœur de Grégoire, l'évêque du lieu, remplissait de joie.

Autour de la basilique, la cathédrale de Tours désor-ais se dresse et le monastère de Marmoutier, et des lises, des chapelles, des oratoires. Le triomphe de saint artin éclate, et dans la basilique la pompe splendide des ices sans interruption se déroule. Au dehors, invasions rbares et querelles des rois font rage; au dedans, le nheureux Martin règne seul sur un peuple incliné, rmi l'allégresse pacifique des prières.

Chaque année ramenait, pour la cité tourangelle, un ır d'exceptionnelle exultation : c'était le 11 novembre, e de saint Martin. Alors les peuples, autour du tom-au, se pressaient plus denses; alors retentissait plus issante la clameur des cantiques; alors éclataient les

miracles. La basilique de Tours, dès le V^e^ siècle, fut le lieu d'élection de ces faits étonnants, par où Dieu se plaît à glorifier son nom. On allait à Tours, mû par une pensée de foi ; on en revenait, confirmé par le spectacle de merveilles surnaturelles. Le peuple n'avait alors que des traditions impalpables : il était bon que l'on vît, de ses yeux, du miracle, que l'on touchât des membres purifiés où jadis des plaies saignaient ; que l'on fréquentât enfin des parents, des voisins, des amis, qui racontaient, avec cette conviction que donne l'expérience, avoir senti passer dans leur corps une vertu céleste qui les avait guéris. Spontanément, le peuple tournait ces miracles en preuve de la foi ; on ne raisonnait point, mais on croyait davantage. Et rien ne devait plus arracher de l'âme de France la foi qu'avaient en elle introduite les miracles de saint Martin.

Des légions de possédés vinrent au tombeau. « On en voit, dit Sulpice Sévère, prendre leur vol, portés, par une mystérieuse puissance, par-dessus la grille du tombeau, et tomber dans le puits qui se trouve à l'intérieur de la basilique. » Les démons grimacent en ces visages tordus, ils opèrent de malfaisants ou ridicules prodiges, ils profèrent des menaces. Par une nuit de Noël, sur le passage de l'évêque, un possédé vociféra : « C'est en vain que vous allez à l'église de saint Martin ; il a eu honte de vous à cause de vos crimes, et c'est à Rome dorénavant qu'il fait ses miracles. » Émoi, consternation. Fort à propos, un paralytique alors se redresse et marche : « Gloire à Dieu ! entonne le pontife, que la frayeur n'habite point en vos âmes, car le bienheureux Martin est encore avec nous : il vient de nous montrer sa vertu. »

On conçoit que de semblables mouvements populaires entraînent quelques petits malheurs. La savoureuse chronique où Grégoire a conté les pèlerinages martiniens n'est pas exempte de quelques modestes scandales. Un

breton de grande abstinence, Winnoch, un jour arrive à Tours, se rendant à Jérusalem. Le saint homme n'avait point d'autre vêtement que des peaux de brebis desquelles il avait, par surcroît, arraché la laine. Grégoire, ému de zèle de religion, désira garder en son église le pèlerin, et l'ordonna prêtre. Celui-ci persévéra quelque temps dans la vie pénitente. Mais comme les dévots lui faisaient présent de fûts remplis de vin, l'habitude le prit d'y puiser, d'abord modérément, ensuite sans mesure, et, plus souvent qu'il n'est d'usage, on le rencontrait ivre. Bientôt le démon s'empara du pauvre ivrogne et l'agita d'importune. Il fallut l'entraîner et l'enfermer. Après deux ans de ce régime, il mourut. Voilà un pèlerinage qui finit mal.

Des imposteurs, parmi les pèlerins, se livrèrent à leurs pratiques. Tel cet insolent porteur de reliques, venu d'Espagne, à l'en croire, où il avait acquis les reliques des bienheureux Vincent diacre et Félix : un évêque le reconnut pour son serviteur fugitif. Tel surtout Didier, qui se disait noble et capable d'opérer les plus grands prodiges. Des messagers le tenaient en relation avec les saints apôtres Pierre et Paul. La simplicité du peuple s'y laissa prendre : on amena des aveugles et des malades. Ses satellites saisissaient les patients, qui aux mains, qui aux pieds, et tiraient les membres en tous les sens et à toute force. Un grand nombre perdirent la vie en ces traitements. Le misérable magicien cependant s'enflait d'orgueil : il se disait plus grand que le bienheureux Martin, égal aux apôtres. Ce séducteur des Tourangeaux manifestement tenait commerce avec le diable, car si quelqu'un parlait mal de lui en cachette, aussitôt il le proclamait à la face du peuple, disant : « Voilà ce qu'on dit de moi, et cela est indigne de ma sainteté. » Il portait capuchon et tunique de poils de chèvre ; en public, il pratiquait l'abs-

tinence; chez lui, il était d'une telle gloutonnerie que son valet ne pouvait suffire à tenir la table garnie. Sa ruse enfin fut découverte, et Grégoire le fit chasser de Tours.

Ces accidents du grand mouvement de dévotion sont fort peu de chose, au prix des vrais miracles et des vraies saintetés, au prix de cette pensée grave et forte qui animait le pèlerinage martinien. Cependant ils suffiraient à nous dépeindre la piété que suscita, dans le peuple des Gaules, le tombeau de Martin. N'a-t-on point senti, en ces récits, des âmes jeunes, une foi vive, un invincible enthousiasme? Martin chasse les démons et guérit les malades : voilà qui est indubitable puisque de faux thaumaturges prétendent l'imiter. Martin a conquis la religion de tous, puisque tous admirent quiconque même le contrefait. Vienne une ferme police, qui écarte les stratagèmes et discipline l'enthousiasme : on aura le plus beau, le plus pur, le plus bienfaisant de ces grands ébranlements religieux qui, de loin en loin, remuent les peuples. Or Grégoire veille, et les évêques des Gaules avec lui. Que les pèlerins se livrent à leur élan ! ils ne se tromperont point. L'Église est là, qui corrige. Sans l'Église et sans les évêques, sans ces intelligences lucides et ces volontés assurées qui veillaient sur le pèlerinage, où ne se fût pas égaré l'enthousiasme? Nous serions sans doute une nation de moins ferme bon sens si, dès nos origines, la droite raison des évêques ne nous eût à jamais marqués. Au pèlerinage martinien, la France prochaine gagna en dévotion ; elle ne perdit rien en humaine prudence.

On vit donc rassemblée à Tours la sainteté des Gaules. Sainte Geneviève et saint Germain de Paris apportèrent l'hommage de la future capitale à l'humble ville tourangelle. Vinrent aussi Mérovée, évêque de Poitiers, Nonnichius, évêque de Nantes, saint Aunaire, évêque d'Auxerre, Fortunat, poète et saint, ami de sainte Radegonde

héraut lyrique de la gloire martinienne, saint Germain d'Utrecht, saint Priex. Voici saint Colomban, chassé par Brunehaut pour son âpre franchise. Comme il descendait la Loire, reconduit aux frontières des Gaules, il avait supplié les bateliers de faire halte à Tours et, à leur refus, la barque, d'elle-même, s'était dirigée vers le port.

La prestigieuse basilique rassembla aussi dans la prière une multitude de saints et humbles personnages qui n'ont pas laissé de nom ; c'est l'innombrable multitude des braves gens des Gaules. Pauvre pèlerin d'un tombeau merveilleux, qui t'en retournes vers tes landes ou ta montagne, sais-tu bien quel trésor tu emportes du saint lieu ? Tu as en ton sac quelques pincées de poussière vénérable, recueillies auprès des reliques, quelques gouttes figées de la cire tombée des cierges brûlants, une fiole de l'eau qui lava la pierre sépulcrale. Pauvre pèlerin, en vérité, là n'est point ton trésor. Tu portes en ton âme naïve une religion plus ferme et plus pure ; tu l'ignores, mais c'est ainsi. La vertu martinienne est spirituelle ; elle vivifie les âmes. Pauvre pèlerin, du tombeau merveilleux tu emportes l'infaillible promesse d'une patrie chrétienne.

Dévotions royales

Allons à saint Martin de Tours : tel fut le premier cri de ralliement de la patrie française. Parce qu'il sortit de la poitrine du peuple, il eût une puissance incomparable. Mais, pour qu'il opérât tout son effet, il fallait que les rois, à leur tour, le fissent retentir.

Une certaine unité religieuse existe déjà, et l'Église, par saint Martin, l'a faite : l'unité nationale ne s'établira et ne subsistera que sous l'empire de cette unité plus haute et par l'alliance du saint avec la dynastie chlodovéenne.

Il était écrit dans l'histoire religieuse des Gaules que le barbare ne serait baptisé que passant par Tours. Clovis fut à Tours. Avant lui une reine chrétienne peut-être y était venue, accompagnée de Childéric son époux, adorateur des idoles. Cette pieuse femme ayant prié, Childéric ne se convertit point, mais il respecta le sanctuaire. En Clovis, s'accomplissent les effets de cette lointaine supplication. C'est en la ville martinienne que le roi franc, pour la première fois, eut dessein d'être baptisé. L'évêque saint Nizier écrivait plus tard à Chlodoswinde, petite-fille de Clovis : « Lorsque sa conviction fut faite, il se prosterna dans le temple du bienheureux Martin et permit qu'on le baptisât sans retard. » Nous ignorons si le baptême eut lieu à Tours : une lettre de félicitations qu'envoya au nouveau baptisé l'évêque de Tours, saint Volusien, laisse penser que la cérémonie eut lieu, comme la tradition l'a retenu, à Reims. Le silence de Grégoire autorise toutes les conjectures : mais il nous suffit que Tours ait été au principe de cette célèbre conversion. Clovis revint souvent en la basilique tourangelle, rendre grâces à son protecteur.

Sous les auspices du grand apôtre fut entreprise contre les Wisigoths cette guerre qui devait livrer aux rois francs toute la Gaule méridionale. Et tandis que les messagers royaux pénétraient sous le porche de la basilique, ils entendirent cette antienne que psalmodiaient les clercs : « Seigneur, vous m'avez ceint pour la guerre, vous avez supplanté ceux qui s'élevaient contre moi, vous avez dispersé ceux qui me haïssent. » Coïncidence qui devint un présage : et Clovis en garda reconnaissance à saint Martin.

Il revint à Tours après qu'il eut reçu d'Athanase, l'empereur d'Orient, les insignes du consulat. Et dans le sanctuaire, en présence du tombeau, il prit la tunique, le bau-

ier, la chlamyde, et se porta au front le diadème. Mont ensuite à cheval, il se rendit solennellement à glise cathédrale : et il jetait sur son passage des pièces argent au peuple, selon l'antique usage.

La dynastie hérita de la piété de son chef, et saint Mar-, parmi les générations successives, exerça un prestige ujours jeune. Clotilde vint abriter son veuvage à l'ome de la basilique ; elle acheva d'y vivre, saintement, tans que les sanglants démêlés de ses fils avaient brisé son ur. A Tours, sous l'énergique action de saint Germain Paris, se réconcilia avec son épouse sainte Radegonde, otaire, seul roi des Francs : et ce prince incliné solli- a de la frêle créature qu'il avait persécutée le pardon. acheva cette belle action et revint plus tard vêtu en nitent. D'autres rois, d'autres reines, imitèrent ces emples. Le grand Dagobert, déférant à la demande de nt Éloi, exempta entièrement d'impôts la ville de urs. Saint Éloi, l'habile orfèvre, avait ciselé, pour les iques du saint corps, une châsse en or d'un superbe vail.

On se demande quelle puissance sortait de ce tombeau, quelle des rois sanguinaires ou des princesses méchan- cédaient. Convoitises et violences sont gênées, en ces es, par une hantise qui à la fin en triomphe. On vient ours, on gémit, on expie, on s'apaise. Saint Martin d sensible la justice de Dieu. Il offre un abord paisi-, un refuge d'oraison céleste.

Mérovée, fils de Chilpéric, roi de Neustrie, avait épousé ante Brunehaut, au mépris des lois de l'Église et con- le gré de son père. Poursuivi par la colère royale, rovée prit asile au sanctuaire de Tours. Déjà les sol- s de Chilpéric ont saccagé la ville, mais devant l'in- ible volonté de l'évêque Grégoire, devant la majesté tinienne, le vieux roi barbare hésite. Il se heurte à un

prestige que les armes ne forcent point. Un instant il espère que Martin lui-même permettra qu'on retire le coupable de la basilique; il dépose une requête sur le tombeau et attend du saint un miracle. Mais Martin néglige de s'expliquer; et le roi, à deux pas de sa proie, s'en va, impuissant.

Ainsi est-il manifeste que saint Martin, spirituellement, régna sur les premiers rois de France.

Le point central de l'unité française

La dévotion des rois et l'enthousiasme réglé du peuple avaient fait de Tours, et chaque jour en faisaient davantage, un temple de prières et un asile de miséricorde. Les mêmes monarques qui y vinrent en pèlerins, en pénitents, en bienfaiteurs, ont été les conquérants des provinces gauloises : c'est autour de la cité tourangelle qu'ils groupèrent leurs conquêtes. A Tours et par Tours, se sont jointes les régions du sud et les régions du nord de la Loire.

Cette jonction n'allait pas d'elle-même. Les régions du nord, celles qu'arrosaient la Seine, la Meuse et l'Escaut de longtemps avaient cessé d'être des colonies; elles étaient la terre d'élection des barbares. Voisinant avec ces étrangers et toujours confondus davantage avec eux et des mœurs communes, les Gallo-Romains ne laissaient point de vivre, voire de prospérer. Ils infusaient leur sang aux vainqueurs, ils leur imposaient les usages et la langue et ainsi se joignaient en une vie nouvelle et ragaillardie des principes divers. Au contraire, dans l'empire qu'ils se taillaient au sud de la Loire, les Francs surgissaient les armes à la main; des comtes, aux jours de paix, gouvernaient au nom du mérovingien qui résidait ailleurs. Ainsi

ndis que là-bas, au nord de Tours, prévalait une civilition germanique, ici régnaient, avec obstination, les estiges du génie latin. Longtemps encore devait y subter un ensemble original de civilisation. Quand, dans nord, la féodalité commencera d'opposer au droit comın les coutumes locales, le droit écrit marquera dans le di la persistance de l'esprit de Rome. Jusqu'au XIII^e^ siè- allait vivre, de ses propres ressources, le pays de ıgue d'oc. Plus tard encore il y eut une époque où la pauté fut limousine, en Avignon. Avant que le Nord t ses trouvères à la claire pensée, la Romanie d'oc eut violes, ses danses, ses troubadours, ses muses ardentes. e plus riche sous un climat plus généreux !...

Par-dessus toutes les rivalités de province, manifeste- nt, c'est cette profonde distinction de culture qui devait re échec à l'unité nationale. Le péril était angoissant. administrations, ni police, ni troupes ne pouvaient le ıjurer. L'âme des peuples ne se laisse pas enfermer dans décrets éphémères de la politique humaine. Qu'allait-dvenir ? Ou bien les rois francs seraient les maîtres d'un ni-pays, ou bien ils trouveraient, en dehors et au-dessus moyens d'action à leur portée, de quoi unir ces deux ts de leur héritage. Tout de suite ils trouvèrent Tours, Tours fit l'unité.

Paris ne pouvait point alors être le point central de la ince qui allait se former. Paris certes n'était point une ırgade et Clovis l'avait en haute considération. Ayant êtu à Tours les insignes du consulat, ce roi, aussitôt, se d à Paris et y réside ; en cette même ville, il fait bâtir basilique des saints apôtres avec l'intention, peut-être, lui donner une importance nationale. Sous les carolinns, Paris croîtra et devra au sanctuaire de saint Denys part de la gloire que saint Martin jusque-là avait seul enue. Mais il est une cause décisive pour laquelle

Lutèce ne fut point capitale de la Gaule mérovingienne : c'est que celle-ci n'eut point de capitale politique. Les rois barbares ne dépouillèrent que lentement leurs mœurs primitives ; aux temps où nous sommes, ils n'ont point cessé d'aimer les grandes chevauchées. Leurs résidences sont de vastes fermes, bien pourvues de vivres ; ceux-ci épuisés, le roi et sa cour se transportent à la ferme prochaine, et ainsi, incessamment, se déplace le lieu du gouvernement. M. Hanotaux se fait bien le héraut de Paris : « Ce peuple élu, écrit-il, ce peuple choisi par les lois éternelles qui président aux destins de l'humanité, indiqué par les convenances géographiques, ethnographiques, économiques, ce fut le peuple qui habitait sur les bords de la Seine, à proximité de la trouée belge et de la ligne du Rhin... Le rôle spécial de la génération qui eut pour chef le roi franc Clovis fut précisément d'entrevoir ces hautes destinées et d'unir, en un langage désormais indissoluble, l'élite des envahisseurs germains avec les derniers gallo-romains... » M. Hanotaux donne ici au roi franc une extraordinaire clairvoyance et lui fait faire œuvre de bon capétien ! C'est cette dynastie, en effet, qui organisa la France autour de Paris. Charlemagne même n'y avait pas songé.

Tours cependant existait. Et si Tours n'est pas le siège d'un gouvernement fragile, Tours est la ville sainte d'une grande religion et le principe efficace de l'unité véritable, celle des âmes. Tours où se déversaient les pèlerins d'Occident ; où Clovis décida son baptême, où ce même roi revêtant les insignes d'une haute magistrature romaine, de chef barbare devint prince gaulois ; Tours, sous la suprématie de qui agissent les rois mérovingiens, les évêques mérovingiens, les saints mérovingiens ; Tours, cité des moines, de Martin et de Grégoire, Tours, asile de l'impunité sacrée, Tours, métropole de la prière, est incomparablement élevée au-dessus des plus illustres villes des Gaules

, anciennes ou futures capitales, de Trèves et d'Arles, Lutèce et de Lyon. Il y a plusieurs manières, peut-être, faire une patrie. Mais les patries valent spirituellement que valent spirituellement les œuvres humaines qui r ont donné la vie et qui les conservent. C'est une nde gloire pour la France de ne s'être point faite par lence et par ruse, mais par la conjonction spontanée des ces spirituelles, dans l'embrasement des cierges et la veur des prières, au tombeau de saint Martin.

*
* *

En 732, quand déclinait lamentablement la monarchie rovingienne, au temps des rois fainéants ; quand, des ppes de l'Arabie, surgissaient des armées conquérantes front desquelles brillait, comme un signe de victoire, le issant de Mahomet, la chrétienté fut en péril. L'an précédent, l'Espagne avait succombé et les escadrons de l'Isı étaient entrés dans Bordeaux.

Aujourd'hui ils couraient droit à saint Martin de Tours, ı de richesses, temple sacré de la prière chrétienne, nt central de l'unité française. Saccager ces trésors et siper cette religion, n'était-ce point la consommation n glorieux destin, le règne établi d'Allah et de son proète avec la ruine d'une grande nation ? Or, les rois d'Occent, descendants de Clovis, étaient incapables de briser fernal élan.

Jn seigneur veillait, l'Austrasien Charles Martel, qui sembla ses gens. Et un matin d'octobre, les avant-gar- arabes heurtèrent, dans la trouée de Poitiers, les poiıes de fer des guerriers gallo-francs. On se battit. En n les conquérants renouvelèrent-ils leurs assauts contre nasse dense de leurs ennemis. Nos guerriers, serrés et pénétrables, lançaient sans relâche les traits mortels.

Quand déclina le jour, sauf les cavaliers abattus, rien n'avait changé.

La nuit, les deux armées bivouaquèrent toutes proches, en ce silence lourd qui suit les grands fracas. Mais les Arabes étaient défaits. A grand'honte, ces invincibles conquérants se dérobèrent à la faveur des ténèbres. Ils descendirent vers le sud et vers leurs déserts.

Le royaume franc était sauvé et Tours intact. Par le Martel, Dieu et saint Martin avaient accompli un geste magnifique, par la grâce duquel les peuples de tous lieux de France ne cesseraient point de déposer, au tombeau merveilleux, leurs communs hommages qui étaient, pour la patrie française, les premiers souffles de la vie.

*
* *

Un jour viendrait où le roi Hugues Capet rendrait la dignité abbatiale de saint Martin de Tours inséparable de la dignité de roi de France. Par ce geste, la royauté française, désormais assurée, assumait l'héritage spirituel de saint Martin. On estimait que cette part de France ne devait point périr. Et ce fut un geste de gratitude. On estimait que le roi devait s'autoriser de toutes les valeurs propres à fortifier l'État. Et ce fut un geste de gouvernement. Les Capétiens, les Valois, les Bourbons, et tous ceux-là qui, sous eux, régirent notre patrie, l'ont faite sous saint Martin, que nous invoquons aujourd'hui encore sous le beau titre de Patron de la France.

Sans doute, il fallut dans la suite des siècles que l'originalité du midi s'accommodât de l'unité nationale à laquelle jadis, au temps de Tours, elle avait, de quelque façon consenti. Des événements auxquels fut mêlée avec l'autre cette moitié française ; d'autres événements sous les quels, de la part de l'autre, elle pâtit, achevèrent de con

fondre en une seule nation le nord et le midi. Mais il faut tenir que le principe de cette union n'est pas la croisade albigeoise, immortelle rancune des fidèles de Provence ; il n'est point non plus les chevauchées saintes des preux de chrétienté vers le pays de la Croix. Il est le culte antique de saint Martin de Tours.

Aujourd'hui, la renommée de saint Martin ayant émigré vers tant de lieux, Tours peut-être s'en est trouvée appauvri. Il ne faut point juger de Tours sur son état présent. Une basilique récente est sous nos yeux le vestige honorable de la splendeur antique. Au XIX[e] siècle, subsistaient les seules ruines des dévastations révolutionnaires. Est-ce ce qui trompa les maîtres de notre histoire? Fustel de Coulanges, inquiet de la suprême institution de l'ancienne France, n'a pas soupçonné l'institution martinienne. Michelet s'en est tenu à un soupçon : Tours fut en Gaule, selon lui, « ce que Delphes était pour la Grèce, l'*umbilicus terrarum* ». Nous avons pensé qu'on pouvait être plus hardi et, quitte à accepter la compagnie d'un érudit démodé, Capefigue, mettre au tombeau de saint Martin la suprême origine spirituelle de l'unité française.

La fille ainée de l'Église

L'inexplicable ténacité des Sidoine Apollinaire crée, aux yeux des envahisseurs stupéfaits, le prestige des évêques. La doctrine prudente et les gestes hardis des saint Remi convertissent les vainqueurs. Les Grégoire rabattent l'orgueil grossier des Chilpéric. Césaire, Clotilde, Geneviève, des moines, des écrivains, des docteurs élèvent, grâce à leur sainteté propre, la religion commune de leur pays et de leur temps. Par-dessus les évêques et les saints, leur maître saint Martin, de Tours où il est enseveli, con-

joint en l'indissoluble unité de son culte, les conditions et les races diverses. Ces hommes et ces femmes, par l'origine romains, gaulois, barbares, par le sacre et la sainteté ministres du Christ, sont les premiers auteurs de la patrie française.

Il est loisible encore, à qui le souhaite, de relever parmi nous les traces germaines, ou gauloises, ou latines. Nous sommes pétris de tous ces génies-là. Mais aucun d'eux n'a fait le nôtre à l'égal de la pensée chrétienne. La pensée chrétienne et les mœurs chrétiennes marquent la France. Ce vieux mot de fille aînée de l'Église est sans doute le plus juste qu'on ait jamais dit de notre patrie. La France est fille de l'Église d'une manière non commune. Elle l'est avec une vigueur singulière, étant, de toutes les patries issues de l'Église, l'aînée. L'Italie, l'Espagne, l'Autriche, la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre, n'étaient point des nations quand la France fut baptisée; et laquelle d'entre celles-là, devenant chrétienne, dut ce caractère à une action aussi intime et persévérante et sainte que celle des évêques mérovingiens? D'autres nations sont plus latines que la nôtre, d'autres sont plus germaines. Il est vrai qu'aucune n'est plus gauloise. Mais le Gaulois n'est que le père charnel de la race. Aucune n'est plus chrétienne. La France doit à l'Église sa meilleure beauté.

L'Église, qui a fait la France, est plus grande que celle-ci. Sa fortune n'est point liée à celle d'une patrie terrestre. Elle a une vocation plus universelle et plus haute. Les Français, qui gardent à l'Église une éternelle gratitude, reconnaissent de l'Église la liberté et la catholicité. Et s'ils sont jaloux de leur aînesse qui est leur plus grande gloire, ils bénissent Dieu qui fit se lever, après eux, la consolante multitude des nations chrétiennes.

A. Gréco.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Un principe de Fustel de Coulanges

L'Académie Française a proposé aux concurrents pour son prix d'éloquence l'éloge de Fustel de Coulanges. Le centenaire du grand historien vient d'être officiellement fêté. Des revues techniques comme des journaux à grand tirage lui ont consacré des articles.

Déjà il y a vingt-cinq ans, certains disciples de Fustel avaient tenu à célébrer avec éclat son soixante-quinzième anniversaire. C'étaient des disciples d'Action Française. Ce testament, sans doute, leur avait plu où Fustel de Coulanges avait écrit :

« Je désire un service conforme à l'usage des Français, c'est-à-dire un service à l'église. Je ne suis à la vérité ni pratiquant, ni croyant; mais je dois me souvenir que je suis né dans la religion catholique, et que ceux qui m'ont précédé dans la terre étaient aussi catholiques. Le patriotisme exige que si l'on ne pense pas comme ses ancêtres, on respecte au moins ce qu'ils ont pensé. »

Fustel eut d'autres admirateurs, à l'autre pôle du monde des idées. M. Jullian écrit dans la *Revue des Deux Mondes* :

« *La Cité antique* inaugura en France cette sociologie qui est véritablement une très haute, très forte et très noble science, car elle ne tend à rien d'autre qu'à retrouver par le moyen des ressemblances la nature foncière de l'âme humaine. Ne nous étonnons pas si ceux qui la représentent chez nous se réclament de Fustel de Coulanges. Son maître incontesté, Émile Durkheim, a été l'élève et le disciple de l'historien et dans son ouvrage sur les formes élémentaires de la vie religieuse, qui est un livre admirable, on reconnaît bien souvent un tour de style ou une vue de vérité qui viennent de *la Cité antique*. »

Les authentiques continuateurs d'E. Durkheim, tels MM. Maurs et Maunier, doivent avoir moins d'enthousiasme pour ces généralisations ou ces synthèses dont fourmille la *Cité antique*, romanesque jusqu'en ses vérités de détail,

beaucoup plus qu'historique et positive. Le christianisme n'y est-il pas exécuté en huit pages tranchantes, comme destructeur de la civilisation gréco-romaine ? Dans une lettre, qu'on ne citera jamais assez lorsqu'il s'agit de mettre en évidence l'un des principes de l'auteur de la *Cité antique*, celui-ci écrivait :

« Si quelques défenseurs du moyen-âge ont été satisfaits de mon livre, c'est de deux choses l'une : ou bien qu'ils l'ont mal lu, ou que l'expression m'a tellement trahi que j'ai eu le malheur de dire exactement le contraire de ce que je pensais... Veuillez vous rappeler ce que j'ai dit de la manière dont se forment les religions et de l'influence mauvaise qu'elles exercent, et dites si j'ai fait l'éloge de n'importe quelle théocratie. Ai-je même fait l'éloge du christianisme ?... Dire que le christianisme, né du progrès de l'esprit humain et continuant (je l'ai dit) la marche de la philosophie, a différé des vieilles religions antiques en ce qu'il n'a pas absorbé l'État (dès l'abord bien entendu), ce n'est pas louer bien vivement le christianisme. »

Fustel de Coulanges n'était pas homme à ignorer l'importance du facteur religieux dans la formation des sociétés politiques. Sa thèse sur Vesta, comme sa *Cité antique*, avait montré toute l'importance primordiale de ce facteur religieux. Or Fustel de Coulanges, dans son *Histoire des Institutions politiques de l'Ancienne France*, tait le rôle primordial de la religion catholique dans la formation de la patrie française. S'il parle des évêques, c'est pour leur contester un titre officiel de « defensor civitatis » :

« On a dit, écrit-il, que l'évêque était devenu partout le défenseur ; cela ne se voit dans aucun document. On se serait gardé de faire cette conjecture si l'on avait songé qu'il y avait incompatibilité entre la dignité d'évêque qui était viagère et celle de *defensor*, etc... »

En réalité, aux yeux des populations un Grégoire de Tours est dans son église le successeur de saint Martin. A Tours, le tombeau et la basilique de saint Martin sont le pèlerinage de la Gaule comme Rome est le pèlerinage de l'Italie. Les rois mérovingiens ont ce christianisme de saint Martin de Tours auquel ils reconnaissent un droit d'asile spécial. Autour de la ville sainte se réunissent la Gaule romaine du Midi et la Gaule plus germanisée du Nord; il s'opère comme une première formation de la première nation chrétienne, issue des invasions barbares, la France. Puis ce fut l'État-

église de Charlemagne, puis tout le moyen âge de la chrétienté.

Fustel de Coulanges avait lu Michelet, et Michelet l'avait dit. Tours fut pour la Gaule ce que Delphes était pour la Grèce, l' « umbilicus terrarum ».

Dom Leclercq ne donne-t-il pas le mot de l'énigme ? Il signale, dans le *Dictionnaire d'Archéologie*, que Fustel de Coulanges ne fut admis à la Sorbonne que sur attestation fournie par Victor Duruy, Georges Perrot et Duvaux qu'il n'était point « clérical ». Puis il ajoute : « Fustel s'appliqua à omettre dans ses écrits et dans son enseignement jusqu'à une allusion à ces croyances surnaturelles qu'il repoussait. »

Ce principe d'omission n'est pas un principe scientifique.

M.-M. Gorce.

Une histoire de l'Extrême-Orient (1)

M. René Grousset, conservateur adjoint au Musée Guimet, avait publié, en 1922, une *Histoire de l'Asie*. Il vient de publier *Sur les traces du Bouddha* (Plon) d'après le récit d'un voyageur chinois du moyen-âge, et va donner bientôt un tableau en plusieurs volumes illustrés des *Civilisations de l'Orient* (Crès). L'*Histoire de l'Extrême-Orient* qu'il donne aujourd'hui est, plus qu'un remaniement, une refonte complète de son *Histoire d'Asie*. Elle traite de l'Inde, de la Chine, des Mongols et de l'Indo-Chine. Le Japon est exclu pour « des raisons de format... Aussi bien, l'histoire japonaise présente-t-elle un tel caractère d'insularité qu'elle pourra sans inconvénient être traitée à part, dans un second volume de la même collection ».

Fort bien présenté, cet ouvrage comporte trente-trois planches admirablement reproduites, représentant des chefs-d'œuvre d'art hindou, came khmer et chinois. Plusieurs cartes, qui sont, en un sens, le « clou » de l'ouvrage, indi-

(1) René Grousset, *Histoire de l'Extrême-Orient*. Paris, librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1929, 2 vol. in-8°, XVIII-770 pages, 250 francs.

quent avec une étonnante précision l'état de la Chine et des pays voisins à différentes époques. L'index a quatre-vingt-six pages, et les « éléments de bibliographie » en ont soixante-deux.

M. Grousset expose avec beaucoup de minutie et de clarté, en tenant compte des opinions diverses sur les points discutés et des plus récentes mises au point, l'histoire de l'Asie centrale et orientale. Aux Indes, il passe en revue les origines, les populations pré-aryennes, les Arya indo-iraniens, les invasions grecques, scythes, l'art du Gandhâra, l'empire Gupka, la pensée et l'esthétique. Pour la Chine, il envisage la période pré-boudhique (Tchéou et Han), la Chine Bouddhique des T'opa et des T'ang, l'époque néo-confucéenne des Song, l'empire Mongol, les Ming et enfin la dynastie mandchoue.

L'histoire des idées philosophiques et religieuses a une grande part dans cet ouvrage. Le caractère hétérodoxe du jaïnisme atomiste, dualiste et athée, comme du bouddhisme, « philosophie affective, limitée au problème de la douleur... positivisme agnostique » et niant toute métaphysique, est bien mis en relief. Pour le brahmanisme, l'Être pur, nécessaire, unique et total, le *brahman*, est l'Être qui, disent les Upanichads, « dure éternellement parmi les choses passagères... Celui qui habite en tous les êtres, distinct de tous les êtres ». Tout ce qui existe tient son être de cet Être (telle est d'ailleurs la formule scholastique chrétienne). Il constitue l'essence de l'esprit profond, *âtman* le Soi où tout homme peut le saisir par une intuition qui unit mystiquement à lui et procure le salut, *mokcha*.

M. Grousset note qu'il n'y a là aucun pessimisme, comme on le croit souvent ; mais il laisse peut-être trop croire qu'il s'agit de monisme panthéiste. Telle est en effet l'erreur courante des Occidentaux en ce qui concerne les métaphysiques et les mystiques orientales. Il n'y a là que du *panenthéisme*, si l'on peut dire. Toute chose n'est pas Dieu, mais tout est en Dieu, ce qui est d'accord avec la théologie chrétienne. Ce Dieu immanent est aussi parfaitement transcendant. Rien n'est réellement hors de Brahma, mais Brahma est absolument distinct du monde et on ne peut lui appliquer aucune des déterminations qui conviennent au monde, celui-ci étant nul à côté de l'immensité de son Principe. Même dans le Vedânta advaitiste de Çankara (que Romain

Rolland dans sa *Vie de Râmakrichna* qualifie de moniste) il n'y a aucun panthéisme comparable à ce que nous entendons par ce mot en Occident.

EMILE DERMENGHEM.

Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France (1)

Donner un aperçu d'ensemble de l'Histoire économique et sociale de la France depuis les origines jusqu'à la guerre mondiale pouvait sembler une entreprise prématurée. M. Henri Sée ne le croit pas, et il en donne de bonnes raisons : on n'écrirait jamais l'histoire s'il fallait attendre pour cela qu'elle fût toute connue. Mais j'ai peur que l'entreprise de M. Henri Sée ne soit démesurée. Pour qu'un tel travail ait une signification véritable, il faudrait être assuré d'un solide point de départ. Or, ce qui m'inquiète déjà dans le titre de l'ouvrage, c'est le mot *origines*. Il faudrait pour le justifier remonter dans le plus lointain passé jusqu'aux temps préhistoriques; il faudrait surtout donner à une telle étude un cadre géographique, car enfin la France à l'époque préhistorique n'est pas autre chose qu'une expression géographique ; encore convient-il de justifier l'usage d'une telle expression ou alors qu'on ne parle pas d'origines. Or, en deux pages exactement, M. Henri Sée expédie la préhistoire et la géographie. C'est trop ou c'est trop peu, et il ne fallait pas nous annoncer les origines, si l'on était résolu à ne pas les traiter. Du reste, les développements de M. Henri Sée deviennent de plus en plus importants à mesure qu'on se rapproche de la période contemporaine. Une telle méthode est parfaitement légitime, mais à la condition que le lecteur soit prévenu. Pourquoi ne pas nous donner simplement une histoire économique et sociale de la France depuis les débuts de l'économie moderne, en la faisant précéder, si l'on veut, d'une copieuse introduction?

(1) Henri Sée, *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France depuis les origines jusqu'à la guerre mondiale*, 1 vol. in-8 de 560 pages, Paris, Alcan, 1929, 50 francs.

Il ne convient pas, d'ailleurs, de se montrer trop sévère pour de telles erreurs de méthode. L'entreprise de M. Henri Sée est de celles qu'on ne réussit pas du premier coup et qu'il y a cependant du mérite à tenter. Nul n'était mieux qualifié pour le faire que M. Sée qui, depuis sa thèse sur *Louis XI et les Villes*, en 1892, n'a pas publié moins de dix-huit ouvrages, quelques-uns très importants, sur l'histoire économique et sociale de notre pays. Les matériaux qu'il nous apporte sont, pour la plupart, des matériaux de première main. A partir de la fin du Moyen-Age, on ne saurait souhaiter guide plus sûr et mieux averti.

Or il n'est pas nécessaire, je suppose, de souligner l'intérêt de pareilles études. Sans tomber dans le matérialisme historique, nul ne doute aujourd'hui que les phénomènes économiques et sociaux commandent, pour une large part, l'histoire tout entière. Pour s'en tenir à l'époque la plus rapprochée de nous, il est certain que le développement du commerce et de l'industrie au XVIII^e^ siècle, en profitant exclusivement à la bourgeoisie, en rétablissant peu à peu l'équilibre entre la richesse foncière et la richesse mobilière, a été une des causes les plus profondes de la Révolution. M. Henri Sée marque exactement les étapes de cette transformation, moins rapide et moins complète qu'en Angleterre, mais suffisante néanmoins pour constituer un nouvel équilibre de forces. Il a eu l'heureuse idée de faire appel de temps en temps à l'histoire économique comparée. Dans ce domaine, en effet, rien ne s'arrête aux frontières d'un seul pays. Sans doute, chaque région a ses possibilités propres, mais le commerce extérieur, bien que toujours entravé par des réglementations douanières, tend sans cesse à établir entre les divers pays un certain équilibre. Et le livre de M. S. montre bien le dilemme dans lequel la nature a placé notre pays : nation avant tout agricole, la France est aussi à un croisement de routes ; par ses frontières maritimes et par ses frontières terrestres, elle écoute sans cesse les appels du dehors. Il n'y a sans doute pas d'opposition absolue entre les intérêts agricoles et les intérêts industriels ou commerciaux. Les conflits sont néanmoins fréquents et redoutables et c'est, dans le domaine économique, quelque chose de pareil à cette apparente contradiction, dans le domaine politique, entre notre vocation continentale et notre vocation maritime et coloniale. Vraiment, tous ceux que l'his-

toire de leur pays intéresse, tous ceux que passionnent les problèmes économiques de l'heure présente, pourront lire avec fruit l'ouvrage de M. Sée.

En effet, écrit par un spécialiste, il ne s'adresse pas précisément aux spécialistes. Je serais plutôt tenté de lui reprocher l'insuffisance de ses développements, même en dehors de la période des origines. Je sais bien que la matière est immense et le cadre limité. Peut-être convenait-il, dans un tel exposé, de s'attacher moins aux faits et aux chiffres et davantage à ces phénomènes généraux qui commandent tout le reste et que la science économique décrit avec exactitude. Par exemple, le chapitre II de la Huitième partie sur *les progrès du capitalisme* est nettement insuffisant. Presque à chaque page, on a l'impression que l'auteur est gêné par le manque de place.

Il est vrai que M. Sée a fait suivre son ouvrage d'une bibliographie importante : elle ne compte pas moins de 193 numéros. Mais j'aurais préféré une bibliographie systématique à cette liste alphabétique, peu commode pour les non-initiés. On voit assez l'intérêt de cet ouvrage et toutes les réserves que sa réalisation comporte. Tel quel, il rendra de grands services, s'il apprend au grand public l'importance et la complexité des phénomènes économiques, s'il le persuade que les événements dont nous sommes témoins ont de profondes attaches dans le passé, que la figure sans cesse changeante des choses cache, néanmoins, une continuité latente et qu'il y a, dans l'existence de chaque pays, des constantes (chez nous, le rôle primordial de l'agriculture) qu'on ne saurait sans danger méconnaître. N'est-ce point, après tout, la tâche essentielle de l'Histoire, de rappeler ces choses-là ?

JACQUES MADAULE.

La Réaction Thermidorienne

Successeur d'Aulard à la Sorbonne, M. Albert Mathiez est aujourd'hui notre principal historien de la Révolution. D'Aulard à lui, l'« évolution » a poussé vers la gauche : le grand ancêtre ce n'est plus Danton, c'est Robespierre. Presque tous

les précédents ouvrages de l'auteur tentent de justifier cette affirmation. Particulièrement des trois petits volumes très denses et nourris de la « Collection Armand Colin » que M. Mathiez a consacrés à *La Révolution Française*, la conclusion était que les thermidoriens avaient tué en Robespierre, « pour un siècle, la République démocratique ». Ce nouveau livre [1] continue dans le même esprit le récit historique de la période révolutionnaire. Il commence où s'arrêtaient les trois précédents et, de plus, n'étant pas astreint aux limites étroites d'une collection, il comporte des notes abondantes au bas des pages, en même temps que des développements plus libres. C'est à coup sûr le meilleur exposé d'ensemble que nous avons d'une époque peu reluisante. L'auteur se défend d'avoir été guidé dans ses recherches par autre chose que le besoin de dire vrai. Nous ne le chicanerons certes pas sur la façon sévère dont il juge les thermidoriens. La tourbe des Barras, des Tallien et des Fréron mérite amplement ce mépris et ne mérite que cela. Lorsqu'il déclare (p. 182) : « Rien n'est plus triste que la fin de la Convention », tout le monde est de son avis. Le malheur est qu'il se croit tenu dans les conclusions de chapitres surtout de tresser des couronnes aux terroristes, et, naturellement, de glorifier Robespierre. La « terreur blanche » a-t-elle vraiment causé autant de victimes que l'autre? D'où vient ce sentiment d'allègement, cette impression de respirer, qui passa sur la France après le 9 thermidor, et qui, aujourd'hui encore, est celle du lecteur? La *République démocratique* est-elle vraiment inséparable de la terreur rouge?

Le reproche qu'on peut adresser à cet ouvrage très remarquable et précieux, c'est justement de laisser sans réponse ces questions que pose le lecteur. D'expédier sommairement aussi des problèmes difficiles, par exemple le cas Louis XVII.

André George.

[1] *La Réaction Thermidorienne*, par Albert Mathiez. 1 vol. in-8, VIII-317 p. avec 16 planches et un index. Armand Colin, 1929.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).

La Vie Intellectuelle

VIII

1930

3e ANNÉE — TOME VIII

La Vie Intellectuelle

JUILLET-SEPTEMBRE 1930

AVENUE DE LA COUR DE FRANCE
JUVISY (SEINE-&-OISE)